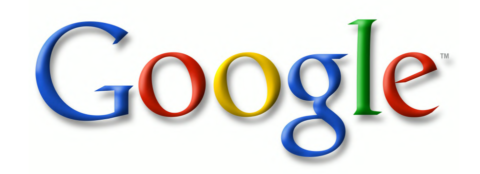
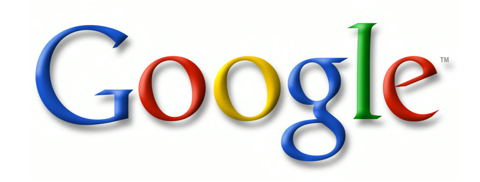

Google






Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY.
Theatre Francais



ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome septieme.

THÉATRE ITALIEN.

THÉATRE FRANÇOIS.

LE MARI GARÇON,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE, crue veuve, & femme de Léandre.

LÉANDRE, cru frere de la Comtesse.

LE MARQUIS DE FLORANGE, ami de Léandre, & amoureux de la Comtesse.

CIDALISE, fâcheuse, attachée à la Comtesse.

FINETTE, suivante de la Comtesse.

Monsieur DE LA JOIE, Médecin.

La Scene est à Forges, dans un Bois.



LE MARI GARÇON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, FINETTE.

FINETTE.

BONJOUR, Monsieur.

LÉANDRE.

Bonjour, Finette.
Dis, comment se porte ma sœur ?

FINETTE.

Sa santé, Monsieur, est parfaite ;
Ses yeux sont d'un brillant, son teint d'une fraîcheur....
Oh ! ma foi, vive Forges, & ses eaux efficaces,
Pour rendre à la beauté tout son éclat vainqueur.
Dans le sein des plaisirs, on y puise les graces.

LÉANDRE.

Depuis dix jours que j'ai quitté ces lieux,
Ma sœur s'est donc bien divertie?

FINETTE.

Oui, Monsieur, on ne peut pas mieux.
Concert, festin, bal, comédie.

LÉANDRE.

J'en ai vraiment l'ame ravie.
Mais le bal nuit aux eaux, ainsi que le festin.

FINETTE.

Madame n'a rien pris sur elle;
C'est par ordre du Médecin.
L'aimable homme! C'est un modele
Que devreient suivre ses rivaux.
Il veut que les buveurs respirent
Le plaisir en tout tems, la joie à tout propos.
Plus on a soin, dit-il, de tracasser ses eaux,
Plus elles font de bien, & plus elles transpirent.
Comme elles font d'ailleurs naître un grand appétit,
Il les exhorte, il leur prescrit
De faire sur-tout bonne chere,
Et de ne dormir que la nuit;
Car le repos du jour est un poison contraire.
Un tel régime est doux autant que salutaire.

LÉANDRE.

Et la Comtesse avec plaisir le suit?

FINETTE.

Le moyen qu'elle s'en défende
Quand tout le monde ici se réjouit!
L'exemple est si puissant, & sa cour est si grande,
Que le torrent l'entraîne en dépit qu'elle en ait.
Vous savez que Madame a le pouvoir secret
De fixer toujours, auprès d'elle,
La foule des honnêtes gens.
Quelque part qu'elle soit, sa douceur naturelle,
Son humeur gaie, & ses soins complaisans,
Attirent, sans coquetterie,

Les deux ſexes en même tems.
La volonté d'autrui ſoumet ſes ſentimens,
Et fait la regle de ſa vie.

LEANDRE.

Son eſprit trop liant la porte à recevoir
Toute ſorte de compagnie :
Elle feroit mieux de l'avoir
Moins nombreuſe, mais plus choiſie.

FINETTE.

Oh ! le grand nombre divertit.

LEANDRE.

Je trouve plutôt qu'il ennuie.

FINETTE.

Sa variété qui me rit,
Amuſe les regards & diſſipe l'eſprit.

LEANDRE.

Cidaliſe, dis-moi, n'eſt-elle point partie ?

FINETTE.

Non ; elle n'a garde, vraiment :
Elle ne quitte point Madame un ſeul moment.

LEANDRE.

Tant pis.

FINETTE.

C'eſt ſa meilleure amie,
Elles n'ont toutes deux qu'un même appartement.

LEANDRE.

Qu'un même appartement ! C'eſt un attachement bien fort.

FINETTE.

Oui, chaque inſtant l'augmente.

LEANDRE.

La Comteſſe eſt trop complaiſante.

FINETTE.

Mais Cidaliſe a beaucoup d'agrément ;
Elle eſt vive, ſpirituelle ;
Avec des perſonnes comme elle,
L'entretien ne tombe jamais ;

Elle a, pour en faire les frais,
Des ressources continuelles :
C'est un recueil vivant de toutes les nouvelles.

LÉANDRE.

Moi, j'en ferois beaucoup de cas,
Sans un défaut qui dans elle me blesse;
On voit toujours qu'elle s'empresse
D'être par-tout où l'on ne la veut pas :
Sans vous connoître, elle se livre,
Et vient, hors de propos, toujours vous acoster.
S'attache-t-elle à vous? Rien ne peut l'écarter;
Elle est la premiere à vous suivre,
Et la derniere à vous quitter.
Quelque soin que l'on prenne, & quelque part qu'on aille,
On la trouve toujours, on a beau l'éviter;
Elle est en même tems à Paris, à Versailles :
Elle a le don de se multiplier.
Par son activité qui tient de la magie,
Elle est de chaque fête & de chaque partie,
Sans qu'on prenne jamais le soin de l'en prier.

FINETTE.

Je porte envie à son bonheur extrême.
Fille majeure, & sans état certain,
Elle est maîtresse d'elle-même,
Et peut, comme elle veut, promener son destin;
Ce soir à Forges, à la Ville demain.
Mais Madame a près d'elle une autre compagnie
Qui sans doute vous plaira mieux.

LÉANDRE.

Qui donc?

FINETTE.

Un Marquis jeune & des plus gracieux,
Qui, pour former son goût, depuis quatre ans voyage,
Et qui vient, en passant, visiter ce séjour.
Il fait grande dépense, & met tout en usage
Pour amuser Madame, & lui faire sa cour.

LÉANDRE.

Je ſuis charmé de voir qu'en mon abſence,
Tout contribue à la bien divertir.

FINETTE.

Notre Médecin qui s'avance
N'eſt pas homme à me démentir.
Demandez-lui, Monſieur.

LÉANDRE.

Va, je t'en crois, Finette.
Cours avertir ma ſœur qu'en ces lieux, ſans témoin,
Je veux l'entretenir d'une affaire ſecrete.

FINETTE.

Je vais, ſans différer, m'acquitter de ce ſoin.

SCENE II.

LÉANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

LA fête pour le coup, Monſieur, ſera complete,
Et ſoyez le bien arrivé.
Votre ſœur vous attend, & l'air dont je la traite,
Doit être par vous approuvé.
Le plaiſir que j'ordonne eſt ma grande recette,
Et tout mon art conſiſte à le bien varier.
Pour prouver ſa vertu parfaite,
J'en fais l'eſſai tout le premier.

LÉANDRE.

J'approuve fort cette méthode,
Et Monſieur de la Joie a trouvé la façon
D'être un Médecin à la mode,
Et de juſtifier ſon nom.
L'uſage du plaiſir eſt bon;
Tout le monde s'en accommode.
Mais il veut être pris avec précaution.

L'excès du bien même indiſpoſe,
Et vous outrez ſouvent la doſe.

M. DE LA JOIE.

Non, le plaiſir renferme en ſoi tant de bonté,
Qu'on n'en ſauroit jamais trop prendre;
Et de moi vous devez apprendre
Qu'on ne ſe porte bien qu'à force de gaité.
Quelque loin qu'on la pouſſe, elle ne ſauroit nuire.
J'en connois trop la qualité.
Un excès de plaiſir ne peut jamais produire,
Mettons la choſe au pis, qu'un excès de ſanté.

LÉANDRE.

Pour le coup votre eſprit badine.

M. DE LA JOIE.

Non, point du tout, je dis la vérité.
Par goût & par état vers le plaiſir j'incline.
Un Profeſſeur en Médecine
Eſt un Docteur en volupté;
Et mon art, puiſqu'il faut dévoiler ce myſtere,
N'eſt que l'art d'amuſer, d'égayer, & de plaire.
Nous devons mettre nos efforts
A divertir l'eſprit pour rétablir le corps.
Un Médecin, au fond, n'eſt qu'un homme agréable.
De notre ſavoir admirable
Voilà les plus ſecrets reſſorts,
Et l'hiſtoire très-véritable.
Le reſte n'en eſt que la Fable.

LÉANDRE.

Vous êtes le plus vrai de tous les Médecins,
Par conſéquent le plus aimable.

M. DE LA JOIE.

Oh! mon ſyſtême eſt d'autant plus louable,
Que perſonne jamais ne meurt entre mes mains.

LÉANDRE.

Par quel expédient?

M. DE LA JOIE.

Par un des plus certains.

Pour ne pas me conduire en bête,
Je ne traite jamais que des gens en santé,
Qu'alarme un léger mal de tête,
Ou la moindre incommodité.
Et pour calmer leur esprit agité,
J'ordonne repas fins, charmantes promenades,
Vin d'Auvilé sur-tout, pere de l'enjoument.
S'il n'opere que foiblement,
L'Escubak ou l'eau des Barbades
Est mon dernier médicament.
Tant pis pour eux si la fievre les prend;
Car j'abandonne mes malades
Dès qu'ils le sont bien sérieusement,
Et je laisse à mes camarades
La gloire de l'enterrement.

LÉANDRE.

Cette méthode est sage autant que fine.

M. DE LA JOIE.

Fort à propos ici vous êtes de retour,
Pour voir briller ma nouvelle doctrine.
Je dois & vais la mettre au jour,
Dans une fête où la gaité préside.
Elle ouvre ce matin par un dîner splendide,
Et finira ce soir par un ballet brillant.

LÉANDRE.

Eh! Qui donc est l'auteur de ce cadeau charmant?

M. DE LA JOIE.

Moi.

LÉANDRE.

Personne ne vous défraie?

M. DE LA JOIE.

Mais je partage cet honneur
Avec un Marquis riche, & d'agréable humeur.
Je prépare la fête, & c'est lui qui la paie.

LÉANDRE.

Mais vous êtes vraiment un homme universel;
Vous réglez la cuisine aussi bien que la danse;

On n'a jamais rien vu de tel !
Cependant, Monsieur, plus j'y pense,
Moins je voudrois, tout mis dans la balance,
Choisir mon Médecin pour mon maître-d'hôtel.

M. DE LA JOIE.

Vous avez tort, Monsieur ; un Médecin rassemble
Toutes les qualités & tous les arts ensemble.
J'entends par arts, ceux qui par leur gaité
Ont mérité le nom de talens agréables,
Et concourent à la santé
Comme au délassement de tous les gens aimables.
Il est tout à la fois Musicien, gourmet,
Poëte, cuisinier, & maître de ballet.
De toute façon il s'escrime.
Il change, comme il veut, de ton & de maintien.
Tantôt vif & badin, tantôt grave & sublime.
Tout digne enfant de Galien
Doit être né Comédien.
Notre profession n'est qu'une pantomime.
Adieu, je suis forcé de finir l'entretien,
Car l'heure du dîner s'approche.
Je ne veux point m'attirer de reproche ;
Et je suis sur-tout ponctuel,
Quand il faut ordonner un repas solemnel.
(*Il sort.*)

SCENE III.

LÉANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Comment vous portez-vous, mon frere !
Pour vous revoir j'ai tout quitté.

LÉANDRE.

Personne ne nous voit dans ce bois solitaire.

Trouvez bon que je prenne une autre qualité,
Et qu'étant votre époux, je puisse, en liberté,
Vous parler un moment comme on parle à sa femme.
Le rôle que je fais coûte trop à mon ame;
Et puisqu'il faut vous l'avouer,
Je me lasse de le jouer.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez par ce langage!
Et vous manquez de goût, d'amour également.
Passer pour frere & sœur, quand l'hymen nous engage,
Mais rien n'est plus divertissant!
Et le mystere séduisant
Prête à ces noms je ne sai quoi de tendre,
De doux ensemble & de piquant,
Qui fait qu'on aime à les entendre,
Et qu'à les répéter on trouve du plaisir,
Mais un plaisir qu'on ne peut rendre!
Il n'est permis de le comprendre,
Qu'à ceux qui savent le sentir.

LÉANDRE.

Je goûterois fort ce mystere,
Si j'en tirois le fruit que j'en devrois avoir;
Et qu'étant le jour votre frere,
Je fusse votre époux le soir.
Mais c'est une douceur interdite à ma flamme.
Depuis six mois que nous sommes unis,
J'en suis au point où j'en étois, Madame,
Le premier jour que je vous vis;
Et vous m'avez, sans me permettre
De vous dire adieu seulement,
Fait partir pour mon Régiment,
Lorsque du nom d'époux j'ai tout dû me promettre.
A cet arrêt forcé de me soumettre,
Je me vois dans le monde un être singulier;
Je suis Mari garçon: mais garçon à la lettre.

LA COMTESSE.

Monsieur, pour me justifier,

En même tems pour vous confondre,
Je n'ai qu'un mot à vous répondre.
J'ai voulu vous donner ma foi,
Pour eprouver mes feux & rassurer les vôtres.
Mais d'en faire un secret, me faisant une loi,
Pour en mieux dérober la connoissance aux autres,
J'ai dû vous éloigner de moi,
Et plutôt que ma flamme en croire mon effroi.

LEANDRE.

Veuve, & par conséquent de votre sort maîtresse,
Falloit-il tant de crainte & de délicatesse?

LA COMTESSE.

Vous savez mes raisons.

LEANDRE.

Bon, discours superflus!
L'amour n'en connoît point, & passe par-dessus.
Tant de prudence est importune.

LA COMTESSE.

Quoi! Vous auriez voulu que risquant mon secret,
J'exposasse avec lui mon bien & ma fortune?
Que de quelques instans le plaisir indiscret
Fût peut-être suivi de trente ans de regret?
Jusques ici ma richesse incertaine
Est, vous le savez bien, attachée au succès
Du difficile & long procès
Que doit juger le parlement de Renne.
Cléon, qui pour son fils m'a demandé ma main,
Doit rapporter cette affaire importante
Qui tient mon état incertain,
Et j'attends tout de sa faveur puissante.
J'ai par cette raison dû flatter son erreur,
Et cacher notre nœud, jusques à la journée
Qui doit, par un arrêt, fixer ma destinée.
Songez que s'il venoit à savoir par malheur
Le secret de notre hyménée,
Pour ennemi j'aurois mon Rapporteur,
Et qu'infailliblement je serois ruinée.

Ai-je tort ?

LEANDRE.

Oui, Madame, & non.
A Rennes vous aviez raison ;
Car vous & moi, nous étions sous sa vue.
Aussi pour ôter tout soupçon,
J'ai vécu dans ma garnison,
Et ma tendresse vous a crue.
Mais à Forges, Madame, où vous êtes venue,
Vous avez tort & très-grand tort.

LA COMTESSE.

En quoi, Monsieur ? Vous me surprenez fort.
Je vous ai rappellé.

LÉANDRE.

Pour augmenter ma peine.
Dans ces lieux éloignés, où l'on vit librement,
J'arrive, plein de l'espérance vaine
Que je vais être heureux, du moins secrétement :
Point du tout ; un excès de prudence ou de crainte,
D'un nouveau joug m'impose la contrainte.
Ma femme malgré moi, qui veut être ma sœur,
A tenir mes feux en souffrance,
Goûte une maligne douceur,
Leur refuse l'attrait de la moindre faveur.
Comme un autre Tantale, au sein de l'abondance,
J'expire de famine, & vois fuir mon bonheur.
Jamais tourment !.... Vous en riez, cruelle ?

LA COMTESSE.

Je trouve la plainte nouvelle.
Mais comptez-vous pour rien d'être avec moi, Monsieur ?
De me voir à toute heure, & de me voir fidelle ?

LÉANDRE.

Ce bien accompagné d'une gêne éternelle,
Ajoute à mon supplice, & devient un malheur.
Mit-on jamais un homme à cette rude épreuve !
Ma situation est vraiment toute neuve.

J'eusse attendu moins de rigueur
Et plus de pitié d'une veuve.

LA COMTESSE.

Mon frere, en vérité, vous me touchez beaucoup.

LÉANDRE.

Oh ! Mon frere, ce nom m'outrage pour le coup.
Si vous vous mettiez à ma place,
Et que vous aimassiez autant que je le fais,
Vous changeriez de façons désormais,
Et vous finiriez ma disgrace.

LA COMTESSE.

Mon cœur qui le voudroit, le peut moins que jamais.

LÉANDRE.

Qu'est-ce donc qui vous embarrasse ?
Il n'est point de Cléon à craindre dans ces lieux ;
Et vous pouvez, loin de sa résidence,
Avoir pour moi, sans risque, un peu de complaisance.

LA COMTESSE.

Non, de plus d'un Argus je dois craindre les yeux ;
Je dois redouter la présence
De Cidalise attachée à mes pas.
Comme il n'est point de Villes ni d'États,
Où cette fille n'ait quelque correspondance,
Si notre mariage à Forges transpiroit,
Sur le champ sa main indiscrete,
Dans ma Province l'écriroit ;
Et j'aimerois autant qu'il fût dans la gazette.

LÉANDRE.

L'insupportable fille, & que mon cœur la hait !

LA COMTESSE.

Depuis votre départ, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Un nouvel incident a traversé nos vœux,
Et nous prescrit, mon cher Léandre,
Le devoir d'être encor plus circonspects tous deux.
Ce sont nos communs avantages.

LÉANDRE.

Mais deux époux, quoi qu'on exige d'eux,

Ne peuvent pas être plus sages.
Quel obstacle plus fort nuit donc à mon repos ?
LA COMTESSE.
Le fils de Cléon est aux Eaux.
LÉANDRE.
Quoi ! Le fils de Cléon, le Marquis de Florange
Est à Forge.
LA COMTESSE.
Oui.
LÉANDRE.
L'aventure est étrange !
C'est ce jeune homme aimable, & des plus opulens,
Dont m'a parlé votre Hippocrate,
Et qui donne pour vous des cadeaux si galans ?
LA COMTESSE.
C'est contre mon aveu que sa dépense éclate.
LÉANDRE.
Plus que je ne voulois ce discours m'éclaircit ;
Et du sort qui se divertit,
Ce sont-là les cruels caprices.
Ce fatal & jeune Marquis,
Je l'ai vu beaucoup à Paris.
Avec lui, qui plus est, j'ai fait mes exercices,
Et nous étions très-grands amis.
LA COMTESSE.
Pour moi, de l'avoir vu je me souviens à peine.
Dès l'âge de dix ans il est sorti de Renne,
Sans qu'il y soit rentré depuis.
Il ne me connoît point, & ne sait qui je suis.
LÉANDRE.
Mais votre nom a dû l'instruire
Que vous êtes précisément
Le parti que pour lui son pere veut élire.
LA COMTESSE.
Non, Monsieur, il sait simplement
Qu'on doit le marier d'abord en arrivant ;
Il n'est point informé du nom de la personne.

Après l'avis que je vous donne,
Jugez combien il nous est important
De mettre, à nous cacher, tout notre soin prudent.

LEANDRE.

Allons puisqu'il le faut ; je veux bien m'y soumettre.
Mais pour me consoler, daignez donc me promettre
De m'accorder, de tems en tems,
Madame, le plaisir que j'ai dans ces instans
De vous voir en bonne fortune.

LA COMTESSE.

C'est trop risquer, nous serions vus.

LEANDRE.

Mais pour n'être point apperçus,
Si vous voulez, nous choisirons la brune.

LA COMTESSE.

Je crains trop le serein. Adieu, séparons-nous,
Quelqu'un pourroit venir & nous surprendre.

LEANDRE.

Ayez auparavant la bonté de m'apprendre
Si je me reverrai bientôt seul avec vous.

LA COMTESSE.

Mon amour en ce lieu vous donne rendez-vous....

LEANDRE.

Tantôt ? Ce soir ? Dites, ma chere.

LA COMTESSE.

Le jour que j'apprendrai le sort de mon procès.
Jusqu'à ce jour que je crois près,
Je ne vous verrai plus qu'en qualité de frere,
Et qu'en présence de témoin.

LEANDRE.

Ah ! ce jour est encore loin !
Tant de rigueur me désespere.
Vous me traitiez moins durement,
Quand je n'étois que votre amant.
Souvent, pour adoucir la rigueur de ma chaîne,
Je pouvois en secret vous dire au moins ma peine :
Que le Mari soit sur le même pié.

Songez qu'au fond la faveur n'eſt pas grande.
Ma tendre, ma douce moitié,
De votre époux ayez pitié ;
A genoux je vous le demande.

LA COMTESSE.

Dans une promenade où l'on eſt vu de tous !
Levez-vous au plutôt : ce trait eſt des plus fous,
Vous méritez que je vous gronde.
Si vous étiez ſurpris, mon frere, à mes genoux,
Juſte Ciel ! Que diroit le monde ?
Partez, ou vous allez exciter mon courroux.

LEANDRE.

Je ne demande plus qu'une grace légere :
Que je baiſe la main d'une ſœur auſſi chere ;
C'eſt peu pour un amant, & rien pour un époux.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'eſt trop pour un frere.

LEANDRE.

Je l'obtiendrai, malgré votre rigueur.

LA COMTESSE.

Arrêtez ; voilà Cidaliſe.
Songez que je ſuis votre ſœur,
Aucune liberté ne vous eſt plus permiſe.

LEANDRE, *avec dépit.*

Son importunité m'eſt contraire en tout tems !

LA COMTESSE.

Non, elle vous favoriſe,
Puiſqu'elle ſert de frein à vos feux imprudens.



SCENE IV.

LÉANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE, *à la Comtesse.*

Je croyois vous avoir perdue.
Je vous cherche de toutes parts;
Et, tout à coup, à mes regards
Votre personne est disparue
Sans que je m'en sois apperçue.
Dans les lieux où vous n'êtes point,
On n'y tient pas, belle Comtesse,
Et l'ennui vient saisir au point
Qu'il faut vous retrouver, ou mourir de tristesse.

LÉANDRE, *à la Comtesse.*

Mais Madame a pour vous une belle tendresse.

CIDALISE.

Ah! Vous voilà, Monsieur, de retour. Depuis quand?

LÉANDRE.

J'arrive dans le même instant.

CIDALISE.

Vous venez de la Cour? Dites-nous des nouvelles;
C'est la source en tout tems des grandes & des belles.

LÉANDRE.

Point du tout, c'est l'endroit où l'on en dit le moins.

CIDALISE.

Vous avez dû, Monsieur, en apprendre à la Ville;
En nouveautés elle est toujours fertile.

LÉANDRE.

C'est, à vous dire vrai, le moindre de mes soins.
Qui, mieux que vous peut avoir connoissance
Des nouvelles du jour, & même du matin?
Vous devez les avoir de la premiere main;

Vous êtes en commerce avec toute la France.

CIDALISE.

Il est très-vrai qu'à tout Paris,
Trois fois par jour exactement j'écris:
Mais il a tant de nonchalance,
Qu'il ne répond que tard à ses amis.
Sans l'attachement qui me lie
A la Comtesse votre sœur,
Oh, je serois déja partie
Pour lui reprocher sa froideur.

LÉANDRE.

Partez, Mademoiselle, en toute diligence.
Je dois vous dire de sa part,
Qu'il vous attend avec impatience.

CIDALISE.

Comment! Il me souhaite?

LÉANDRE.

Oui, partez sans retard.

LA COMTESSE.

Non, pour moi, de rester ayez la complaisance.
Vous m'êtes nécessaire, & de votre présence,
Cidalise, en ces lieux je ne puis me passer.

CIDALISE.

Mon cœur se rend sans balancer:
Je vous donne la préférence
Sur Paris, tout charmant qu'il est;
Autant que vous rien ne me plaît.

LEANDRE.

Vous avez pour ma sœur trop de condescendance;
Paris ne fut jamais si brillant ni si beau,
En votre faveur il se pare
De ce que la Peinture offre de plus nouveau;
Le Louvre étale exprès plus d'un riche tableau,
Votre portrait sur-tout attire l'affluence.

CIDALISE.

Mon portrait est du nombre?....

LÉANDRE.

Oui vraiment, le pinceau
A rendu tous vos traits avec tant d'élégance,
Qu'ils charment les regards de tous les spectateurs
Qui leur donnent la préférence.
Au jugement des connoisseurs,
Le Peintre & vous, vous disputez de gloire;
S'il captive les gouts, vous enchaînez les cœurs,
Chaque instant est marqué par plus d'une victoire.
Pour voir & pour jouir d'un triomphe si doux,
Abandonnez ces lieux, vite, qu'attendez-vous?

CIDALISE.

Vous me flattez.

LÉANDRE.

Je suis Historien sincere.
Paris, par ses efforts, n'aspire qu'à vous plaire;
Il fait tout pour vous engager
A revoler dans son sein agréable.

CIDALISE.

Que ne puis-je me partager!

LA COMTESSE.

Il exagere exprès.

LÉANDRE.

Non, pour se rendre aimable,
Paris a soin de ne rien oublier;
Vous allez voir dans ce papier,
De mon discours la preuve véritable.

CIDALISE *lit.*

(Elle s'interrompt.)

Nouvelles de Paris. Des nouvelles! ha! ha!
Vous ne vouliez pas m'en apprendre.
Cependant, Monsieur, en voilà.

LÉANDRE.

Plus agréablement j'ai voulu vous surprendre.

CIDALISE *lit.*

Un Phénomene tout nouveau
Brille aux Italiens, & les rend à la vie

Presqu'au sortir de son berceau.
Terpsichore est l'auteur d'un prodige si beau ;
A la priere de Thalie,
De tous ses dons les plus brillans,
Elle y fait admirer sa force réunie
Dans une éleve de quatre ans.
(Elle s'interrompt.)
De quatre ans! Bon! C'est une raillerie.

LÉANDRE.

Non, c'est un fait des plus constans :
Son oreille est parfaite, & sa grace infinie.
Moi qui parle, j'ai vu cette enfant si jolie,
Qui donne à tout Paris, dans les mêmes instans,
Le plaisir de la danse & de la Comédie.
Son frere, à sept ans & demi,
Paroît presque un géant auprès de sa cadette :
Et, comme un danseur grave, il se voit applaudi.

LA COMTESSE.

J'admire les progrès que fait ce siecle-ci.
Pour le coup sa gloire est parfaite :
Dans l'enfance on est accompli,
Tous les talens y sont à la bavette.

CIDALISE.

Dites-moi, pendant ce tems-là,
Comment se porte l'Opéra ?

LÉANDRE.

Il jouit à présent d'une santé complete ;
Mais cet écrit bien mieux vous l'apprendra :
Je suis sûr qu'à partir il vous obligera.

CIDALISE.

Quelle joie ! A tout Forges il me tarde déja
D'en faire la lecture, & d'aller l'en instruire.

LÉANDRE.

Aimable Cidalise, allez donc, courez-y !
Aussi-bien je dois seul entretenir ici
Ma femme, ma sœur avec qui je desire...

LA COMTESSE.

Non, vous n'avez plus rien d'important à me dire,
Et je ne puis quitter Cidalise aujourd'hui;
J'aime les nouvelles comme elle,
Elles dissipent mon ennui:
Nous allons toutes deux, d'une ardeur mutuelle,
En régaler tout le peuple buveur.

CIDALISE.

Quel plaisir nous allons leur faire!
Partons, volons, Comtesse. Adieu, Monsieur.

LA COMTESSE.

Adieu, mon frere.

LÉANDRE.

Adieu, Madame; adieu, ma sœur.
(*Elles sortent.*)

SCENE V.

LÉANDRE, *seul.*

MA femme a, pour le coup, une garde fidelle;
Exprès, pour m'éloigner, elle attache auprès d'elle
La fâcheuse que je hais tant.
Et c'est un trait malin.... Mais un homme s'avance;
Il a l'air du Marquis. C'est lui-même vraiment.
Déguisons-nous en sa présence,
Et jouons bien l'étonnement.



SCENE VI.

LÉANDRE, LE MARQUIS.

LÉANDRE.

Ne me trompé-je point ?

LE MARQUIS.

En croirai-je ma vue ?

LÉANDRE.

Ah ! Florange !

LE MARQUIS.

Ah ! Léandre !

(*Ensemble.*)

Est-ce toi que je vois ?

LE MARQUIS.

Quel bonheur surprenant !....

LÉANDRE.

Quelle joie imprévue !....

LE MARQUIS.

De rencontrer à Forge un de mes bons amis !

LÉANDRE.

De rejoindre en ces lieux mon aimable Marquis !

(*Ils s'embrassent.*)

LE MARQUIS.

Comment vont les plaisirs ? Comment va la fortune !
Et qu'as-tu fait depuis mon départ de Paris ?

LÉANDRE.

J'ai voltigé de la blonde à la brune ;
J'ai suivi, tour à tour, quatre inclinations,
L'amour, le jeu, le vin, la bonne-chere.
J'ai mis enfin au jour toutes les actions
Qui peuvent signaler un jeune Militaire,
Et j'ai toujours, avec un scrupule févere,
J'ai rempli des devoirs, j'ai fait les fonctions,

Et mené la vie exemplaire
D'un Capitaine de Dragons.

LE MARQUIS.

Tant de sagesse m'édifie ;
Et ton état, Léandre, est un bien que j'envie.

LEANDRE.

A ton tour, Marquis, apprends-moi,
Avec la même bonne foi,
Tes occupations, pendant quatre ans d'absence.

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup voyagé, mais sans aucun plaisir.
J'ai d'abord visité la France ;
Mais avec tant de diligence
Que je n'ai pas eu le loisir
De m'ennuyer, ni de me divertir.
J'ai parcouru, sans faire résidence,
L'Allemagne, la Suisse, où l'on m'a forcement
Enseigné l'art de boire alternativement
En même pot qui fait la ronde ;
Et de m'enivrer proprement
Pêle-mêle avec tout le monde.
Puis j'ai vu la Hollande, où l'esprit, l'agrément,
Où le plaisir paroît un être imaginaire ;
Où le vrai savoir-vivre, où le grand art de plaire,
Est l'art de commercer toujours utilement.
J'ai fait le tour de l'Italie :
Là, j'ai, pendant dix mois, subsisté de concert,
Ou n'ai vécu que de dessert :
En décoration, ou bien en symphonie,
On vous y traite, on y fait les honneurs ;
Un concerto, des fruits, des glaces, des liqueurs,
Il est vrai d'un gout admirable,
Accompagnés de parfums & de fleurs,
Composent le repas, & remplissent la table :
Bref, c'est un pays merveilleux,
Où l'art y sert de nourriture ;
On n'y soupe jamais, on y dîne en peinture,

Et l'on n'y mange que des yeux.

LÉANDRE.

D'une indigeſtion, on court peu l'aventure
Dans un feſtin ſi ſingulier,
Dont un Peintre eſt le cuiſinier.

LE MARQUIS.

J'ai terminé ma courſe à Londre.
On y ſait tous les arts, hors l'art de converſer :
La parole eſt un bien qu'on craint d'y dépenſer.
Pour ſe donner la peine de répondre,
On eſt trop occupé du travail de penſer.
Auprès de lui mon pere me rappelle;
Sa lettre m'apprend que ſon zele
Me deſtine un parti dont il me tait le nom;
Et, pour diſſiper l'humeur noire
Que donne l'air de Londre, & ſon maudit charbon,
Je ſuis à Forges venu boire
Par ordre de la Faculté,
Et prendre avec ſes eaux une aimable gaité :
La compagnie y contribue;
Celle avec qui ſur-tout on eſt en liaiſon :
Ses effets ſont plus sûrs que ceux de la boiſſon;
J'y retrouve un ami, j'y jouis de ſa vue;
Je réponds de ma guériſon.

LÉANDRE.

Mais j'en vois ſur ton teint d'infaillibles préſages.
On eſt sûr de guérir quand on ſe porte bien.
Et tes amours? Ne m'en diras-tu rien?

LE MARQUIS.

Ils ne ſont pas heureux, non plus que mes voyages.
Pour trois différentes beautés,
J'ai brûlé, tour à tour, dans le fond de mon ame,
Sans avoir pu, malgré tous mes ſoins répétés,
Parvenir ſeulement à déclarer ma flamme,
Ni même à me trouver ſans témoin une fois
Vis-à-vis d'aucune des trois.

LÉANDRE.

C'eſt être malheureux autant qu'on le peut être.

LE MARQUIS.

Une fille à Milan fut mon premier vainqueur ;
J'en devins amoureux en paſſant dans ſa rue :
Mais, à peine un regard eut-il frappé mon cœur ;
Qu'une mere ſévere, avec un ton grondeur,
La fit diſparoître à ma vue.
J'eus beau, durant quatre mois de ſéjour,
Epier le moment de parler à la belle,
Je ne la vis jamais ſans ſa mere éternelle,
Qui ſervit de rempart toujours à mon amour ;
Et toute la faveur qu'en obtint ma conſtance,
A force de ſaluts l'un ſur l'autre entaſſés,
Fut une ſimple révérence :
Encore la fit-elle ayant les yeux baiſſés.

LÉANDRE.

Voilà des feux bien mal récompenſés.

LE MARQUIS.

Une femme enſuite, à Florence,
Succéda dans mon ame au Tendron de Milan ;
Ses beaux yeux, à travers ſa double jalouſie,
Trouverent le chemin de mon ame aſſervie :
Mais ſon époux jaloux, ou plutôt ſon tyran,
Faiſoit de ſa maiſon une priſon cruelle,
Et trente clefs répondoient d'elle.
Je rodai tant autour de ſon logis,
Qu'à force d'or je ſéduiſis
La ſurveillante intéreſſée,
Qui m'introduiſit une nuit
Chez ſa maîtreſſe, à petit bruit :
Mais, en entrant, mon ardeur empreſſée
Rencontre en face le mari :
Il voulut d'un poignard accueillir ma tendreſſe,
Et courut après moi, de tous ſes gens ſuivi ;
Mais l'ayant gagné de vîteſſe,
Je m'échappai de ſa fureur.

Ce fût là le progrès où se borna ma flamme ;
J'eus le regret, &, malgré moi, l'honneur
D'être reconduit par Monsieur,
Sans avoir pu donner le bon soir à Madame.

LÉANDRE.

Quel époux incivil! Ah! Rien n'est plus affreux ;
Les nôtres savent bien mieux vivre :
Dès que vous arrivez chez eux,
Ils vous quittent la place, au lieu de vous poursuivre.

LE MARQUIS.

Ici, pour mettre fin à ma narration,
Une veuve charmante, & née en tout pour plaire,
Fait ma troisieme passion ;
Ou plutôt, cher Léandre, elle fait ma premiere.
Des autres l'apparition
N'avoit produit chez moi qu'une flamme légere,
L'esprit de celle-ci, sa conversation,
Avec l'estime & l'admiration,
Ont fait naître un amour aussi fort que sincere,
Il tient de l'adoration.
Mais la fatalité qui m'est particuliere,
Attache sur ses pas, pour traverser mes feux,
Une fille obstinée à la suivre en tous lieux,
Et qu'on appelle Cidalise.
Elle l'obsede au point, que jusques à présent
Je n'ai pu dans ces lieux la voir seule un instant,
Pour lui dire l'ardeur dont mon ame est éprise.
Cette incommode-là ne quitte jamais prise :
Sans cesse je maudis son assiduité,
Et je suis sur le point de perdre patience.
Elle surpasse en importunité,
Les meres de Milan, les maris de Florence.

LÉANDRE.

Oui, cette Ciladise est de ma connoissance ;
Elle est telle que tu la peins.
Je murmure contre elle autant que tu t'en plains.

LE MARQUIS.

Tu dois connoître aussi ma Comtesse adorable,
Puisque l'une est toujours de l'autre inséparable.

LEANDRE.

Oui, nous nous connoissons.

LE MARQUIS.

Tu dis cela d'un ton
Qui tout à coup me fait naître un soupçon.
Elle attend aujourd'hui le retour de son frere,
Et tu viens d'arriver. Seroit-ce toi? Répond.
Eclaircis-moi par un aveu sincere.

LEANDRE.

Mais il est vrai qu'à Forge on me donne ce nom.

LE MARQUIS.

La Comtesse est ta sœur? Léandre, cher Léandre,
Ah! Quel surcroît de joie & de bonheur pour moi!
Je dois de ton secours, de ton zele, de toi,
Je dois, & j'ose tout attendre:
L'amitié t'en fait une loi.
Unique confident du feu qui me dévore,
Du feu que dans ton sein je viens de déposer,
Et frere en même tems de l'objet que j'adore,
En ma faveur tu dois le disposer.
Au tourment d'un ami tu dois être sensible,
Le servir, le conduire, & le favoriser.

LÉANDRE.

Je le voudrois fort.... Mais.... à ne rien déguiser,
Marquis, la chose est impossible.

LE MARQUIS.

Impossible! En quoi donc? Songe que mon amour
Est aussi pur que l'est le plus beau jour.

LÉANDRE.

J'y vois, te dis-je, un obstacle invincible.

LE MARQUIS.

Mais quel obstacle enfin? Parle.

LÉANDRE.

Près de ma sœur,

Puisqu'il faut m'expliquer, je ne puis, en honneur,
Servir tes feux, quelque fort que je t'aime,
Dans le tems que je viens d'apprendre de toi-même,
Qu'une autre est destinée à recevoir ta main,
Qu'un pere te rappelle en France à ce dessein.
Moi-même, en ce moment, je ne puis te comprendre !

LE MARQUIS.

Cet obstacle n'est rien, & mon amour, Léandre,
Mon amour est prêt à le lever.
Je renonce au parti qu'un pere me propose.
Ta sœur, qui de mon cœur seule en reine dispose,
Est le plus éclatant que je puisse trouver.
Loin qu'à ce nouveau choix ma famille s'oppose,
Elle fera gloire de l'approuver.
J'en réponds.

LÉANDRE.

Mais peux-tu ?....

LE MARQUIS.

Je le puis, & je l'ose.
Pour moi, parle à ta sœur.

LÉANDRE.

Non, je n'en ferai rien.
Et si tu me connoissois bien,
Tu.....

LE MARQUIS.

Mais, pour un ami volontiers on s'emploie.
Je ne te conçois pas. Quel frere scrupuleux !
Fais du moins qu'un moment sans témoin je la voie.
Ecoute. J'imagine un moyen très-heureux.
Le grand obstacle à ce bien que je presse,
Est Cidalise importune à tous deux :
Il s'agit d'éloigner ses pas de la Comtesse,
Pour que je puisse seul lui déclarer mes feux.
Tu peux me rendre ce service.

LÉANDRE.

Je le puis moins qu'un autre ; ainsi ne compte pas
Sur moi pour un pareil office.

LE MARQUIS.

Mais aisément tu le pourras ;
Je donne, ce soir, une fête :
Près d'elle tu te placeras,
Tu feras l'empressé, tu loueras ses appas :
Tu feindras d'être sa conquête.
Je prendrai cet instant, où tu l'amuseras,
Pour instruire ta sœur, & la voir tête à tête.

LÉANDRE.

Le bel emploi que tu me donnes là !

LE MARQUIS.

Ton zele, de ce soin, au mieux s'acquittera.
Mon cher ! Je t'en conjure, à charge de revanche.
Mon amitié, sans peine, à tout se prêtera :
Je te le jure ici, d'une ame franche.

LÉANDRE.

Non, non, je ne veux point, Marquis,
Te mettre dans le cas de la reconnoissance.

SCENE VII.

LÉANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE, *à moitié pris de vin.*

Je viens, Messieurs, pour vous donner avis
Que vous allez contre mon ordonnance.
A babiller à jeun, à causer à crédit,
Sans en prévoir la conséquence,
Vous employez un tems qu'on doit mettre à profit
A converser des dents, & non pas de l'esprit.
La conversation d'une table charmante
Est la plus agréable & la plus nourrissante ;
Et je ne saurois voir, sans un mortel dépit,
Qu'on manque de se rendre à l'heure intéressante.

Du dîner qui se refroidit.
(*Il fait un hoquet.*)
Pour moi, je meurs de soif, j'étrangle d'appétit.
LE MARQUIS.
Il y paroît.
LÉANDRE.
Mais, quand on sort de table,
Et que l'on vient de déjeûner,
On peut, mon Docteur très-aimable,
Tranquillement attendre le dîner.
M. DE LA JOIE.
Je n'ai point déjeûné, je m'en fais un scrupule;
Et c'est, Messieurs, un ridicule
Que vous prétendez me donner.
LÉANDRE.
Le ridicule est bon!
M. DE LA JOIE.
L'injustice est parfaite.
D'honneur, je suis un homme à jeun,
Si dans le monde il en fut jamais un.
Je n'ai pris aujourd'hui que du sel de Seignette.
LE MARQUIS.
Vous verrez que des eaux ce sera le montant.
M. DE LA JOIE.
Point du tout, je vous fais excuse.
Je les ordonne, & jamais je n'en use.
L'eau m'est contraire, & le vin excellent.
Un Médecin sait son tempérament.
J'estime donc le vin, mais je hais tout ivrogne;
Et j'ai pris mon sel, sobrement,
Dans deux bouteilles de Bourgogne.
LE MARQUIS.
Le remede est nouveau. L'usage en est charmant,
Et la dose des plus modestes.
M. DE LA JOIE.
Je m'en trouve parfaitement,
Et j'ai de son effet des preuves manifestes.

(Il pousse un hoquet.)

LÉANDRE.

Mais en voilà.

M. DE LA JOIE.

Sans doute. On voit par son moyen,
Parbleu, que je me porte bien.

LÉANDRE.

Un excès de plaisir, pour le coup, mon cher maître,
Produit chez vous un excès de santé.

M. DE LA JOIE.

Je ne dispute pas, mon fils; cela peut être.

LE MARQUIS.

Vous ne dînerez point.

M. DE LA JOIE.

Je dînerai, parbleu,
Et dînerai pour quatre.

LE MARQUIS.

Allez dormir un peu.

M. DE LA JOIE.

Vous vous moquez, Monse Florange,
Je ne dors point quand tout l'Univers mange
Sur ce chapitre je prends feu.
A bien dîner je mets ma gloire:
Je veux avoir trop bu. Mettons la chose au pis.
C'est un motif pressant qui m'oblige à reboire.
Lorsque le vin de Beaune m'a surpris;
Le vin d'Aï me raccommode;
C'est un remede sûr. Je veux dans tout Paris
Mettre ma recette à la mode.
Ecoutez, raillerie à part,
Comme dans le ballet je dois faire un vieillard
Que le vin a surpris, qui se soutient à peine,
Le déjeûner que j'ai fait un peu tard,
M'a donné l'esprit de ma scene,
Et m'a servi de répétition
Pour le pas qu'il faut mettre en exécution.
Suis-je bien dans mon caractere?

LÉANDRE.

Au mieux.

M. DE LA JOIE.

Vous me flattez, vous n'êtes point sincere.
Je suis encore loin de la perfection,
Et pour y parvenir, sans plus long-tems remettre,
Venez, partons, Messieurs, à table allons nous mettre.
Hei !....

(*Il danse en s'en allant,*)

LÉANDRE.

Vous faites des entrechats.

M. DE LA JOIE.

Tout en chemin faisant je répete mon pas:
Là, là, marquez moins de surprise.

(*Il fait un faux pas.*)

LE MARQUIS.

Doucement.

M. DE LA JOIE.

Je le fais exprès.

LÉANDRE.

Vous allez tomber.

M. DE LA JOIE.

Non, je me caractérise.
Trois bouteilles encor, & nous voilà parfaits.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, mon amour, quoi que je fasse,
Sera toujours infortuné.
Pour les obstacles je suis né.
Mon froid ami, qui rit de ma disgrace,
A ne point me servir est toujours obstiné.
La Cidalise, à me nuire empressée,
Redouble ses soins assidus.
Pour comble de douleur, ma veuve étoit placée
A table entre son frere & ce femelle Argus.
Encore, si j'avois été vis-à-vis d'elle,
La perspective eût fait ma consolation :
Mais, par malheur, ma place étoit la plus cruelle :
Et l'importun objet de mon aversion
S'étoit arrangé de maniere,
Qu'il s'offroit, de profil, le premier devant moi,
Et qu'il me cachoit tout entiere
La charmante beauté qui me tient sous sa loi.
Je faisois bonne contenance ;
Et, tâchant d'exciter les autres au plaisir,
Pour faire les honneurs, j'augmentois ma souffrance :
Le héros de la fête en étoit le martyr.
Pour déclarer mes feux, quel moyen vais-je prendre?...
De l'écriture empruntons le secours ;
Souvent mieux que la voix elle sert les amours.
Ecrivons un billet : &, pour le faire rendre,

A la Suivante ayons recours.
L'intérêt séduisant guide toute Soubrette ;
Toujours, par l'or son cœur est radouci.
Tâchons, par son éclat, de séduire Finette ;
Et courons de ce pas.... Mais elle vient ici.

SCENE II.

LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

Je rends grace au hazard qui vous offre à ma vue......
Mais, quel soin vous occupe, & distrait vos esprits ?

FINETTE.

Excusez, Monsieur le Marquis,
Je cherche....

LE MARQUIS.

Achevez donc la phrase interrompue,
Et dites-moi ce que vous cherchez tant.

FINETTE.

Monsieur, je cherche en ce moment,
Une bague qu'ici je crois avoir perdue
Ce matin en me promenant,
Et dont Madame hier me fit présent.

LE MARQUIS.

D'une recherche superflue
Epargnez-vous cette peine assidue ;
Finette, je vous prie, en dédommagement,
De recevoir ce diamant.

FINETTE.

Cette offre généreuse a lieu de me surprendre.
Je n'ai perdu qu'un fort petit rubis,
Et vous m'offrez, Monsieur, un diamant de prix :
Le présent est trop beau pour que j'ose le prendre.

LE MARQUIS.

Non, prenez hardiment.

FINETTE.

Vous m'en diſpenſerez.
Je n'aì rien fait pour vous, Monſieur, qui puiſſe...

LE MARQUIS.

Mais aiſément vous vous acquitterez,
Si vous voulez, par un ſervice
Qu'en cet inſtant vous me rendrez.

FINETTE.

Monſieur, quel eſt donc cet office?

LE MARQUIS.

Simplement vous vous chargerez
D'un billet que je vais écrire,
Et qu'en ſecret vous remettrez....

FINETTE.

A qui, Monſieur? Ayez la bonté de m'inſtruire.

LE MARQUIS.

Finette, vous le donnerez
De ma part à votre maîtreſſe.

FINETTE.

A Madame, un billet? Vous me ſurprenez fort.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes ſurpriſe à tort:
Je prétends éclaircir un point qui m'intéreſſe.

FINETTE.

Dè dîner avec vous à l'inſtant elle ſort.
Que ne lui parliez-vous, vous qu'elle voit ſans ceſſe?

LE MARQUIS.

Belle Finette, il eſt des choſes qu'on écrit,
Entre nous deux, bien mieux qu'on ne les dit.

FINETTE.

Ce diſcours devient clair, & je dois vous entendre:
Cette lettre dont il s'agit,
Eſt, je n'en doute plus, une miſſive tendre.

LE MARQUIS.

Oui, ma chere, il eſt vrai: Si vous voulez la rendre,

Et me ſervir dans mon amour,
Comptez ſur ma reconnoiſſance
Et ſur ma bourſe, dans ce jour:
Par ce brillant, d'abord, ſouffrez que je commence.
FINETTE.
Pour le prendre, Monſieur, j'ai trop de conſcience.
LE MARQUIS.
Je vous en fais préſent.
FINETTE.
Non, il ne m'eſt pas dû:
Ce ſeroit un préſent perdu.
Je ne reçois jamais rien des perſonnes
Que je ſai ne pouvoir ſervir.
Vous êtes dans le cas.
LE MARQUIS.
Mais vos raiſons....
FINETTE.
Sont bonnes;
Et, pour vous le prouver, & mieux vous éclaircir,
Apprenez que Madame eſt d'une humeur ſévere,
Et ne lit point de tels billets.
Sachez en même tems, qu'attentive à lui plaire,
Moi, qui vous parle ici, je n'en porte jamais.
LE MARQUIS.
Voilà des ſcrupules, Finette....
FINETTE.
Non, c'eſt de la ſincérité;
Et, quoique je ne ſois qu'une ſimple Soubrette,
Je me pique de probité.
Si je ſervois une coquette,
J'accepterois vos dons ſans balancer:
Sûre que vos poulets ſeroient bien reçus d'elle,
Et que je devrois voir de droit récompenſer
Mon ſervice effectif, & mon utile zele
Qui dans ſes mains les feroient tous paſſer.
Mais aujourd'hui que je me vois aux gages
D'une maîtreſſe des plus ſages,

Qui ne voit les amans que d'un œil de courroux,
Monſieur, auprès d'elle, pour vous,
Mon miniſtere eſt inutile.
Si je me chargeois, entre nous,
De lui rendre vos billets doux,
Je tromperois votre amour trop facile,
Et je volerois vos bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cet amour eſt pur autant qu'il eſt extrême.

FINETTE.

Monſieur, expliquez-vous vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne ſaurois près d'elle en trouver le moment.
Eſſayez de donner....

FINETTE.

C'eſt inutilement.
Je ne ſervirois pas votre amoureuſe flamme,
Et je me mettrois mal dans l'eſprit de Madame.

LE MARQUIS.

Recevez la bague toujours:
Si votre ſoin, à ma tendreſſe,
Ne peut être d'aucun ſecours,
De la reſtituer vous ſerez la maîtreſſe.
Par cet accord....

FINETTE.

Non, Monſieur le Marquis:
Voilà ce que jamais on ne me verra faire,
Car jamais je ne rends ce qu'une fois j'ai pris;
C'eſt encor là mon caractere.

LE MARQUIS.

Je vois que mon préſent eſt trop mince à vos yeux;
J'y joins la boîte d'or que ma main vous préſente.

FINETTE.

Ah! Vous êtes, Monſieur, un homme dangereux;
Et, de peur qu'à la fin tant d'éclat ne me tente,
Je me retire vîte, & ſuis votre ſervante.

(*Elle s'enfuit.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

OH ! pour le coup, mon malheur est affreux,
Et j'en sens un *dépit horrible :*
Il faut que tout exprès, *il se trouve pour moi*
Une Suivante incorruptible,
Dont la droiture soit la loi !
Mais la fortune aura beau faire,
Mon amour n'en veut pas avoir le démenti ;
Et je vais prendre le parti
D'être de mon ardeur, moi-même l'émissaire.
En vain j'ai contre moi, dans cette occasion,
Freres, amis, Cidalises, Soubrettes.
Soyons plus fort que tous : Trouvons l'invention
D'apprendre, en dépit d'eux, mes souffrances secretes
A l'objet de ma passion.
Faisons en vers ma déclaration ;
Et l'écrivons sur ces tablettes.
Grace à la Nature, j'en fais
Facilement de fort mauvais,
J'en ai même donné des preuves très-certaines.
J'étois un des meilleurs Poëtes du Marais,
Dont j'ai fait les plaisirs le cours de six semaines.
Comme, avec eux, les vers portent leur passe-port,
Et qu'on les croit sans conséquence,
Pour les faire accepter, il faut bien moins d'effort :
La plus sévere en badine d'abord ;
On y dit ce qu'on veut, sans qu'elle s'en offense.
Je trouverai ce soir sûrement les moyens,
A la faveur d'un peu d'adresse,
De donner, ou du moins de faire voir les miens
A mon adorable Comtesse ;

Et j'aurai l'avantage, en prenant cet emploi,
De n'être d'un tel bien redevable qu'à moi....
Mais voilà Cidalise ! Ah ! Qui peut la conduire ?
Elle n'est pas contente, obstinée à me nuire,
De m'empêcher de lui parler,
Elle la quitte exprès pour venir me troubler,
Dans le moment que je lui veux écrire !
Par bonheur j'ai fini, sans qu'il m'en ait coûté ;
Et je rends grace à ma facilité.

SCENE IV.

LE MARQUIS, CIDALISE.

CIDALISE.

JE vous y prends, Marquis. Ah ! Voyons, je vous prie,
Les vers que vous écrivez là.

LE MARQUIS.

Ce n'en sont point.

CIDALISE.

Seul dans la rêverie !
Des tablettes en main ! Sûrement en voilà.
Je sai que Monsieur versifie
Comme jamais on ne versifia.

LE MARQUIS.

(*à part.*)
Non. Ah ! J'enrage.

CIDALISE.

En vain votre bouche le nie ;
Vous avez sur le front un air de poésie
Qui m'est un garant de cela.
Montrez donc. De les voir il me tarde déja.
J'aime les vers à la folie !

LE MARQUIS.

(*à part.*)
Les miens sont trop mauvais. Comment les lui cacher ?

CIDALISE.

Treve de fauſſe modeſtie.
Faut-il donc vous les arracher ?

LE MARQUIS.

(*à part.*) (*à Cidaliſe.*)
Peſte de la fâcheuſe ! Eh , non , je ſuis ſincere.

CIDALISE.

Seriez-vous du nombre de ceux
Qui brûlent à la fois, & rougiſſent d'en faire,
Qu'on nomme Poëtes honteux ?

LE MARQUIS.

Si j'en faiſois de bons , ſi je pouvois le croire ,
De les montrer je ferois gloire.
Il n'appartient qu'aux ſots de rougir des talens.
Mais , par malheur , les miens ſont ſi méchans ,
Qu'après les avoir faits , ſouvent je les déchire ,
Et qu'à moi ſeul j'ai le front de les lire.

CIDALISE.

Pour ſi mal réuſſir vous avez trop de goût ,
Et je ne vous crois point du tout.
Vos vers ne reſtent point dans une nuit profonde.
Vous en faites pour tout le monde ;
Pour vos amis ſur-tout.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue ici.
Pour un ami j'ai fait ceux-ci ;
Mai j'avois juré de le taire ,
Et de vous en faire un ſecret ,
Quoique vous en ſoyez l'objet.

CIDALISE.

Qui , moi ? Je ſuis l'objet de ce myſtere ?
Nouvelle raiſon pour les voir.
Ma curioſité n'en devient que plus vive.

LE MARQUIS.

Les voilà , puiſqu'enfin vous voulez les avoir.
Sans cet incident qui m'arrive ,
Votre main par un autre eût dû les recevoir.

CIDALISE.

Et par qui donc ?

LE MARQUIS.

Puisqu'il faut vous l'apprendre,
C'étoit par la main de Léandre.

CIDALISE.

De Léandre !

LE MARQUIS.

De lui. Je n'ai fait simplement
Que rimer ce qu'il pense, ou plutôt ce qu'il sent.

CIDALISE.

J'entends. C'est de sa part une galanterie.

LE MARQUIS.

Oh ! C'est mieux que cela, jugez-en, je vous prie.

CIDALISE *lit.*

Depuis le tems que je vous vois,
Je languis en secret, je brûle, je soupire :
Si je pouvois vous en instruire,
Et me rencontrer seul avec vous une fois,
L'aveu soulageroit l'horreur de mon martyre,
Mais vous n'êtes jamais sans témoins un instant,
Et mon supplice est accru doublement,
Par la crainte de vous le dire,
Et la difficulté d'en trouver le moment.

(*Après avoir lu.*)

C'est un aveu d'amour en forme tout à fait.

LE MARQUIS.

Comment le trouvez-vous ?

CIDALISE.

Excessivement tendre.
Mais le jour l'autorise, & le lieu le permet,
Et comme un simple jeu je sens qu'il faut le prendre.

LE MARQUIS.

Non, Léandre, pour vous, sent un amour parfait
Qui ne blesse point votre gloire.

CIDALISE.

Marquis, vous badinez, & je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vous proteste ici qu'il est, de vos beaux yeux,
Epris au point qu'il n'en dort point, Madame.
Son amour est prodigieux;
Et puisque votre cœur est instruit de sa flamme,
Trouvez bon que mes soins intercedent pour lui.
Parlez, qu'en sa faveur votre bouche prononce:
J'ose, à titre d'ami, presser votre réponse.
Songez bien que sa vie en dépend aujourd'hui.

CIDALISE.

Ses feux sont moins ardens, votre bouche exagere.

LE MARQUIS.

Je n'exagere point; il en mourra, d'honneur,
Pour peu qu'à son amour votre arrêt soit contraire.

CIDALISE.

Mais quand on aime tant la sœur,
On ne veut point la mort du frere.

LE MARQUIS.

Ah! Je cours, à Léandre, apprendre son bonheur.
Quels seront ses transports! Mais je le vois paroître.

SCENE V.

LE MARQUIS, CIDALISE, LÉANDRE.

LE MARQUIS.

Viens, ton amour, Léandre, est bien plus avancé,
Bien plus heureux qu'il ne croit l'être.
L'aimable objet qui l'a fait naître,
En est instruit sans en être offensé.
Sa bonté, qui plus est, te permet l'espérance.
Mon zele avoit promis de garder le silence;
Mais ces vers surpris dans mes mains,
Ont trahi le secret de tes feux clandestins.

Loin de t'être fatal, l'incident t'eſt propice;
Et j'ai tant fait, par mon empreſſement,
Qu'on vient de s'expliquer très-favorablement.
Adieu. J'ai d'un ami rempli pour toi l'office;
Et c'eſt à toi préſentement,
De t'acquitter de celui d'un amant.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

LÉANDRE, CIDALISE.

LÉANDRE.

Je voudrois fort vous cacher ma ſurpriſe;
Mais le Marquis me charge, aimable Cidaliſe,
D'un rôle qu'aujourd'hui, quoiqu'il ſoit des plus doux,
Je ne m'attendois pas de jouer près de vous.

CIDALISE.

Un tel diſcours à rien ne vous engage,
Et ne doit point étonner vos eſprits:
Je n'ai reçu, Monſieur que comme un badinage
Les vers galans que le Marquis,
En ſecret, à votre priere,
Vient, pour vous, de mette en lumiere
Dans ce bois, où je l'ai ſurpris.

LÉANDRE.

La vérité m'oblige de vous dire
Qu'il ne les a pas faits pour moi,
Et ſon diſcours a dû produire
L'étonnement où je me voi.
Pour faire des vers de commande,
Je n'ai jamais recours à la veine d'autrui;
Et j'ai, ſans vanité, l'aiſance la plus grande
D'en faire, quand je veux, tout auſſi mal que lui.
Il a, j'en ſuis certain, travaillé pour ſon compte;

Car ce matin, du feu qui le surmonte,
Puisqu'il faut l'avouer, il m'a lui-même instruit.

CIDALISE.

Mais pourquoi donc, Monsieur, ne me l'a-t-il pas dit?

LEANDRE.

C'est, de sa part, une mauvaise honte,
Ou plutôt un travers, un caprice maudit.
En voyageant, Madame, il s'est gâté l'esprit.
De tant de nations les divers caracteres
Ont à tel point brouillé le sien,
Que dans ses sentimens, comme dans ses manieres,
Il a beaucoup de peine à le démêler bien.
Il a du fin Italien
Pris les détours, & l'art impénétrable,
Et de l'Anglois indéchiffrable,
La singularité qui ne ressemble à rien.

CIDALISE.

Il est vrai que son air, quoiqu'il n'ait rien qui choque,
Et qu'il prévienne même, est pourtant équivoque;
Et qu'à le bien envisager,
Il a, quoique François, un vernis étranger.

LEANDRE.

Comme il craint d'être au ton des autres,
Par un de ses rafinemens,
Il n'a fait sous mon nom parler ses sentimens,
Que pour mieux pénétrer les vôtres;
Que pour voir, sans risquer, (le tour est bien conçu)
Comment un tendre aveu seroit de vous reçu.

CIDALISE.

Mais s'il eût agi pour lui-même,
M'eût-il pressée avec tant de chaleur
D'être sensible à votre ardeur?

LEANDRE.

Eh, c'est cette chaleur extrême
Qui doit précisément vous prouver aujourd'hui
Que, sous le nom d'un autre, il vous parloit pour lui.
D'un ami, Cidalise, à quelque point qu'on l'aime,
Avec moins de transport on se montre l'appui.

Si je l'avois chargé des vers qu'il vient de faire,
Moi-même qui suis éclairci
Qu'ils ont eu le don de vous plaire,
A le désavouer m'obstinerois-je ici ?
Je ferois, en votre présence,
Briller plutôt ma joie & ma reconnoissance ;
Mais j'abuserois vos esprits ;
Et je pense trop bien, je suis trop galant homme,
Pour usurper un droit qu'un autre s'est acquis.
J'aurois trop à rougir, si je volois la pomme
Que votre belle main doit donner au Marquis.

CIDALISE.

Mais dans ses procédés j'ai peine à le comprendre :
Et s'il vouloit la recevoir,
Il se déclareroit sans plus long-tems attendre.

LEANDRE.

Il se déclarera ce soir ;
Et s'il retarde, au fond, c'est pour mieux vous surprendre,
Ou pour suivre plutôt cet esprit singulier
Dont je vous ai parlé, qui lui fait toujours prendre
Un chemin tout particulier.
Faites-moi l'honneur de m'en croire ;
Par vos attentions ménagez cet amant :
Vous y trouverez sûrement
Votre fortune & votre gloire.

CIDALISE.

Ma fortune !

LÉANDRE.

Oui, vraiment, je vous parle en ami.
Un jeune homme amoureux n'aime pas à demi.
L'esprit d'une maîtresse habile
Tourne son cœur & ses vœux à son gré ;
Rend, par son art, chaque moyen facile,
Et le conduit à l'hymen par dégré.
Faite réflexion sur cet avis utile.

CIDALISE.

Je commence à vous croire, & j'en profiterai.

LÉANDRE.

Par inclination, moi, je vous aiderai.
Je vous conseille bien, & vous gagnez au change.
Le Marquis est mieux fait & plus riche que moi,
Si vous le voulez bien, vous obtiendrez sa foi.
Je vous fais compliment, Madame de Florange.

CIDALISE.

Je n'ose me flatter si-tôt d'y parvenir

LÉANDRE.

Oh! Vous y parviendrez, charmante Cidalise.
Mais à propos, je dois vous avertir
Que ma sœur vous attend chez la jeune Marquise,
Pour aller voir les petits Hollandois.
Ils sont charmans, je les connois.

CIDALISE.

Ils sont ici!

LÉANDRE.

Leur troupe arrive;
Et chacun, à la voir, montre une ardeur très-vive.

CIDALISE.

J'en fais autant. Adieu. J'y vole de ce pas.
(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LÉANDRE, *seul.*

BOn, je l'envoie où ma femme n'est pas.

SCENE VIII.

LÉANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

Eh bien, es-tu, mon cher, content de ta maîtresse ?
En beau chemin j'avois mis ta tendresse.
Parle. T'en es-tu bien tiré ?

LÉANDRE.

Je t'ai payé du même zele.

LE MARQUIS.

Te voilà par mes soins, son amant déclaré ;
Il est de ton honneur de servir cette belle.

LÉANDRE.

Va, j'ai plus avancé tes affaires près d'elle.
Tu n'as lié pour moi qu'un simple amusement.

LE MARQUIS.

J'ai, Léandre, entre vous formé l'engagement
D'un amour sérieux, d'une parfaite flamme.
J'en ai fait ta maîtresse, ayant droit sur ton ame.

LÉANDRE.

Mes nœuds ont plus de force & de solidité ;
Car je dois en faire ta femme,
Et vous unir tous deux à perpétuité.

LE MARQUIS.

Oh ! ne badinons pas.

LÉANDRE.

Je l'ai désabusée
Entiérement sur mon sujet.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LÉANDRE.

Et j'ai parlé si bien en ta faveur, Marquis,

Qu'elle

Qu'elle croit ton ame embrasée.

LE MARQUIS.

Ah ! le tour est perfide ! Et tu vas m'engager....

LÉANDRE.

Pour la nôce, mon cher, tâche de t'arranger ;
Car déja de ta part j'ai porté la parole.

LE MARQUIS.

Morbleu ! Cela ne se fait pas ;
Et je vais avoir sur les bras
Plus que jamais cette inportune folle.

LEANDRE.

Tu n'as qu'à l'épouser pour sortir d'embarras.

LE MARQUIS.

Peux-tu porter si loin ? Et dans la circonstance....

LÉANDRE.

Je suis toujours outré dans ma reconnoissance.
Quand on veut me donner, puisqu'il faut parlet net,
Des maîtresses à moi, sans avoir mon suffrage ;
Je donne sur le champ, c'est toujours mon usage,
Des femmes malgré qu'on en ait.

LE MARQUIS.

En me rendant un si mauvais office,
Tu n'en peux espérer aucune utilité.
Au lieu qu'à mon dessein si tu t'étois prêté,
J'aurois pu, de ce jeu, tirer un grand service.
C'étoit le moyen d'écarter
La personne qui m'est nuisible.
Vas, renoue au plutôt.

LÉANDRE.

Cesse de t'en flatter.
Je te l'ai déja dit, la charge est trop pénible.

LE MARQUIS.

Puisque tu ne saurois feindre de soupirer
Pour cet objet commun de notre antipathie,
Faisons mieux tous les deux. Lions une partie
Pour hâter son départ, & pour nous délivrer
De sa fâcheuse compagnie.

LÉANDRE.

A ce projet, taupe de tout mon cœur!

LE MARQUIS.

Pour mieux conduire l'entreprise,
A nous prêter la main, engageons le Docteur.

LÉANDRE.

Oui, comme, pour un rien, l'esprit de Cidalise
Prend l'alarme sur sa santé,
Un Médecin sur elle a grande autorité.
Mais est-il en état de nous rendre service?

LE MARQUIS.

Oui, sa recette a réussi très-fort.
Il s'est au mieux trouvé du Champagne propice,
Qui chez lui, du Bourgogne, a réparé le tort.
Pour l'engager à cet office,
Je cours le joindre, & je reviens après
Te faire part de nos projets.

LÉANDRE.

Je t'attends, pars donc au plus vîte.

LE MARQUIS.

Léandre, avant que je te quitte,
Il me reste à te demander
Un plaisir que tu peux aisément m'accorder:
Pour mon repos, il est de conséquence,
Et tu n'y dois avoir aucune répugnance.

LÉANDRE.

Dis, quel plaisir?

LE MARQUIS.

Tiens, prends cela.

LÉANDRE.

Qu'est-ce donc?

LE MARQUIS.

C'est pour ta sœur une lettre,
Que tu lui rendras.

LÉANDRE.

Non, je ne puis la remettre.

LE MARQUIS.

Je t'en prie. Elle vient. Saisis ce moment-là.
(*Il sort vîte.*)

SCENE IX.

LÉANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Dites-moi, quel papier tenez-vous là, Léandre ?

LEANDRE.

Mais c'est, ma femme, un billet doux
Que le Marquis, ici, m'a chargé de vous rendre.

LA COMTESSE.

Mais, la commission est charmante pour vous.

LEANDRE, *lui présentant le billet.*

Fidélement je m'en acquitte :
Vous l'allez lire, sans tarder,
Pour y répondre encor plus vîte,
Et d'un ton à ne pas devoir l'intimider ;
Car je dois, de sa part, vous le recommander.
Son instance vraiment n'a pas été petite ;
Et c'est une faveur qu'il lui faut accorder.

LA COMTESSE.

Il doit fort se louer de votre complaisance,
De votre zele à le servir,
Et vous devez aussi lui faire ce plaisir,
Et par justice, & par reconnoissance.
Puisqu'il compose & donne en votre nom
Des vers galans à Cidalise,
Et qu'il sert d'Emissaire à votre passion,
Vous pouvez vous charger, cette peine est bien prise,
De me faire acceptér un billet de sa part ;
Il mérite trop cet égard.

LEANDRE.

Quoi ! Sérieusement vous êtes dans l'idée
Que le Marquis a fait ces Vers pour moi ?

LA COMTESSE.

Oui, j'en suis très-persuadée.

LEANDRE.

Pouvez-vous penser....

LA COMTESSE.

Je le dois,
Quand le Marquis tout haut lui-même le déclare ;
Le bruit de cet amour est si fort répandu,
Que tout Forge en est convaincu.

LEANDRE.

Ce bruit injuste autant qu'il est bizarre
Me fâche beaucoup en secret,
Puisqu'il fait une injure à mon amour parfait :
Mais d'un autre côté, je l'avoue, il me charme,
Puisque votre esprit s'en alarme,
Et qu'il m'est, de vos feux, un garant des plus doux :
Je suir sûr d'être aimé, votre cœur est jaloux ;
Le mien en est ravi : rien n'égale sa joie ;
Devant vous sans réserve, il faut qu'il la déploie.

LA COMTESSE.

Je sens à ce discours redoubler mon dépit ;
Mon esprit n'en est plus le maître.

LEANDRE.

Ne craignez pas de le faire paroître :
A mes yeux il vous embellit ;
Oui, chez vous il devient une grace piquante.

LA COMTESSE.

Léandre, finissez ! Car je sens qu'il augmente.

LEANDRE.

Plus vous m'en ferez voir, plus vous serez charmante.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, Monsieur, que si j'osois,
Sincérement je vous battrois ?

LEANDRE.

Si je suivois ma fantaisie,
Pour moi, de tout mon cœur, je vous embrasserois :
A votre égard, contentez votre envie ;
Vos coups seront pour moi d'un goût flatteur,
Et d'une douceur infinie.

LA COMTESSE.

Ah ! Par ce regard séducteur,
Malgré moi, je suis attendrie !
Puis-je l'être pour un ingrat
Qui, bien loin qu'il se justifie
Du crime de m'avoir trahie,
De mon courroux vient exciter l'éclat ?
Et pour combler l'insulte, il en jouit encore !

LEANDRE.

Madame, il est vrai, j'en jouis ;
Mais en époux qui vous adore,
Et qui, de vos transports, sent vivement le prix ;
J'en jouis en époux, qui loin d'être capable
De sentir pour une autre une nouvelle ardeur,
N'est malheureux au fond du cœur
Que pour vous trouver trop aimable.

LA COMTESSE.

Si véritablement vous n'étiez point coupable,
Vous vous seriez déja justifié, Monsieur.

LEANDRE.

Fixez vos yeux sur moi, mon épouse adorable :
Là, regardez-moi donc, mais regardez-moi bien,
Votre œil sera payé de cette complaisance ;
L'amour que vous voyez éclater dans le mien,
Vous prouve seul mon innocence.

LA COMTESSE.

Les yeux ? Garants trompeurs, dont rien ne me répond.
Les plus tendres en apparence,
Sont bien souvent les plus traîtres au fond,
Je veux des raisons convaincantes.
Faites-moi voir par des preuves parlantes...

LEANDRE.

Le fait suffit lui seul pour vous désabuser.
Sachez que le Marquis avoit fait pour vous-même,
Les Vers dont faussement je me vois accuser;
Mais comme Cidalise, incommode à l'extrême,
Et faite en tout pour troubler les humains,
Les a surpris & saisis dans ses mains,
Il a dit, pour cacher le fond de ce mystere,
Que je l'avois pour elle obligé de les faire;
Voilà l'occasion, la source de ce bruit.

LA COMTESSE.

Ah! Je respire à ce récit!
Cependant Cidalise est jeune, elle est aimable,
Et cet objet....

LEANDRE.

Ne peut rien sur mes vœux!
Dès qu'on a le talent de se rendre fâcheux,
On n'a jamais celui d'être agréable.
Je ne puis rencontrer son aspect importun,
Sans sentir dans mon ame une révolte extrême;
Je la hais.... Comme je vous aime;
C'est dire autant qu'on peut haïr quelqu'un.

LA COMTESSE.

Présentement, que je la hais moi-même!
Que je souhaite son départ!

LEANDRE.

Vos vœux seront bientôt remplis à cet égard.
Il n'est point de moyen que notre esprit n'emploie:
Nous sommes tous ligués pour la faire partir,
Et nous avons pour chef....

LA COMTESSE.

Qui?

LEANDRE.

Monsieur de la Joie.

LA COMTESSE.

Mon Médecin?

LEANDRE.

Lui-même, & je le vois venir.

SCENE X.

LÉANDRE, LA COMTESSE, M. DE LA JOIE.

LEANDRE, *à M. de la Joie.*

EH bien, mon cher Docteur, avez-vous vu Florange?
Savez-vous son dessein? L'avez-vous concerté?

M. DE LA JOIE.

Oui, j'ai plus fait. Je l'ai, Monsieur, exécuté;
Et déja pour partir, Cidalise s'arrange.

LÉANDRE.

Exécuté si-tôt!

LA COMTESSE.

Quoi? Cidalise part!
Par quel moyen?....

M. DE LA JOIE.

Par un trait de mon art,
Ou plutôt de son caractere.
J'ai réveillé l'effroi qu'elle a pour sa santé,
Et qui la rend souvent malade imaginaire;
Et j'ai fortement excité,
En même tems sa curiosité,
Qui, de ses actions est le guide ordinaire,
Et qui la porte avec rapidité
Vers les fêtes d'éclat, & vers la nouveauté.
Celle du jour, & qu'on dit la plus belle,
Toujours la détermine & l'emporte chez elle.
Sur ces deux pivots-là, je me suis appuyé;
J'ai fait d'abord le surpris à sa vue,
Et sur sa pâleur prétendue,
Je me suis beaucoup récrié,
Prononçant d'un air effrayé,

Qu'il faut partir de Forge à l'inſtant ſans replique,
Sous peine d'être pulmonique:
Que le danger eſt grand, bien plus qu'elle ne croit,
Que le fer regne trop dans ſon eau métallique,
Et que de ce fatal endroit,
L'air eſt ferrugineux, l'air eſt vitriolique,
Mille fois plus encor que l'onde qu'on y boit.
A ces grands mots qui ſont pour elle un coup de foudre,
Elle a ſincérement pâli.

LÉANDRE.

Mais l'air ferrugineux me fait frémir auſſi.

M. DE LA JOIE.

Pour achever de la réſoudre,
Et l'engager à partir ſur le champ,
Je mêle les plaiſirs à cet effroi preſſant.
Je parle de Paris, je lui vante la fête
Q'avec tant de pompe on apprête.
J'ajoute qu'elle occupe & la Ville & la Cour:
Que rien n'approchera de ſa magnificence:
Qu'elle doit réunir mille jeux tour à tour,
Et, que, de toutes parts, on vole en affluence,
Pour ſe trouver à ce beau jour.
Je finiſſois la phraſe à peine,
Qu'elle s'écrie: Ah! Je voudrois la voir.
La Marquiſe, chez qui j'ai joué cette ſcene,
Dit qu'elle doit partir ce ſoir,
Qu'elles feront enſemble le voyage;
Et lui fait offre, poliment,
D'une place en ſon équipage;
Cidaliſe l'accepte avec empreſſement,
Et ſon eſprit rempli de la brillante image,
De tant de jeux divers que j'ai peints vivement,
De la terreur paſſe à l'enchantement.
Les fêtes de Paris obtiennent l'avantage;
Les nôtres qui, pour elle, avoient tant d'agrément,
Ne ſont plus, à ſes yeux, que des bals de villages.

LA COMTESSE.

Vous nous obligerez de nous en délivrer.
(Elle regarde tendrement Léandre.)
Elle ne donne pas le tems de respirer.

M. DE LA JOIE.

Venez donc, à partir, l'inviter au plus vîte:
Je suis, présentement, sûr de la réussite:
Contre tous les fâcheux mon art doit conspirer!
Dans la société cette peste maudite
Conduit toujours l'ennui, le chagrin après soi:
Poisons de la santé, supplices de la vie,
Et peres de la maladie,
Le plus pressant devoir, & le premier emploi
D'un Esculape tel que moi,
Est d'en purger la compagnie,
Et d'extirper ce mal de bonne-foi.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS.

POur le coup, je respire, & la voilà partie.
Je ne puis retenir les transports de mon cœur;
Et mille fois je vous en remercie.
C'est vous, mon cher, mon aimable Docteur,
A qui je dois ce bien, dont mon ame est ravie.
De cet heureux départ vous avez tout l'honneur;
Je pourrai sans témoin parler à la Comtesse;
Et je pourrai dans l'ardeur qui me presse....
Mais ma bouche en dit trop, & devroit cacher mieux
Un secret...

M. DE LA JOIE.

Sur ce point que votre crainte cesse,
Elle ne me dit rien que mon art ne connoisse:
J'ai lu, depuis long-tems, ce secret dans vos yeux;
Les maux, dont j'ai d'abord le plus de connoissance,
Sont ceux qui, dans le cœur, cachent leur résidence,
Et qui, dans les regards, vont se peindre en naissant.
Oui, l'étude des yeux est ma grande science;
Et c'est pour moi qu'ils sont exactement
Le vrai miroir de l'âme où je lis couramment.

LE MARQUIS.

Soyez fidele à garder le silence;
Autant qu'à deviner vous êtes pénétrant.

M. DE LA JOIE.

C'eſt notre devoir le plus grand,
Dont jamais rien ne nous diſpenſe :
Un Médecin doit être un diſcret confident.
Pour qu'en moi votre cœur ait plus de confiance,
Je mets l'amour au rang des maux ſecrets
Dont nous faiſons ſerment de ne parler jamais.

LE MARQUIS.

Je voudrois bien vous prier de me dire,
Vous, qui dans les regards avez le don de lire,
Ce que vos yeux ont découvert
Dans ceux de la Comteſſe ?

M. DE LA JOIE.

Oh ! Ses yeux que j'admire,
Sont un vrai labyrinthe où tout mon art ſe perd.

LE MARQUIS.

Comment donc ! Vos clartés ſont en défaut pour elle ?

M. DE LA JOIE.

La choſe ne doit pas vous ſurprendre ſi fort ;
Car, dans les yeux d'un homme, on lit ſans nul effort;
Chaque trait eſt liſible, & peint au vrai ſon ame :
Mais, Marquis, dans l'œil d'une femme,
Les caractéres ſont brouillés
Au point, qu'il faut un an de ſoins bien redoublés,
Et d'étude continuelle,
Avant qu'on les ait démêlés.
Encore, *bien* ſouvent, aux regards de la belle,
Sommes-nous lourdement trompés ;
Et, quand elle eſt, ſur-tout, ſage & ſpirituelle,
Les plus fins y ſont attrapés :
Vous ſavez, comme moi, que la Comteſſe eſt telle.

LE MARQUIS.

Vous auriez, par votre ſavoir,
Dû tout au moins appercevoir
Quelque petite & légere étincelle.

M. DE LA JOIE.

Puiſqu'il faut vous en faire un rapport bien fidele,

Je n'ai rien vu, Monsieur, à force de trop voir:
Vingt sentimens divers sont écris pêle-mêle
Dans ses beaux yeux que je ne comprends pas,
Et qui n'offrent aux miens qu'un pur galimathias:
On y voit de l'indifférence,
Et de la sensibilité;
De la douceur, de la fierté,
Qui contrastent d'intelligence;
De l'amour qui se travestit,
Et qu'on prendroit, à son habit,
Pour la sagesse ou la prudence.

LE MARQUIS.

De l'amour, dites-vous? Quel seroit mon bonheur,
Si dans son ame il avoit pris naissance,
Et que d'un feu si doux je me visse l'auteur!

M. DE LA JOIE.

Mais, afin d'y trouver, vous seul, votre avantage,
A vos rivaux, donnez pour lot, Marquis,
L'indifférence & le mépris,
Que j'ai lus dans les yeux d'une beauté si sage;
Et gardez, pour votre partage,
La sensibilité, la douceur & l'amour,
Dont j'ai vu ses regards s'animer à leur tour.

LE MARQUIS.

J'ai fait d'abord, dans le fond de mon ame,
La même distribution.
Si j'en croyois la voix de l'espoir qui m'enflamme,
J'affermirois mes sens dans cette illusion.

M. DE LA JOIE.

Il faut l'en croire. En vérité constante,
On peut changer une si douce erreur.
L'espérance, Marquis, qui flatte votre cœur,
Est juste autant que séduisante:
Si la Comtesse est aimable & charmante,
Vous êtes riche, & propre à vous faire chérir:
Tous deux, à peu près de même âge.
Moi, qui connois vos maux, je m'offre à les guérir.

LE MARQUIS.

A quel remede donc comptez-vous recourir ?

M. DE LA JOIE.

Mais au plus simple, & du plus grand usage ;
Au spécifique sûr, topique souverain,
Qu'en langage ordinaire, on nomme mariage ;
Et dont l'effet est prompt autant qu'il est certain.

LE MARQUIS.

Ah ! C'est le bien que je souhaite
Comme le seul qui peut me rendre heureux ;
Et vous serez l'auteur, si vous formez ces nœuds,
De ma félicité parfaite.

M. DE LA JOIE.

Mais, pour vous & pour moi, je le dois, je le veux :
Comme votre bonheur, ma gloire m'y convie,
L'hymen, à la rigueur, est de notre ressort.
Plus notre soin & notre effort
Travaillent à donner des sujets à la vie,
Plus nous nous procurons de sujets pour la mort ;
Ou du moins pour la maladie.
Je veux parler à Léandre d'abord :
La Comtesse a pour lui beaucoup de déférence ;
Et jamais frere & sœur ne furent mieux d'accord :
Son zele est grand pour elle.

LE MARQUIS.

En cette circonstance,
Pour son ami, que n'est-il aussi fort ?
Quoiqu'avec moi, presque dès notre enfance,
Il soit uni d'une étroite amitié,
Et que de mon amour il ait la confidence,
Il n'en a pas plus de pitié.
Je l'ai chargé tantôt d'une lettre pour elle,
Je n'en reçois réponse ni nouvelle :
Au lieu de me servir, & de m'en apporter,
Il ne paroît prompt & fidele
Qu'au soin marqué de m'éviter.
Voyez-le, cher Docteur, employez toute chose.

Pour le changer en ma faveur ;
Ou bien, tâchez, de sa froideur
A démêler du moins la cause.
Vous possédez l'art séducteur
De persuader, de convaincre ;
Exercez-le pour mon bonheur.

M. DE LA JOIE.

Fût-il un cœur de fer, j'espere de le vaincre.
Vous, cependant, voyez la sœur ;
Pendant que j'agirai vivement près du frere,
Occupez-vous du soin de plaire,
Et d'attaquer son cœur dans les regles de l'art ;
Faites-lui, de vos feux, l'aveu tendre & sincere.

LE MARQUIS.

C'est ce que je brûle de faire.
Mais sa beauté, de loin, vient frapper mon regard.
Elle est seule. Partez. Allez joindre Léandre :
Et moi, pour m'expliquer, sans plus long-tems attendre,
Je vais mettre à profit ce bienfait du hazard.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

APrès huit jours de peine, inutilement prise,
Enfin, Madame, enfin le sort me favorise :
Je trouve cet instant si doux, si souhaité,
Où je puis vous parler seul, avec liberté :
J'ai mille choses à vous dire,
Qu'à tout autre qu'à vous je ne puis confier ;
J'attendois, pour vous en instruire,
Cet entretien particulier.

LA COMTESSE.

Est-ce un récit de vos voyages ?
Je vais l'entendre avec plaisir ;

Il doit, Monfieur, amufer, réjouir,
Et préfenter aux yeux de riantes images.

LE MARQUIS.

Madame, mon récit eft plutôt férieux;
Il vife au pathétique.

LA COMTESSE.

Il eft donc merveilleux.
Auriez-vous abordé dans des pays fauvages?
Ou feriez-vous tombé dans la captivité?

LE MARQUIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je dis la verité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez point fait de naufrages?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

C'eft donc au trajet de Calais?

LE MARQUIS.

C'eft, fi j'ofe rifquer le terme,
En France même, en terre ferme.

LA COMTESSE.

Monfieur le voyageur, ah! je vois, à ces traits,
Que vous vous égayez.

LE MARQUIS.

Non, je ne mens jamais.
J'ai fait naufrage en France, & je m'y vois efclave:
Mais, loin que je m'en plaigne, & loin que je les brave,
Je chéris, je refpecte, & j'adore mes fers.
De la perfonue que je fers
Apprenez donc le nom, que je ne puis plus taire;
Tout me fait une loi de vous en informer:
Près d'elle votre appui me devient néceffaire.
C'eft, puifqu'il faut vous la nommer....

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE.

Je reviens vous causer une aimable surprise,
Comtesse; j'ai tant fait auprès de la Marquise,
Que son départ est remis à demain.

LE MARQUIS, *à part.*

Où suis-je ? Juste Ciel ! Je revois Cidalise !
Je me meurs ! C'est un coup de mon astre malin.

CIDALISE, *à la Comtesse.*

Partagez donc ma joie, & prenez l'air serein.

LA COMTESSE.

Je la partage aussi dans cette circonstance.
Vous revenez; je parle en bonne foi,
Dans l'instant que j'avois regret à votre absence,
Et que je souhaitois de vous voir près de moi.

CIDALISE.

Que j'en ai de plaisir & de reconnoissance !
Je ne puis l'exprimer.

LA COMTESSE.

Vous ne m'en devez point.
Je ne considérois que moi seule en ce point.

CIDALISE.

De votre accueil je suis flattée ;
Mais je suis très-surprise, & presque révoltée
Du froid silence du Marquis.
Loin qu'en me revoyant il marque de la joie,
Sur son front étonné, le chagrin se déploie,
Et vient glacer tous mes esprits.

LE MARQUIS.

Pardonnez, belle Cidalise,

Votre prompt retour m'a ſurpris :
C'eſt l'étonnement où je ſuis
Qui l'arrête, ou qui la déguiſe.
Je crains d'ailleurs pour vous, s'il faut que je le diſe,
Vous expoſez votre ſanté.

CIDALISE.

Pour être un jour de plus avec ma bonne amie,
J'expoſerois ma propre vie.

LE MARQUIS.

Vous la riſquez auſſi. Vous ſavez....

CIDALISE *lit.*

Je l'oublie.

LE MARQUIS.

Vous allez vous brouiller avec la Faculté.

CIDALISE.

Ne m'entretenez, je vous prie,
Que de bal, de plaiſirs qui flattent ſeuls mon goût.
Je n'en vais perdre aucun, & je ferai de tout.
Parlons à préſent de la fête
Qui fait l'objet de tous mes vœux.
Puiſqu'aujourd'hui, par votre ordre, on l'apprête,
Faites-en, près de moi, les honneurs un peu mieux.
Dites-moi, tout au moins, que votre ame eſt ravie.
Que j'augmente ce ſoir, la bonne compagnie
Qui doit compoſer votre bal.

LE MARQUIS.

Vous en ferez l'ornement principal.
Mon compliment eſt très-ſincere.

CIDALISE.

Les mots en ſont flatteurs, mais le ton ne l'eſt guere ;
Et vous les prononcez avec un phlegme Anglois
Qui m'afflige, & me déſeſpere.
Mais je vous le pardonne ; entre nous, je connois
La ſingularité de votre caractere ;
Et, qui plus eſt, Marquis, je commence à m'y faire.

LE MARQUIS.

Pardonnez, mais en nous toujours l'extérieur,

Quelque effort que nous puissions faire,
Se sent de la contrainte où se trouve le cœur
Je ne puis plus long-tems vous cacher ce mystere ;
Et mon état présent est tel,
Qu'il cause à tous mes sens obligés de se taire,
Un supplice continuel.

CIDALISE.

Pour adoucir un tourment si cruel,
Parlez, Monsieur, parlez ; c'est un bien nécessaire.

LE MARQUIS.

Dans le moment que vous avez paru,
J'étois prêt d'implorer les bontés de Madame,
Et de nommer l'Auteur des peines de mon ame.

CIDALISE.

Je vous ai donc interrompu ?

LE MARQUIS.

Oui, devant vous, je n'ai plus su que dire,
Et mon embarras s'est accru.

CIDALISE *lit.*

Nous ne formons qu'une ame, & vous pouvez l'instruire
Que je ne vous arrête pas.

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

A votre vue il se sent interdire,
Vous augmentez son embarras.
Monsieur s'explique assez, ce discours doit suffire ;
Il paroit très-clair à mes yeux,
Ma chere, & vous devez l'entendre encore mieux.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Je vois à vos regards que la chose est obscure,
Et je dois l'exprimer avec plus de clarté.

LA COMTESSE.

Il n'est pas mal qu'il regne un peu d'obscurité.

LE MARQUIS.

Non, je dois m'affranchir d'une gêne si dure ;
Ma raison m'autorise à cette liberté.
Eh ! Qu'ai-je à craindre, en cette conjoncture,

Quand mes ſens ſont réglés, & mes deſſeins conduits,
Par la vertu, l'honneur, l'eſtime & la droiture ?
Je n'eſpere qu'en vous dans l'état où je ſuis ;
Madame, ayez pitié des peines que j'endure.

LA COMTESSE.

Votre amour à préſent n'a plus rien de ſuſpect.
Puiſqu'il eſt ſuivi de reſpect,
Et que vous deſirez que mon ſecours l'appuie,
Je vous promets mes ſoins auprès de mon amie.

CIDALISE.

Comteſſe, épargnez-moi, vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Non, ne rougiſſez pas. La Comteſſe s'abuſe.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce détour, quand je veux vous ſervir ?

CIDALISE.

Il eſt dans ſon génie. Aiſément je l'excuſe.

LE MARQUIS, *à la Comteſſe.*

Mon billet, ſi vous l'avez lu,
Madame, a dû mieux vous inſtruire.

LA COMTESSE.

Je ne ſai pas, Monſieur, ce que vous voulez dire.

LE MARQUIS.

Léandre, je le vois, ne vous l'a pas rendu.

LA COMTESSE.

Je vous laiſſe, Marquis, avec Mademoiſelle ;
Votre cœur s'expliquera mieux,
Quand vous ſerez ſeul avec elle.

LE MARQUIS.

Non, ayez la bonté de reſter en ces lieux.
Votre frere à propos vient s'offrir à mes yeux ;
Je lui veux devant vous, daignez me le permettre,
Demander compte de ma lettre.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LÉANDRE.

LE MARQUIS.

DIs-moi, je t'en ferai tout à fait obligé,
Qu'as-tu fait du billet dont je t'avois chargé?

LEANDRE, *bas.*

Tais-toi donc.

LE MARQUIS.

Inſtruis-moi.

LEANDRE, *bas.*

Tu manques de prudence.

LE MARQUIS.

Non. Parle haut.

LEANDRE, *bas.*

Ce n'eſt ni le lieu ni le tems.

LE MARQUIS.

C'eſt le tems & le lieu de rompre le ſilence,
Et ta diſcrétion ſe montre à contre-tems:
Il faut devant ta ſœur que ta bouche s'explique.

LEANDRE.

Tantôt.

LE MARQUIS.

Non. A préſent. Mauvaiſe politique.

LEANDRE, *bas.*

Tu t'en repentiras, ſi tu me fais parler.
En ami je te le déclare.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir ton procédé bizarre!
Mais au point où j'en ſuis, rien ne me fait trembler.
Parle, quoi qu'il en ſoit.

CIDALISE.

Mais, puiſqu'il veut, Léandre,
Que vous éclairciſſiez la choſe devant nous,
A ſon deſir vous devez condeſcendre;
C'eſt un ſecret, pour moi, que je brûle d'apprendre.

LEANDRE.

J'ai tort de n'avoir pas rendu ſon billet doux.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le rendre?

LEANDRE.

Appaiſe ton courroux.

CIDALISE.

C'eſt un ſoin que jamais un bon ami n'oublie.

LEANDRE.

Mademoiſelle, excuſez, je vous prie,
Je vous l'aurois rendu, puiſqu'il étoit pour vous;
Mais j'ai cru franchement que vous étiez partie.

LE MARQUIS.

Ah! Quelle trahiſon! Je reſte confondu.

CIDALISE.

Pour l'oubli d'une lettre, il paroît éperdu!
Mais ce jeune homme a des manieres,
Et des façons d'agir toutes particulieres.

LEANDRE, *à Cidaliſe.*

Le billet vous ſera fidélement rendu;
Et vous ne perdrez rien, pour avoir attendu.

LA COMTESSE, *à Cidaliſe.*

Je vous l'avois bien dit, que vous étiez aimée,
Je vous en félicite, & j'en ſuis très-charmée.

LE MARQUIS.

Madame, encore un coup, votre eſprit eſt déçu:
Impitoyablement votre frere me joue.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis. Vous voilà convaincu;
Et de votre choix je vous loue.
(Elle s'en va.)

CIDALISE.
A ce tendre billet que je dois recevoir,
Si vous voulez que je fasse réponse,
Il faut me l'envoyer ce soir:
Je pars demain, je vous l'annonce;
Et vous risquez, Marquis, de ne plus me revoir.
(*Elle suit la Comtesse.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LÉANDRE.

LE MARQUIS.

DÈs la pointe du jour, ah! fusses-tu partie
Pour ne plus te montrer à mes yeux, de ta vie!
Dans la peine où je suis, je ne me verrois point!
Et toi, cruel ami, parle. Jusqu'à ce point
As-tu pu contre moi pousser la raillerie?
Devant ta sœur encor, tu vas me desservir.

LEANDRE.

Tu m'y forces toujours toi-même;
J'ai pris soin de t'en avertir:
C'est un acharnement qui me fait trop souffrir.

LE MARQUIS.

Mais enfin, à ta sœur, par quel caprice extrême
Ne pas rendre ma lettre?

LEANDRE.

Oh! C'est ta faute à toi,
D'avoir voulu m'en charger malgré moi.
Je t'ai marqué ma répugnance
Pour m'acquitter de cet emploi;
Mais loin de m'écouter, tu m'as fait violence,
Et tu m'as mis, par ta cruelle instance,
Dans la nécessité de tromper ton ardeur.

LE MARQUIS.

Mais, Léandre, d'où vient, à me servir près d'elle
La répugnance de ton cœur ?
Instruite de mes feux, ton amitié fidelle
Devroit plutôt parler en ma faveur.

LEANDRE.

Sincérement pour toi je m'intéresse,
Et suis, à te servir, extrêmement porté ;
Mais, il faut que je le confesse,
Malgré ma bonne volonté,
Dans mon chemin je me vois arrêté
Par la barriere insurmontable
De ce qu'on nomme impossibilité.

LE MARQUIS.

Ton ame est donc impitoyable ?

LEANDRE.

C'est la rigueur du sort qui contraint, en secret,
Mon cœur d'être inflexible en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Mais dis-m'en la raison.

LEANDRE.

Elle est inexplicable.

LE MARQUIS.

Ah ! de mes feux tu te moques toujours
Par ton langage impénétrable.

SCENE VI.

LÉANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

LE MARQUIS, *à M. de la Joie.*

VEnez, mon cher Docteur, venez à mon secours,
Pour fléchir un ami, dont le cruel discours
Me surprend & me désespere.

Au lieu de servir mon ardeur,
Il se fait une joie, une étude sincere
De me nuire auprès de sa sœur,
A moi, qui mets ma gloire, & qui mets mon bonheur
A m'unir de plus près, à me voir son beau-frere.

M. DE LA JOIE.

Je vais, pour vous, agir avec chaleur:
Je compte, qui plus est, sur un succès flatteur.
Apprenez cependant qu'un Courier vous demande,
Il est très-empressé. Partez vite, Monsieur.

LE MARQUIS.

Adieu; je vais savoir ce qu'un pere me mande.
A votre art je me recommande;
Qu'il se signale en ma faveur.
Faites, à mes desirs, que Léandre se rende,
Si votre effort n'est pas plus heureux que le mien,
Je suis perdu, mes jours ne tiennent plus à rien.
(*Il sort.*)

SCENE VII.

LÉANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

AH! Je suis effrayé d'une telle menace.
Voulez-vous dans mes mains voir mourir votre ami,
Et me causer une disgrace
Que j'ai pris soin d'éviter jusqu'ici?
Non, pour le permettre, Léandre,
Votre cœur est trop bon, trop sensible & trop tendre.
Le remede que je prétends
Apporter à ses maux pressans,
Sur la santé de tout le monde
Doit influer en même tems;
Et c'est sur la raison que mon espoir se fonde.
D'un ami, le bonheur certain

Doit

Doit vous rendre joyeux, par conséquent plus sain.
En rappellant à la lumiere
Son amant languissant, par un oui gracieux,
Votre sœur doit y gagner la premiere,
Et s'en porter quatre fois mieux.
Une veuve comme elle, & qui se remarie
Avec un époux jeune & fait pour les amours,
Doit redoubler de santé tous les jours;
Par la même raison, en être plus jolie:
Le plaisir qu'elle en a, renouvelle sa vie,
Et de vingt ans, au moins, en prolonge le cours.

LEANDRE.

Votre éloquence est merveilleuse,
Et votre remede est fort bon;
Mais, du Marquis, la crise est si fâcheuse;
Que je crains pour sa guérison.

M. DE LA JOIE.

Dès que vous admettez la bonté du remede,
Vous ne devriez pas douter de son effet:
A sa vertu, Monsieur, il n'est rien qui ne cede.

LEANDRE.

Je crains qu'il ne soit pas applicable au sujet.

M. DE LA JOIE.

Applicable au sujet! Votre crainte m'étonne.
Quelle est donc la raison que votre esprit en donne?
Je ne puis la comprendre en aucune façon.

LEANDRE.

Je sai que dans le fond ma raison est très-bonne,
Mais elle est compliquée; & je n'ai pas le don
D'expliquer, comme vous, sur le champ, mes idées:
Dans mon esprit confus par les brouillards fréquens,
Elles sont toujours retardées.
Ce n'est qu'au bout d'un certain tems,
Et par degré, qu'elles se développent,
Et que, pour les saisir, tous mes esprits galopent.

M. DE LA JOIE.

Ah! Vous me payez de jargon,

Moi, de qui le métier est d'en payer les autres !

LEANDRE.

Mes sens, je vous l'ai dit, sont plus lents que les vôtres,
Je pourrai, dans un mois, expliquer ma raison.

M. DE LA JOIE.

Du Marquis la fievre est pressante;
Dans huit jours, au plus tard, elle l'emportera.
Si votre sœur savoit le mal qui le tourmente,
Et le remede heureux que ma main lui présente,
Son ame n'auroit pas cette dureté-là,
Et seroit plus compatissante.

LEANDRE.

Je ne suis pas son maître, ainsi consultez-la.

M. DE LA JOIE.

Du moins, plus nettement elle s'expliquera.

LEANDRE.

Non, Docteur, dans notre famille,
Nous nous expliquons tous très-difficilement,
Ma sœur a, là-dessus, l'embarras d'une fille.

M. DE LA JOIE.

Je ne dois plus garder aucun ménagement.
Je vais, pour le Marquis, lui parler tout à l'heure :
Il periclite en ce moment;
Et, sans un prompt secours, je crains fort qu'il n'en meure.

SCENE VIII.

LÉANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *arrêtant M. de la Joie.* (*à Léandre.*)

Non, il n'en mourra pas; non, malgré ta rigueur.
Et, pour déclarer à ta sœur

Le feu secret qui me dévore,
Va, ce n'est plus toi que j'implore,
Et je n'ai plus besoin de ta faveur.

M. DE LA JOIE.

Quel changement subit! Et quels discours flatteurs!

LE MARQUIS.

Je suis autorisé par mon pere lui-même,
A lui dire tout haut, & cent fois, que je l'aime:
Je n'ai plus désormais à craindre de refus;
Et je pourrai, du moins, sans qu'on me contrarie,
Avouer mon amour une fois en ma vie.

LEANDRE.

Apprends-nous le sujet de ces transports confus.

LE MARQUIS.

Oui, mon bonheur est au-dessus
De tous les biens qu'on s'imagine;
Et la lettre que je reçois
M'apprend que la Comtesse est enfin l'heureux choix
Que ma famille me destine;
Et, qu'au retour des eaux, où j'ai dû la trouver,
Nous formerons ces nœuds que tout doit approuver.
Hem! Léandre, à présent que je viens de t'instruire,
Que me répondras-tu?

LEANDRE.

Je n'ai rien à te dire.

M. DE LA JOIE.

Marquis, je vous l'avois bien dit,
Que vous seriez heureux: Un projet réussit
Toujours si-tôt que je m'en mêle.

LE MARQUIS, *à Léandre.*

Pour surcroît de fortune & de bonne nouvelle,
Mon pere, en même tems, m'écrit
Que ta sœur a gagné, d'une voix générale,
Son Procès, avec les dépens.

LEANDRE.

Mon cher Marquis, à ces instans,
Ma joie, au moins, à la tienne est égale,

LE MARQUIS.

Elle aura son Arrêt par le prochain Courier.

LEANDRE.

Mais je dois t'en remercier.

LE MARQUIS.

Je viens de charger sa Suivante
Du soin de l'informer, toutes choses cessantes,
Que je venois de recevoir
Une nouvelle intéressante
Que je brûlois de lui faire savoir.

LEANDRE.

Mais ton attention m'enchante!

M. DE LA JOIE.

Pour le coup, les brouillards doivent s'évanouir;
Voilà qui détruit votre obstacle.

LEANDRE.

Non. Je ne pense pas qu'on puisse réussir
A le lever, sans l'aide d'un miracle.

LE MARQUIS.

Comment! Léandre, à ma félicité,
Léandre trouve encor de la difficulté?

LEANDRE.

Ma sœur qui vient, de cet oracle
Va dissiper l'obscurité.

SCENE DERNIERE.

LÉANDRE, M. DE LA JOIE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

LA COMTESSE.

Quelle nouvelle avez-vous à me dire ?
Marquis, je viens l'apprendre avec empressement.
LE MARQUIS.
Votre procès, Madame, est gagné pleinement :
Mon pere vient de me l'écrire.
Du devoir de vous en instruire
Je m'acquitte premiérement.
LA COMTESSE.
Mon procès est gagné ! Ciel ! Puis-je bien le croire ?
LE MARQUIS.
Oui, vous en recevrez l'Arrêt incessamment.
LA COMTESSE.
Vous comblez mon ravissement !
Ce jour pour nous, Léandre, est un jour de victoire.
LE MARQUIS.
Il en est un, pour moi, de bonheur & de gloire.
J'apprends en même tems, vous m'en voyez ravi,
Que vous êtes l'heureux parti
Dont mon pere a fait choix, pour moi, dans mon absence ;
Et mon cœur, dans ce moment-ci,
Peut enfin rompre le silence.
LA COMTESSE.
Non, il le doit plutôt garder sévérement ;
Et la reconnoissance est le seul sentiment
Dont mon ame, Monsieur, puisse payer la vôtre.

LE MARQUIS.

J'en espere, Madame, & j'en demande un autre.
Pour l'obtenir, j'embrasse vos genoux.

LA COMTESSE.

Non, non, Marquis, arrêtez-vous.
Cette posture est une offense.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir la crainte où je vous voi.
L'hommage le plus pur....

LA COMTESSE.

Ne peut l'être pour moi.

LE MARQUIS.

Tant de rigueur a lieu de me surprendre.
Madame, je croyois que le fils de Cléon
Auroit reçu de vous un traitement plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous l'avoue avec confusion,
Je me vois, malgré moi, dans l'obligation
D'être ingrate à l'égard du pere,
Et pour le fils d'être encor plus févere.

LE MARQUIS.

Donnez-moi, par pitié, cette explication.

CIDALISE.

Je n'entends rien à ce mystere.
Aujourd'hui tout le monde est extraordinaire.

LA COMTESSE.

Marquis, Léandre est votre ami:
Il fait l'obstacle qui m'enchaine.
Il peut vous l'expliquer, & je le lui permets.

LE MARQUIS.

Non, il ne le fera jamais.
Et j'ai fait, près de lui, plus d'une instance vaine.
Instruisez-moi vous-même, il me sera plus doux
De m'en voir informé par vous.

LA COMTESSE.

De cet aveu, Léandre, épargnez-moi la peine.

LEANDRE.

De votre bouche, il convient qu'il l'apprenne.

LA COMTESSE.

Par vous, plutôt, il doit être éclairci.
Ce n'est pas le tems de vous taire.
Vous savez mon secret. Parlez donc, mon mari.

LE MARQUIS.

Son mari! Qu'entends-je? O Ciel!

LEANDRE.

Oui.
C'est le mot de l'Enigme; &, sous le nom du frere,
L'époux s'est caché jusqu'ici.

M. DE LA JOIE.

Monsieur parle à présent sans voile & sans mystere,
Et l'on voit clair dans son esprit.

LA COMTESSE.

Il est tems, à vos yeux, que je me justifie.

LE MARQUIS.

Léandre est votre époux! Par ce mot tout est dit.
Je ne m'en prends qu'au sort qui lui seul me trahit.

CIDALISE.

L'aventure est vraiment singuliere & jolie.
Que je me sai bon gré de n'être point partie!
Il me tarde d'aller en faire le récit.
Quel plaisir!

LE MARQUIS.

Et de trois. Une fille, une femme,
Une veuve.... qui ne l'est point.
Il est, il est écrit qu'unique dans ce point,
Je brûlerai toujours, sans que jamais mon ame
Puisse le dire à l'objet qui m'enflamme!

LA COMTESSE.

Cidalise, dans ce malheur,
Est la seule personne aimable
Qui peut vous consoler.

LE MARQUIS.

Je suis inconsolable.

CIDALISE.

Pour moi, je me console, & même de grand cœur,
Pourvu que l'incident ne rompe pas la fête.

LE MARQUIS.

Non, je veux qu'elle serve au bonheur d'un ami.
C'est la seule douceur qui me reste aujourd'hui.

LEANDRE.

Oh ! Pour le coup, je pourrai, tête à tête,
En dépit des fâcheux, vous parler & vous voir,
Madame, & votre époux va l'être enfin ce soir.

FIN.



L'ÉPOUX

PAR

SUPERCHERIE,

COMÉDIE.

D 3

ACTEURS.

LE MARQUIS D'ORVILLE, mari secret d'Émilie.

MILORD BELFORT, cru mari d'Émilie.

ÉMILIE.

CONSTANCE, cousine d'Émilie.

LA FLEUR, valet du Marquis.

La Scene est en Angleterre, à la Campagne, chez Belfort.



L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'AI tremblé pour vos jours ; & mon ame est ravie
De vous voir réchappé de votre maladie ;
Votre santé, Monsieur, va reprendre son cours.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près, qui me livrent la guerre.

LA FLEUR.

C'est l'effet du brouillard qui regne en Angleterre ;
J'en ai senti l'atteinte, en arrivant ici :
Une de ces vapeurs, ce matin, m'a saisi.

D 6

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats on ressent leur puissance.
Les plus folles souvent font leur séjour en France;
Et les sages en sont attaqués les premiers.
Mais changeons de sujet.

LA FLEUR.

Monsieur, très-volontiers.

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amene?

LA FLEUR.

Un de grande importance,
Qui même demandoit votre convalescence,
Votre pere n'ayant que vous seul d'héritier,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Et pourquoi?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah! Ciel!

LA FLEUR.

Frémissez moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous destine est jeune, riche & belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant?

LA FLEUR.

Oui, vîte, embarquons-nous.
Pour la cérémonie, on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

On m'attendra long-tems. Quel contre-tems horrible!

LA FLEUR.

Cet hymen cependant....

LE MARQUIS.

Est l'hymen impossible.

LA FLEUR.

Impossible. Monsieur! ce discours me surprend.
N'êtes-vous pas garçon? libre, par conséquent?

LE MARQUIS.

Non, je ne le suis plus, puisqu'il faut te le dire.
Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LA FLEUR.

J'étois d'abord surpris; je deviens effrayé.
Vous êtes donc....

LE MARQUIS.

Je suis secrétement lié.

LA FLEUR.

Monsieur a fait ici le choix d'une compagne,
Sans l'aveu de son pere?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette campagne,
Et depuis quatre jours, j'ai contracté ces nœuds.

LA FLEUR.

Si je n'appréhendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois son nom.

LE MARQUIS.

C'est Emilie.

LA FLEUR.

L'épouse du Milord! c'est par plaisanterie.

LE MARQUIS.

Point. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

LA FLEUR.

Est-ce une vapeur, là, qui vous offusque?

LE MARQUIS.

Non.
J'ai l'esprit sans nuage; & pour preuve sincere
Je vais te dévoiler le fonds de ce mystere.
La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,
Qu'aucun art ne pouvoit connoître ni guérir,
L'Amour en étoit seul l'origine secrete,
Et de lui dépendoit ma guérison parfaite.
Que dis-je? je la dois aux bontés de Belfort.
Je ne puis rappeller ce trait qu'avec transport.
S'il se dit mon ami, c'est bien à juste titre.
Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre.

Ses soins, pour les sauver, ont tout sacrifié.
Si je respire encor, c'est grace à l'amitié.

LA FLEUR.

Déja, par ce début, mon ame est attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le tems que Belfort recherchoit Emilie,
Je la vis; mais à peine un regard me frappa,
Qu'elle embrasa mon cœur, & qu'il l'idolâtra.
Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,
S'accrut par la contrainte; & cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami désolé me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler & de vivre,
Me dit que si je meurs, il est prêt de me suivre.
Ses yeux plus éclairés que ceux du Médecin,
Pénetrent que mon mal vient d'un feu clandestin,
Et sa vive amitié tourne si bien mon ame,
Qu'il arrache l'aveu de ma secrete flamme.
» Vivez (s'écria-t-il) vivez, mon cher Marquis;
» Je vous cede l'objet dont vous êtes épris.
» L'amitié sans effort vous fait ce sacrifice.
» Emilie est aimable, & je lui rends justice:
» Mais j'admire ses traits sans en être touché.
Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LA FLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel, & presque insurmontable,
Arrête cependant son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un étranger, la mere d'Emilie
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, & son unique espoir:
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
Que fait Belfort? Le jour que l'hymen se prépare,
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre;
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.

Il gagne le Notaire, & sous mon propre nom
Fait dresser le Contrat, & par ce stratagême,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LA FLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal.
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal.
Le soir....

LE MARQUIS.

Tout succéda parfaitement. La suite......

LA FLEUR.

Je crois la deviner; & je vous félicite.
Ah! le joli Roman! pour le rendre parfait,
N'est-il pas vrai? Milord, en confident discret,
Se retire sans bruit, trompant le domestique,
Après s'être saisi de la lumiere unique
Qu'il avoit fait laisser dans son appartement;
Crac, vous prenez, Monsieur, sa place doucement,
Et sous le voile heureux de la nuit favorable,
Vous devenez l'époux de cette Dame aimable.
Hem? N'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea?

LE MARQUIS.

Oui, comme tu le dis, la chose se passa.

LA FLEUR.

Mais avec de l'esprit on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LA FLEUR.

Que je ne saurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment?

LA FLEUR.

Madame est du secret, Monsieur, apparemment?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en sait rien; je n'ose l'en instruire.

LA FLEUR, *à part.*

Je pense pour le coup qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase, si je mens !

LA FLEUR, *à part.*

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens.
Par les discours qu'il tient, la chose est avérée ;
Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce pays tout m'oblige à rester.

LA FLEUR.

Tout vous fait un devoir, Monsieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une épouse que j'aime,
Il n'est point de parti, ni de moyen extrême,
Que mon cœur ne soit prêt d'embrasser dans ce jour.
Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

LA FLEUR.

Sortons d'un lieu fatal, & courons en Provence,
Où vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont plongés.

LE MARQUIS.

Tais-toi, tes seuls propos la font naître.

LA FLEUR.

Songez....

LE MARQUIS.

Songe, songe toi-même à respecter ma flamme.

LA FLEUR, *à part.*

Gardons de l'obstiner, j'irriterois son ame,
Et ne ferois qu'aigrir son mal encor plus fort.

LE MARQUIS.

Il faut, sans perdre tems, que je parle à Belfort,
Que je regle avec lui..... Je le vois qui s'avance.
Laisse-nous ; & sur-tout, garde bien le silence.

LA FLEUR, *à part, en s'en allant.*

C'est, de sa maladie, un effet trop certain.
Quel assaut pour son pere ! Il mourra de chagrin.

SCENE II.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

EH bien, quelle nouvelle as-tu reçu de France?
Ton pere....

LE MARQUIS.

M'assassine: il veut qu'en diligence
Je parte, pour aller épouser un parti,
Que, sans me consulter, sa rigueur m'a choisi.
Juge de l'embarras où cet ordre me livre:
Comment parer ce coup? Quel chemin dois-je suivre?

BELFORT.

Mais prends, si tu m'en crois, dans cette extrêmité,
Celui qui t'est prescrit par la nécessité.
Retourne en ton pays, & laisse-moi ta femme.
Son état ne doit pas inquiéter ton ame,
Compte que j'en aurai le même soin que toi.
J'ai le titre d'époux, j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.

Epargne ton ami; laisse le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

LE MARQUIS.

Ah! voilà le parti que choisiroit mon cœur;
Mais il craint, en parlant, d'exposer son bonheur.
Je vois de tous côtés une affreuse tempête.
De ma femme, d'abord, la famille m'arrête.
Ce nœud va lui paroître un outrage mortel:
Elle me poursuivra peut-être en criminel.

BELFORT.

Je suis le plus coupable; & sur moi tout l'orage....

LE MARQUIS.

Cette crainte pour toi me retient davantage.
Emilie elle-même intimide mes ſens.
Je la redoute, ami, plus que tous ſes parens.
Si je fais cet aveu, je crains avec juſtice,
Je crains qu'il ne l'offenſe & qu'elle ne rougiſſe
De me voir poſſeſſeur d'un bien que j'ai ſurpris.
Son indignation en deviendra le prix.
Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuſe une audace
Que l'amour a cauſée, & que l'hymen efface.
D'Orville, à cet égard diſſipe ton effroi.
Si ſon cœur doit haïr quelqu'un, ce ſera moi.
Choiſi pour ſon époux, j'ai cédé ſa perſonne.
Voilà ce que jamais le ſexe ne pardonne.
Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
Outrager ſa vertu, qu'offenſer ſa fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me réſoudre à rompre le ſilence.
Mais par délicateſſe encore je balance;
Et je voudrois, avant de la tirer d'erreur,
Je voudrois par degrés m'aſſurer de ſon cœur.
Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT.

On eſt aſſez aimable
Pour lui plaire en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte eſt raiſonnable.

BELFORT.

Ah! d'un plus juſte ſoin tu te dois occuper,
Et ton premier devoir eſt de la détromper.
Plus tu laiſſes ta femme en cette erreur blâmable,
Et plus, à ſon égard, ton cœur ſe rend coupable.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai: faiſons-lui cet aveu de moitié.
L'amour ſera plus fort, aidé de l'amitié:

Car je n'aurai jamais, moi seul, cette assurance.

BELFORT.

Va, tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y pense.

BELFORT.

Quel cœur pusillanime ! Et quel mari poltron !

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.
Tu dois, toi qui le sais, excuser mes alarmes.
D'Emilie, il est vrai, je possède les charmes :
Je jouis, comme époux, du plus heureux succès:
Mais, Milord, comme Amant, je n'ai fait nul progrès;
Et j'ignore comment on prendra mon hommage.
J'en suis, pour ainsi dire, à mon apprentissage.
Tes raisons cependant l'emportent sur ma peur;
Et je vais, de ce pas, lui découvrir mon cœur.
J'entends du bruit. C'est elle. Ah ! ma frayeur redouble.
Ne m'abandonne pas; soutiens-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon, personne, ne vient, tu te moques de moi.
Je suis embarrassé dans le fond plus que toi.
J'aime en secret aussi.

LE MARQUIS.

Comment? ton cœur soupire?

BELFORT.

Non : il brûle gaiment, quoiqu'il n'ose le dire.

LE MARQUIS.

Quel est l'objet caché ?

BELFORT.

La parente....

LE MARQUIS.

De qui ?

BELFORT.

Ne devines-tu pas ?

LE MARQUIS.

Est-ce d'Emilie ?

BELFORT.

Oui.

Tu me protégeras, puisqu'elle est ta cousine.
Constance est enjouée, & j'ai l'humeur badine.
Nos deux cœurs sont unis déja par la gaité.
Mais parle, si tu veux que je sois écouté.
Découvrir ton état, c'est me servir moi-même.
J'attends qu'il soit connu pour avouer que j'aime.

LE MARQUIS.

Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t-en.
Ma femme, pour le coup, paroît... Demeure, attend...
Je tremble à son aspect.

BELFORT.

à part. Adieu, je me retire.
Sa situation est neuve, & me fait rire.

SCENE III.

ÉMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

EMILIE, *à Belfort.*

QUand j'entre, vous sortez ?

BELFORT.

Je m'en vais revenir.
D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.
(*Il sort en riant.*)



SCENE IV.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

EMILIE.

A Lui plaire, j'ai beau mettre mon ſoin ſuprême,
Il m'évite toujours, & ricane de même,
Je ſuis apparemment ridicule à ſes yeux?
De quatre jours d'hymen, c'eſt l'effet merveilleux.

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée?
Je dois, pour mon ami....

EMILIE.

Monſieur, elle eſt fondée.
Vos yeux ſont les témoins de ſon mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son eſtime pour vous eſt parfaite; & je dois....

EMILIE.

S'il étoit vrai, Monſieur, auroit-il ces manieres?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles ſont ſingulieres.
Mais ce tort apparent eſt pardonnable au fonds;
Il eſt même appuyé ſur de fortes raiſons.

EMILIE.

Des raiſons! faites-moi l'honneur de m'en inſtruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez! je vais.... Je crains de vous le dire.

EMILIE.

Vous craignez?

LE MARQUIS.

Ah! bien loin que vous m'intimidiez,
Madame, j'ai beſoin que vous m'encouragiez.
De grace, accordez-moi toute votre indulgence,
Ou je ſerai forcé de garder le ſilence.

EMILIE.

Mon époux, à ce compte, eſt donc bien criminel ?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui ſeul l'a rendu tel.

EMILIE.

Quoi ! Belfort aime ailleurs ?

LE MARQUIS.

Belfort le peut ſans crime.

EMILIE.

Du grand monde, voilà l'ordinaire maxime !
A vous en croire auſſi, je devrois l'imiter.

LE MARQUIS.

Sans doute.

EMILIE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

EMILIE.

L'ami de mon époux lui-même me conſeille....

LE MARQUIS.

Souffrez....

EMILIE.

A vos diſcours je ferme mon oreille.
Je ne m'étonne plus s'il fuit par-tout mes yeux.
Mais je dois étouffer un ſoupçon odieux.
Si Belfort m'a trompée, inſultée, ou trahie,
J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.
Je le haïrois trop ; & je dois par honneur
Ecarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr, ah ! C'eſt l'aimer, Madame.

EMILIE.

Je l'aime auſſi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

EMILIE.

Comment ? Monſieur me blâme

D'aimer mon mari.

LE MARQUIS.

Non : je le desire fort.

EMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

EMILIE.

Vous changez de langage.

LE MARQUIS.

Je voudrois & ne puis en dire davantage.

EMILIE.

Vous pâlissez, Marquis ? Vous trouveriez-vous mal ?

LE MARQUIS.

Mais je ne suis pas bien. (*à part.*) Voilà le trait fatal
Que j'ai craint.

EMILIE.

C'est encore un reste de foiblesse.

LE MARQUIS.

Votre cousine vient, Madame, & je vous laisse.

SCENE V.

CONSTANCE, ÉMILIE.

CONSTANCE.

Que vois-je ! Le Marquis fort pâle & tout tremblant ?
Vous même, vous avez l'air triste & mécontent ?

EMILIE.

La santé du Marquis n'est pas bien rétablie :
Sa raison s'en ressent, je la crois affoiblie.

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

EMILIE.

Sa converſation eſt d'un ton ſingulier.

CONSTANCE.

Les façons du Milord le ſont bien davantage.
Quoiqu'en ſanté parfaite, il n'en eſt pas plus ſage.
Je crois, ſi je voulois, qu'il me feroit la cour:
Il me ſuit à toute heure.

EMILIE.

Et me fuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne ſe contraint guere;
Sa conduite avec vous eſt ſur-tout cavaliere:
Trois jours après la nôce, il vous néglige ainſi?
C'eſt prendre un peu trop tôt les airs d'un vrai mari,
Et vous avez ſujet de paroître rêveuſe.

EMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuſe.

CONSTANCE.

Le Marquis, à coup ſûr, s'il étoit votre époux,
Seroit plus empreſſé, plus attentif pour vous;
Il vous tient, Milédy, fidelle compagnie;
Loin d'en être jaloux, votre mari l'en prie....

EMILIE.

Il eſt vrai qu'on diroit, à les voir tous les deux,
Qu'ils ſont pour m'offenſer, d'intelligence entre eux.
Belfort eſt infidele & je viens de l'apprendre.

CONSTANCE.

De qui donc?

EMILIE.

Du Marquis, qui me l'a fait entendre,
Mais d'un ton de complice & d'un air interdit,
Comme un homme égaré, qui ne ſait ce qu'il dit;
Accablé ſous le poids du crime qu'il confeſſe,
Au point qu'il étoit prêt de tomber en foibleſſe,
Et qu'il m'a fait pitié tant il étoit défait.

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire au fond plus d'un ſecret;

Mais

Mais Belfort qui vous trompe, est plus digne de blâme,
L'autre aspire du moins à consoler votre ame,
Mon sexe à de tels soins est toujours obligé;
Il est doux d'être plaint, quand on est négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'appréhende,
Puis-je dans ce moment vous faire une demande?
Belfort est fait pour plaire & pour surprendre un cœur,
Parlez, l'aimeriez-vous d'une sincere ardeur?

EMILIE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon ame avec franchise,
Je chéris mon époux, sans que j'en sois éprise;
Mon orgueil est sensible à ses mépris choquans,
Mais mon cœur est tranquille, aussi-bien que mes sens.

CONSTANCE.

Bon, j'entends; vous l'aimez par simple bienséance,
Et comme à la rigueur. Dans cette circonstance
Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux;
Votre sort en ce cas est moins disgracieux.
Le grand point dans la vie, autant qu'on en est maître,
Est d'embellir l'état où le Ciel nous fait naître.
Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arranger.
Il n'en est point par là, qu'on ne puisse changer.
Vous pouvez après tout, rendre le vôtre aimable;
Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.
Miledy, pour trancher les discours superflus,
Regardez votre époux comme s'il n'étoit plus,
Et vivez sur le pied d'une veuve à la mode,
Qu'aucun soin ne retient, qu'aucun frein n'incommode;
Qui toujours, du plaisir suit les impressions,
Mais qui défend son cœur des grandes passions,
Et court, d'un pied léger, après les ris sans cesse,
Sans s'écarter jamais des loix de la sagesse.

EMILIE.

Je goûte ce conseil; je peux suivre ce plan,
D'autant mieux que Belfort n'est jaloux ni tyran.
Je paierai son mépris & son peu de tendresse,

D'un dédain décoré de froide politesse,
Telle que je l'aurois pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

EMILIE.

Oui, je sens tout le prix d'une leçon si sage:
Pour commencer d'abord à la mettre en usage,
Le voilà qui revient & je l'entends monter,
Je veux le prévenir, & sors pour l'éviter:
De me fuir le premier, il n'aura pas la gloire!
La retraite pour moi devient une victoire.

SCENE VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT, *à part.*

LA voilà, par bonheur, seule présentement.
Parlons lui. (*haut.*) Ma cousine, arrêtez un moment.
J'ai pour vous une lettre.

CONSTANCE.

Et de qui, je vous prie?

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La mere d'Emilie
Vous l'écrit.

CONSTANCE.

C'est ma tante? Ah! donnez ce billet.
Milord me permet-il?...

BELFORT.

Oui, Milord vous permet.

(*Constance lit bas.*)

Comment donc? en lisant la lettre d'une tante,
Vous riez, rougissez? La chose est donc plaisante?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer

Que je dois sur le champ vous la communiquer.

(*Elle donne la lettre à Belfort.*)

BELFORT, *lit.*

» Il s'offre pour vous, ma niece, un parti que je » crois très-convenable. Milord Fauster qui vous a » vu chez moi, a pris pour vous une belle passion, » & vous demande en mariage. Il est riche; il vous » aime. Voilà deux grandes qualités pour vous ren- » dre heureuse, vous qui n'avez que la beauté pour » dot & la jeunesse pour héritage. Milord mon gen- » dre connoît particuliérement ce vieux Seigneur. » Montrez-lui ma lettre, & consultez-le là-dessus. Je » sais qu'il s'intéresse à vous, & je crois qu'il sera de » mon avis. (*à part.*)

Je n'en suis point du tout.

CONSTANCE.

Eh bien! sur cette affaire,
Que me conseillez-vous? Parlez.

BELFORT.

De n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux.

BELFORT.

Fauster a soixante ans; de plus, il est goutteux,
Et ce seroit un meurtre, ô ma belle cousine!

CONSTANCE.

Songez, mon cher parent, que je suis orpheline,
Et sans biens....

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions.

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos, & des réflexions
Plus sages....

BELFORT.

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.
J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus sortable,

Et préférable en tout à votre vieux Fauſter.
Celui dont il s'agit, a beaucoup de mon air :
Il eſt de mon humeur, au printems de ſon âge,
Il doit ſur ſon rival avoir tout l'avantage ;
Il eſt plus généreux & non moins opulent,
D'auſſi bonne maiſon & beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais Milord Fauſter m'aime.

BELFORT.

Et l'autre vous adore.
Je vous apprends pour lui ce ſecret qu'on ignore.
Attendant que pour tel il s'oſe préſenter,
Il m'a chargé vers vous de le repréſenter.
De cet emploi charmant, je m'acquitte avec joie,
Souffrez qu'à vos regards mon tranſport ſe déploie,
Et perſuadez-vous dans cet heureux moment
Que je ſuis en effet moi-même votre amant.
En cette qualité, j'oſe, belle Conſtance,
Vous déclarer un feu ſi plein de violence,
Que les flots d'un torrent ſont moins impétueux,
Et ma rapide ardeur....

CONSTANCE.

Paſſe vîte comme eux.

BELFORT.

Non. Votre nom, Conſtance, en fait le caractere,
Elle ſera durable, autant qu'elle eſt ſincere,
Et mon cœur....

CONSTANCE.

Votre cœur prend le ton langoureux.

BELFORT.

Non : de ſon naturel mon amour eſt joyeux.
Des ſoupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
Et je le ſuis auſſi. Tout amant triſte ennuie ;
C'eſt un tort qui jamais ne peut être excuſé.
L'amour eſt un enfant qui veut être amuſé :
Quand il joue & qu'il rit, il eſt charmant, aimable ;
Mais vient-il à pleurer ? il eſt inſupportable.

Tenons-le vous & moi toujours en belle humeur ;
Il s'en portera mieux. Bon ; ce souris flatteur
Me dit que mon esprit persuade le vôtre,
Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.
Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux,
Dansons, rions, chantons à l'unisson tous deux ;
Par des transports de joie exprimons nos tendresses,
Faisons-nous joliment cent douces politesses.

(Il lui baise la main.)

CONSTANCE.

Doucement, mon cousin, vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'est l'amant transporté qui vous témoigne ici....

CONSTANCE.

Le cousin & l'amant prennent trop de licence,
Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est là qu'un prétexte....

BELFORT.

Ah ! désabusez-vous ?
A cet époux enfin donnerez-vous la pomme ?
Répondez.

CONSTANCE.

Non, Milord.

BELFORT.

Pourquoi ?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais par cet avantage il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence mon cœur préfere le plus vieux.
Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,

Pouvez - vous bien , ô Ciel ! penser comme vous
faites ?

CONSTANCE.

Oui, l'enjoument chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces Messieurs sont aimables.
Mais près des leurs, Milord, ils sont insupportables,
Méprisans, sans égards, infideles, cruels.

BELFORT.

Il en est quelques-uns, mais tous ne sont pas tels.
Mon ami....

CONSTANCE.

M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte est obligeante & l'aveu des plus doux.

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous;
Et l'air dont vous vivez ici près d'Emilie,
Depuis le peu de tems qu'un même sort vous lie,
Me fait avec raison craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus sage & suiviez mon conseil,
Vous négligeriez moins une épouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle:
Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espece,
Est fort mal excusé par une gentillesse.

BELFORT.

Mais si la vérité justifioit mes torts,
L'amant en question vous plairoit-il alors?

CONSTANCE.

Vous ſuppoſez toujours des choſes incroyables.
L'Amour peut bien ſouvent ſe repaître de Fables :
Mais l'Hymen eſt un Dieu plein de ſolidité.
Il établit ſes droits ſur la réalité.
Milord Fauſter eſt vieux, mais du moins il exiſte :
Et je vais à ma Tante....

BELFORT.

Arrêtez-vous. J'inſiſte :
L'époux pour qui je parle, eſt réel de tout point ;
Il eſt des plus vivans, ou je ne le ſuis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, Monſieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puiſque vous exigez qu'il ſe faſſe connoître,
Il va, ſans plus tarder, ſe montrer à vos yeux,
Vous le voyez.

CONSTANCE.

Où donc ?

BELFORT.

Devant vous ; en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous ſeul.

BELFORT.

Et c'eſt auſſi moi-même.

CONSTANCE.

Vous !

BELFORT.

Oui : c'eſt moi qui ſuis mon ami qui vous aime.

CONSTANCE.

Ah ! Vous me convenez, Monſieur, parfaitement.
Un homme marié, qui l'eſt nouvellement.

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainſi que tout le monde.
Voilà le préjugé, voilà comme on ſe fonde ;
Comme on croit de léger ſur la trompeuſe foi
D'une vaine apparence.

CONSTANCE.

Il est vrai, je le crois,
Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je suis le témoin. C'est une minutie.

BELFORT.

Et si je vous prouvois, moi, que je suis garçon ?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire & le trait est fort bon.

BELFORT.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables.
Que je sois le dernier de tous les misérables,
Si je suis marié dans le fond.

CONSTANCE.

Vains propos.

BELFORT.

Pour vous désabuser, apprenez en deux mots....

CONSTANCE.

Je ne veux rien apprendre, & rougissez dans l'ame.

BELFORT.

Sachez....

CONSTANCE.

Allez, Monsieur, allez voir votre femme,
Vous jetter à ses pieds, lui demander pardon,
Et pour elle écoutant l'estime & la raison,
Tirez-la du chagrin dont elle est dévorée.
Car vous le causez seul, j'en suis très-assurée :
Ce reproche vous doit percer d'un vif remord.
Un écart de l'esprit peut s'excuser, Milord,
Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent,
Et plus que vos discours vos procédés m'étonnent.
Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
Et vous fuir désormais sera mon premier soin.

(Elle sort.)

SCENE VII.

BELFORT, *seul.*

Vous êtes dans l'erreur; mais elle a pris la fuite.
N'importe, de mes feux elle est toujours instruite.
J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
Et ma raison vaincra son incrédulité.

SCENE VIII.

LA FLEUR, BELFORT.

LA FLEUR.

Ah! Monsieur....

BELFORT.

Qu'as-tu donc?

LA FLEUR.

La douleur la plus grande.
Mon maître.... Hélas!

BELFORT.

Eh bien! Acheve.

LA FLEUR.

J'appréhende
Qu'il n'ait perdu, Monsieur, l'esprit entiérement.
J'ai beau faire, le mal empire à tout moment.

BELFORT.

Dis, quel mal?

LA FLEUR.

Ses vapeurs qui toujours le tourmentent,
Et depuis qu'il a vu Madame, elles augmentent.
Il est dans un état qui fait compassion.

BELFORT, *à part.*

Elle aura mal reçu sa déclaration.

LA FLEUR.

Il se leve, il s'assied, il se calme, il s'agite,
Il se plaint, il se tait, il prie, il jure ensuite,
Se promene à grands pas, il devient furieux,
Et puis on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de son pere,
Il m'a par un soufflet supplié de me taire,
J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne sont rien, si ce n'est que cela.

LA FLEUR.

Oh ! ma joue a trouvé cette épreuve très-forte.
Comme il voit cependant que je gagne la porte
Très-sagement, de peur d'être encore battu,
D'une voix égarée, il me crie : » Où vas-tu ?
» J'ai besoin de toi.... Non.... Sors.... Un moment,
» demeure.
» Va dire de ma part à Milord tout à l'heure,
» Qu'il faut que je lui parle indispensablement,
» Et qu'il monte au plus vîte à mon appartement.

BELFORT.

J'y cours.

LA FLEUR.

Auparavant, permettez que mon zele
Vous prévienne, Monsieur, sur sa vapeur nouvelle.
Il tient depuis tantôt sur Madame, & sur vous,
Des discours si nouveaux, fait des contes si fous,
Que je n'ose les dire, & qu'ils vont vous surprendre.

BELFORT.

Quels que soient ces discours, tu peux me les apprendre.

LA FLEUR.

Il dit, Monsieur, il dit qu'il est secrétement
L'époux de votre femme.

BELFORT.

Il le dit ?

LA FLEUR.

Oui vraiment.

BELFORT, *éclatant de rire.*

Ah ! rien n'eſt ſi plaiſant qu'une pareille idée !

LA FLEUR.

Il ſoutient qu'à ſes feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT, *riant toujours.*

Ah ! comme de ſon bien il peut en diſpoſer.
J'aurois tort là-deſſus de lui rien refuſer.

LA FLEUR.

Vous riez de ſon mal, quand vous devez le plaindre !

BELFORT.

Va, ce mal dans le fond n'eſt pas beaucoup à craindre.

LA FLEUR.

Il fait, à chaque inſtant, de violens progrès,
Et j'appréhende tout de ſon dernier accès.
Sachez qu'il eſt jaloux, mais jaloux à la rage.

BELFORT.

De qui ?

LA FLEUR.

De vous.

BELFORT.

D'Orville à ce coup n'eſt pas ſage.

LA FLEUR.

Votre épouſe vous aime, il le trouve mauvais.
Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT.

La choſe eſt trop bouffonne, & permets moi d'en rire.

LA FLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puiſſe vous dire.

BELFORT.

Le moyen que je tienne à ce dernier trait-ci ?

LA FLEUR.

Je penſe que Monſieur a des vapeurs auſſi ?
Pardon, ſi ma franchiſe....

BELFORT.

Oh ! loin que tu m'offenſes,

Tout ce que tu me dis, & tout ce que tu penses,
Me divertit si fort que j'éclate en vrai fou.

LA FLEUR.

Ne vous contraignez pas. Riez tout votre sou.
Vos vapeurs sont du moins joyeuses, agréables,
Et telles qu'on les voit dans nos François aimables.
Leur caractere plaît par un je ne sai quoi.
Ah ! leur force me gagne & s'empare de moi.
A présent, comme à vous, l'aventure me semble
Très-comique en effet, & rions-en ensemble.

(*Il rit avec Belfort.*)

BELFORT.

Viens, montons chez ton maître, & quand il l'apprendra,
Lui-même, j'en suis sûr, comme nous en rira.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, *seule.*

DE mon doute, à la fin, je suis trop éclaircie.
Du Marquis languissant la longue maladie,
D'un violent amour étoit l'effet secret;
Et de ce feu fatal, c'est moi qui suis l'objet!
Voilà ce que j'ai craint, & ce qui me déchire.
La Fleur vient d'engager Marton à me le dire,
Pour presser le départ de son maître attendu.
Ma raison en frémit; mon cœur en est ému.
Je ne puis surmonter, ni démêler mon trouble.
On vient.... C'est le Marquis. Son aspect le redouble.

SCENE II.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

LE MARQUIS.

MAdame, je ne puis me taire plus long-tems.
Je dois vous révéler des secrets importans.
J'ose pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter & me croire.

EMILIE.

Moi, pour votre avantage, & pour votre repos,

Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous presser, Monsieur, de retourner en France.
Je sai qu'on vous attend; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend. Qui peut vous avoir dit?

EMILIE.

Un valet très-zélé.

LE MARQUIS.

Je demeure interdit.

(*à part.*)

Le maraud!

EMILIE.

Vous devez croire un avis sincere,
Et suivre sans délai les volontés d'un pere.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

EMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir

LE MARQUIS.

L'estime & la raison, l'honneur & la droiture,
Tout m'en fait une loi dans cette conjoncture.

EMILIE.

Eh! qu'allez-vous, Marquis, vous mettre dans l'esprit;
Revenez à vous-même; & songez qu'il s'agit
D'un hymen, d'une épouse aimable, jeune & belle,
Qui vous doit....

LE MARQUIS.

Je le sai, Madame; & c'est pour elle,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

EMILIE.

Eh, partez donc, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester.
Pour ne pas m'éloigner d'une épouse si chere.

EMILIE.

Mais vous n'y songez pas, votre raison s'altere.

LE MARQUIS.

Vous-même en ce moment vous êtes dans l'erreur ;
Et pour la dissiper......

EMILIE.

Vous m'affligez, Monsieur.
Votre état....

LE MARQUIS.

Justement, est un point qu'on ignore.
C'est trop vous le cacher ; apprenez que j'adore.....

EMILIE.

Je vois que votre esprit s'égare tout à fait.

LE MARQUIS.

Non : daignez jusqu'au bout entendre mon secret.

EMILIE.

A mes sages conseils cédez plutôt vous-même.
Vous devez....

LE MARQUIS.

Je ne puis, Madame, je vous aime.

EMILIE.

Monsieur !

LE MARQUIS.

D'un front si fier cessez de vous armer.
Sachez en même tems que je dois vous aimer.
C'est un devoir chez moi, dont rien ne me dispense.

EMILIE.

Ah ! c'est pousser, Monsieur, trop loin l'extravagance ;
Et je sors.

LE MARQUIS.

Arrêtez.

EMILIE.

J'en ai trop écouté.

LE MARQUIS.

Vous me désespérez par cette cruauté.
De grace accordez-moi le tems de vous instruire.
Il faut que je vous parle enfin, ou que j'expire.

EMILIE.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez ?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, je meurs, si vous ne m'entendez.
Vous m'avez vu mourant, vous en étiez la cause;
Et pour peu qu'à mes vœux votre ame encor s'oppose,
Dans mon premier état je m'en vais retomber.
Tous mes sens affoiblis sont prêts à succomber.

EMILIE.

(*à part.*) (*haut.*)
Il m'alarme. Ah! Marquis, calmez la violence.....

LE MARQUIS.

Ma vie ici dépend de votre complaisance.
Souffrez qu'à vos genoux....

EMILIE, *l'arrêtant.*

Asseyez-vous plutôt,
Vous en avez besoin. Vous êtes....

LE MARQUIS.

Non: il faut.....

EMILIE.

Vous n'êtes pas, Marquis, en état de m'apprendre.....

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi. Sur vous j'ai le droit le plus tendre,
Sachez qu'un nœud secret que j'avoue en tremblant.....

EMILIE.

Il faut que malgré moi je vous laisse un instant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'ecouter: Ah! c'est une défaite,
Et vous voulez ma mort.

EMILIE.

Non, Marquis, je souhaite
Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez donc.....

EMILIE, *troublée.*

On verra.....
Quand vous serez plus calme on vous écoutera.....

Votre trouble est trop grand ..... & le mien est extrême.
Adieu, *à part, en s'en allant*. Je ne sai plus ce que je dis moi-même.

SCENE III.

LE MARQUIS, *seul.*

J'Étouffe, je me meurs, je suis au désespoir;
Et mon état présent ne peut se concevoir.
J'ai frémi de parler; j'expire de me taire.
Cet aveu si terrible, & que je n'ai pu faire,
Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur:
Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
C'est la Fleur aujourd'hui, ce brouillon, cet infâme,
Qui des ordres d'un pere a seul instruit ma femme.
Il me tarde déja qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le soustraire au transport furieux
Dont je suis justement..... Mais je le vois paroître.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

TE voilà donc, Maraud? je te tiens, double traître;
Ne crois pas m'échapper.

LA FLEUR.

D'où vient donc ce courroux?
Ah! Monsieur, arrêtez. J'embrasse vos genoux.
Que vous ai-je donc fait?

LE MARQUIS.

J'admire la demande!

Ce que tu m'as fait ?
LA FLEUR.
Oui.
LE MARQUIS.
Ton imprudence est grande;
Et je vais....

SCENE V.

BELFORT, LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR, *à Belfort.*

AH! je touche à mes derniers instans;
Monsieur, vîte au secours; ne perdez pas de tems,
Mon maître pour le coup est dans la frénésie:
Arrêtez sa fureur, ou c'est fait de ma vie.
BELFORT, *arrêtant le Marquis.*
Quel est donc ton dessein? Qui cause ces transports?
LE MARQUIS.
Un trop juste sujet. Laisse, au travers du corps,
Laisse, que je lui passe à l'instant mon épée.
LA FLEUR.
Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée,
Il est homme à le faire, & sans ménager rien.
LE MARQUIS, *à Belfort.*
N'arrête plus mon bras.
LA FLEUR.
Monsieur, tenez-le bien.
BELFORT.
Dis-moi donc le sujet du courroux qui t'anime.
LE MARQUIS.
Après l'avoir puni, je t'apprendrai son crime.
LA FLEUR.
Ah! c'est contre les loix.

BELFORT.

Il a raiſon, Marquis.
Informe-nous du moins de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ſes ſoins généreux, ma femme vient d'apprendre
Qu'on veut me marier ; & ſans vouloir entendre
Ce malheureux ſecret qui nous peſe à tous deux,
Elle m'ordonne, ami, d'abandonner ces lieux.

LA FLEUR.

Monſieur, en conſcience, eh, pouvois-je la croire?
J'ai penſé franchement (pardonnez mon erreur)
Qu'elle étoit le produit d'une ſombre vapeur
Qui troubloit votre eſprit.

LE MARQUIS.

C'eſt un nouvel outrage.
Ah ! je vais te prouver, maraud, que je ſuis ſage.

BELFORT.

C'eſt le prouver fort mal. (*à la Fleur.*) Sauves-toi.

LA FLEUR.

J'obéis.

SCENE VI.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

NE t'en prends qu'à toi ſeul, ſi ta femme, Marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace
Juſqu'à lui déclarer ma paſſion en face ;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a, ſur mes diſcours,
Elle a cru que j'avois la raiſon altérée ;

Et plaignant mon malheur, elle s'eſt retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou ? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas, elle le croit vraiment ;
Et je le deviendrai, pour peu qu'elle perſiſte...

BELFORT.

Conſoles-toi, mon cher, du malheur qui t'attriſte.
Conſtance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur
D'éclaircir mon deſtin, me fait le même honneur,
Et me croit, qui plus eſt, un fort mal-honnête homme.
Mais ce n'eſt pas aſſez de ce coup qui m'aſſomme ;
Apprends un nouveau trait qui n'eſt pas moins fatal :
Ta femme, en te quittant, vient de ſe trouver mal ;
Et de cet accident, c'eſt moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel ! ce que tu me dis eſt-il bien véritable ?

BELFORT.

Oui, Marton toute en pleurs m'a parlé de ſa part ;
» Milord, m'a-t-elle dit, accourez ſans retard.
» Tous nos ſecours ſont vains auprès de votre femme.
» Monſieur peut ſeul guérir les vapeurs de Madame.
Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non : je m'y ſuis mal pris.
J'ai révolté ſon cœur par d'injuſtes mépris,
Et par des procédés choquans, déſagréables,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton : & près d'elle à préſent
Je ſerai ſi poli, je ſerai ſi galant ;
Et ſi rempli d'ardeur....

LE MARQUIS.

Souffre que je t'arrête.
Il ne faut pas outrer. Il ſuffit d'être honnête.

BELFORT.

Non, ce n'eſt pas aſſez, je dois aller plus loin.
Je veux la ramener par le plus tendre ſoin:
Je m'en fais un devoir.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

BELFORT.

Mais c'eſt le ſeul moyen, d'Orville, de la mettre
En état de t'entendre, & de te pardonner.
A ce point, par degrés, je prétends l'amener,
Et, pour te mieux ſervir, gagner ſa confiance.

LE MARQUIS.

L'épreuve eſt délicate, & mon eſprit balance.

BELFORT.

Moi, je n'héſite plus; & malgré tes efforts....

LE MARQUIS.

Mais ton devoir t'oblige....

BELFORT.

A réparer mes torts.
Contre moi, tu le ſais, toute la maiſon crie;
Tout le monde me blâme en plaignant Emilie.

LE MARQUIS.

Ah! ma femme t'adore: elle prévient tes pas.

BELFORT.

Sors; je dois être ſeul.

LE MARQUIS.

Je ne te quitte pas.



SCENE VII.

LE MARQUIS, BELFORT, ÉMILIE.

BELFORT, *courant au-devant d'Emilie.*

Quoi ! vous ſortez, Madame, en l'état où vous êtes ?
Je ſuis confus des ſoins & des pas que vous faites.
Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement ?

EMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre ſanté m'eſt chere, & je ne puis trop prendre.....

EMILIE.

Le plaiſir de vous voir ſuffit pour me la rendre.
Mais je vous croyois ſeul.

BELFORT.

Et je le ſuis auſſi.

LE MARQUIS.

Il eſt triſte pour moi d'être de trop ici.

EMILIE.

Je vous ai cru parti, Monſieur.

LE MARQUIS.

Moi ! Non, Madame.

BELFORT.

Tous deux, vous le ſavez, nous ne formons qu'une ame.
Mon cœur peut devant lui s'épancher ſans détour.
Je veux qu'il ſoit témoin de mon juſte retour,
Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

EMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je ſerois moins piquée.
Mais je vous vois, Belfort, & je ne la ſuis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté.

LE MARQUIS.

Moi, je reste confus.

BELFORT.

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,
Qu'en redoublant de soin, d'égard, de politesse.
Je dois, pour réparer le tems que j'ai perdu,
(*bas au Marquis.*)
Ne vous quitter jamais... Fais-je bien ? Qu'en dis-tu ?

LE MARQUIS, *bas.*

Non, tu t'échauffes trop.

BELFORT, *bas au Marquis.*

Mais l'action l'exige.
(*à Emilie, lui prenant la main.*)
Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS.

Plus froid, te dis-je.

EMILIE, *à Belfort.*

Tiendrez-vous parole ?

BELFORT, *lui baisant la main.*

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS, *le tirant par la manche.*

Doucement, vous passez votre commission ;
Et ce baiser, morbleu...

BELFORT, *bas au Marquis.*

Mais il est nécessaire.
Je dois le répéter. * Ce garant est sincere.
* *à Emilie, lui rebaisant la main.*

LE MARQUIS, *bas à Belfort.*

Poursuis, bourreau ; tu ris, tu trouves très-plaisant;
De m'avoir fait mari, pour être son amant !

BELFORT.

En ce moment je goûte une joie infinie.
Mais la partagez-vous ? parlez, belle Emilie.

LE MARQUIS.

Pour le coup, ton amour auroit tort d'en douter ;

Dans les yeux de Madame, on la voit éclater.

EMILIE.

J'en fais gloire, Monsieur, bien loin que je m'en cache.
J'aime trop mon époux.

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache
Met le comble à mes vœux, & je ne conçois pas
Comment j'ai pu deux jours négliger tant d'appas.
Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable?

EMILIE.

Oui, fussiez-vous encor mille fois plus coupable.
Mais laissons le passé; ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS.

Madame, pour tous deux ce présent est charmant.
Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable.

EMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable:
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déja.

LE MARQUIS, *d'un air piqué.*

Rien n'est plus obligeant pour moi que ce vœu-là;
Je vous en remércie, & de toute mon ame.

BELFORT.

Ne parlons que de joie & de plaisir, Madame.
Je veux, ce soir, je veux donner ici le bal.
Nous l'ouvrirons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi, j'y danserai mal.

BELFORT.

Je prétends célébrer cette heureuse journée
Comme le premier jour d'un nouvel hymenée.
J'ai répandu l'ennui sur un front si charmant;
J'y veux, aux yeux de tous, rappeller l'enjoument.
Mes torts ont éclaté, l'offense est solemnelle:
La réparation le doit être comme elle,
Je vais tout ordonner. Souffrez auparavant
Que je vous reconduise à votre appartement.

EMILIE

EMILIE.

Oui, je veux en chemin vous prier d'une chose.

BELFORT, *lui donnant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose.
Adieu, prépare-toi, Marquis, à bien sauter.

SCENE VIII.

LE M'ARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

LA cruelle, en partant, ne daigne pas jetter
Un regard seulement sur ma triste personne.
Mais Belfort l'accompagne, & mon cœur en frissonne.
Vas, la Fleur, suis leurs pas. Imagine un moyen
Pour ramener Belfort, & rompre l'entretien.

LA FLEUR.

J'y vole.... Mais, Monsieur, vous les quittez à peine,
Quel prétexte, avec eux, voulez-vous que je prenne?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, Maraud? Il en est cent pour un.
Pour me servir, le sot n'a pas le sens commun.
S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me nuire.
Joins Belfort au plus vîte; & tout bas va lui dire
Que j'ai besoin de lui, qu'à l'instant, dans ces lieux,
Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche-toi, Maraud, & vole sur ses traces.



SCENE IX.

LE MARQUIS, *seul.*

J'Ai toutes les rigueurs, il a toutes les graces;
On l'adore, on me hait; on le cherche, on me fuit;
Quand on ne le voit pas, on se meurt, on languit;
Et si-tôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paroître,
Le mal s'évanouit, & l'on se sent renaître.
On n'a des sentimens & des yeux que pour lui.
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui;
Ce seul mot est payé de mille prévenances,
Et je ne puis avoir les moindres préférences,
Dès que j'ouvre la bouche, on répond froidement,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment.
Que dis-je? En cet instant où je suis à la gêne,
Où je gémis tout seul & dévore ma peine,
Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
Et l'on a des secrets à lui dire en chemin!

SCENE X.

LA FLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BElfort vient-il? Réponds, tranquillise mon ame.

LA FLEUR.

Il ne peut pas, Monsieur, quitter si-tôt Madame.
Ils sont (je les ai vus) ils sont présentement
Tous deux dans des transports, dans un ravissement
Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS.

J'étouffe, je suffoque.

LA FLEUR.

Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
Elle vient, à son bras, d'attacher, à mes yeux,
Un bracelet tissu de ses propres cheveux.
» Mon cher petit mari, tenez, gardez, dit-elle,
» Gardez-bien ce doux gage, & soyez-moi fidele.
Tous deux en même tems viennent de s'embrasser.

LE MARQUIS.

Tais-toi. Ce malheureux est fait pour m'annoncer
Des choses, des détails toujours désagréables.

LA FLEUR.

Est-ce ma faute à moi s'ils ne sont pas aimables ?
Suis-je maître du sort & des événemens ?
S'ils dépendoient de moi, je les rendrois charmans.
Un courier cependant a suspendu leur joie,
Je crois que vers Milord le Parlement l'envoie.
L'affaire est sérieuse, à ce que j'ai compris.
Milord a paru même embarrassé, surpris,
Et je les ai laissés tous trois en conférence.

LE MARQUIS.

Je respire, ces mots soulagent ma souffrance.



SCENE XI.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

CONSTANCE.

AH ! Marquis, quel retour ! quel changement heureux !
Ma cousine est enfin au comble de ses vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte ;
Et Milord repentant.... Vous le savez, sans doute ?
Et la chose est publique.

LE MARQUIS.

Oui, j'en suis informé.

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris ; vous en êtes charmé ?

LE MARQUIS, *troublé.*

Non.... Si fait....

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joie à la nôtre.
Vous y devez, Monsieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre.

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux.
Allons, que la gaité paroisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joie :
Plus j'en suis pénétré, moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des époux.

SCENE XII.

LE MARQUIS, CONSTANCE, BELFORT.

CONSTANCE, *à Belfort.*

VOus venez à propos, & je parlois de vous.
En bien présentement vous vous faites connoître ;
Et vous voilà, Monsieur, tel qu'un mari doit être.
Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux.
C'est le seul, c'est l'unique, où j'aspire entre nous.
Dans les empressemens que j'ai pour Emilie,
Vous voyez le tableau, vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous que je chéris,
Constamment chaque jour, quand nous serons unis.

CONSTANCE.

Comment ? vous revenez encore à vos folies ?

BELFORT.

Oh ! pour m'en corriger, elles sont trop jolies.

CONSTANCE.

Osez-vous bien tout haut ?....

BELFORT.

Oui, d'Orville est discret ;
Et pour un tel ami je n'ai rien de secret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Ce changement, Monsieur, qui s'est fait en vous-même,
Ces soins pour votre femme : & ces transports subits,
N'étoient donc que joués, & n'étoient pas sentis ?

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.

Ne m'estimez pas moins. C'est au fond un mystere
Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir.
Pardon ; présentement je n'ai pas ce loisir.
Une affaire d'état demande ma présence ;
Et je n'ai pas voulu partir, belle Constance,
Sans avoir pris congé de vous & du Marquis.

LE MARQUIS.

Tu pars ?

BELFORT.

Oui ; serviteur.

LE MARQUIS.

Arrête.

BELFORT.

Je ne puis
Te parler plus long-tems, ni rester davantage.
Madame, en vous quittant, je vous parois volage,
Haïssable, bizarre, & même extravagant,
Mais quand je reviendrai, vous me verrez charmant,
Sage, aimable, discret, digne enfin de vos charmes ;
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

CONSTANCE.

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux.

BELFORT.

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux.
(*au Marquis.*)
Je te laisse le soin de divertir ces Dames.
Le talent d'un François est d'amuser les femmes.

LE MARQUIS, *retenant Belfort.*

Emilie.....

BELFORT, *bas au Marquis.*

Eh ! ce soir tu la détromperas.

LE MARQUIS.

Je n'aurai plus ce droit, quand tu n'y seras pas.
A mon état cruel tu dois être sensible.
Recule ton voyage.

BELFORT.

Il ne m'est pas possible.

Je vais au Parlement où je ſuis appellé.

LE MARQUIS.

Qu'il attende.

BELFORT.

Comment? Quand il eſt aſſemblé?

LE MARQUIS.

Je te conjure, ami....

BELFORT.

Tes inſtances ſont vaines.
Adieu. Je reviendrai, Marquis, dans trois ſemaines.

LE MARQUIS.

Trois ſemaines! Milord, ah! c'eſt pour en mourir.

BELFORT.

Laiſſe-moi; car je crains de me voir retenir
Par un autre embarras, qui n'eſt pas moins étrange.
Emilie aujourd'hui veut me ſuivre.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

BELFORT.

Ce qui redouble encor ma crainte à ce ſujet,
Je ſai qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS.

C'eſt un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT.

Elle vient. Je ne puis éviter la tempête.



SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, BELFORT, ÉMILIE, CONSTANCE, LA FLEUR.

EMILIE, *à Belfort.*

MOnfieur, me voilà prête à marcher fur vos pas.
Et j'ai tout difpofé pour ne vous quitter pas.

BELFORT.

Un tel empreffement de votre part me flatte.
Mais, Madame, je pars pour affaire, à la hâte;
Et vous me jetteriez dans un dérangement....

EMILIE.

Je vous prouve par là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en eft touché d'une façon très-vive;
Mais....

EMILIE.

Quoi que vous difiez, il faut que je vous fuive.

BELFORT.

Vous m'embarraffez fort. Je n'ofe commander;
Mais je vous prie en grace, & daignez m'accorder
Ce qu'un jufte motif....

EMILIE.

Ma raifon eft meilleure.

BELFORT.

Conftance, le Marquis, tout le monde demeure.

EMILIE.

Excufez-moi, Monfieur, nous allons tous partir.
Avec Milord Faufter Conftance va s'unir.
Et puifqu'au Parlement vous allez prendre place,
Je dois fuivre vos pas. J'aurois mauvaife grace
De refter feule ici, quand vous ferez abfent.
Pour Monfieur, vous favez très-pofitivement

Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que personne.

BELFORT.

Il le peut comme ami.

EMILIE.

Puisqu'il l'est, je m'étonne
Que vous ne pressiez pas vous-même son départ,
Qui, pour son propre bien, ne veut point de retard.

CONSTANCE.

Milord, à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moi. Je dois....

EMILIE, *montrant la Fleur.*

Ce Domestique,
Pour hâter son rappel, exprès est envoyé;
Et vous êtes instruit, puisqu'il l'a publié,
Que l'hymen de son maître en France se dispose.

LA FLEUR, *à part.*

J'ai tout gâté tantôt, & réparons la chose.

EMILIE.

N'est-il pas vrai, la Fleur, que son pere l'attend
Pour former ce lien?

LA FLEUR.

Oui, rien n'est plus constant.
Mais j'ai depuis tantôt, appris une nouvelle
Qui change ce projet, & fait taire mon zele.
Ici, depuis trois jours, mon maître est marié.

EMILIE.

Marié!

LA FLEUR.

Comme vous, je me suis récrié.

EMILIE.

Son pere blâmera peut-être sa conduite.
Pour moi, j'en suis charmée, * & je l'en félicite.

* *Avec une joie contrainte, & mêlée d'un dépit caché.*

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait, si j'ai votre agrément.

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant.

LA FLEUR, *à Constance.*

Vous étiez de la noce.

EMILIE.

A mon tour, ma surprise....

LA FLEUR.

Vous en étiez aussi, Madame la Marquise.

CONSTANCE.

Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau :
C'est un mal général.

EMILIE, *à la Fleur.*

A qui dans ce château
A-t-il donc pu s'unir ?

LE MARQUIS, *à part.*

Je tremble.

BELFORT, *à part.*

Je frissonne.

LA FLEUR.

C'est, Madame....

EMILIE.

A qui donc ?

LA FLEUR.

C'est à votre personne.

EMILIE.

A moi ? Quelle folie!

CONSTANCE, *éclatant de rire.*

Ah ! le trait est charmant !
(*à Emilie.*)
Sur ce nouvel hymen, je vous fais compliment.
Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire ;
Mais vous n'en savez rien ; & c'est ce que j'admire.

LA FLEUR.

Le contrat est garant de tout ce que je dis.
Il est fait sous le nom de Monsieur le Marquis ;
Et Milord est lui-même inventeur de la ruse.

EMILIE, *à Belfort.*

Vous ne démentez point la Fleur qui vous accuse?

BELFORT.

Il dit la vérité. D'Orville est votre époux.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds.

BELFORT.

Je tombe à vos genoux.

LA FLEUR.

Je m'y prosterne aussi.

EMILIE.

Je doute si je veille.
Je n'ose en croire ici ma vue & mon oreille.

LE MARQUIS.

Faite grace à l'amour.

BELFORT.

Excusez l'amitié.

LE MARQUIS.

D'un mari tout à vous, ma femme, ayez pitié.

CONSTANCE.

Mais leur ton me séduit; je commence à les croire.

BELFORT.

Pour le bonheur commun....

LE MARQUIS.

Pour votre propre gloire.....
Je meurs à vos genoux si je ne vous fléchis.

EMILIE.

Mes sens sont à la fois révoltés & ravis.
Je brûle de parler, & je ne puis rien dire.
Mon orgueil est blessé; mais ma vertu respire.

LE MARQUIS.

Aurois-je le bonheur de n'être point haï?
Ah! ne rougissez pas d'aimer votre mari.

EMILIE.

Non, je n'en rougis plus; tout haut je le publie.
Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie.

LE MARQUIS.
Tous mes vœux sont comblés par un aveu si doux.
De votre choix enfin je me vois votre époux.
Et de ce seul instant qui guérit mes alarmes,
Je compte mon bonheur, je possede vos charmes.
LA FLEUR.
La victoire est à nous, & je suis triomphant.
CONSTANCE, *à Emilie.*
Ah! ma joie est égale à mon étonnement.
BELFORT, *à Constance.*
Eh bien, vous le voyez, je suis libre, Constance.
Je ne vous mentois pas. J'attends la préférence.
CONSTANCE.
Mais puis-je bien compter sur vous?
BELFORT.
Oui, tout à fait.
Quand on est ami tendre, on est mari parfait.

FIN.



PAMÉLA EN FRANCE,

OU

LA VERTU MIEUX ÉPROUVÉE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LE MARQUIS, amant de Paméla.

PAMÉLA.

LE CHEVALIER, Gascon.

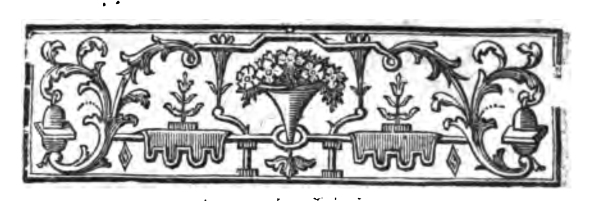
NÉRINE, Concierge.

MATHURIN, Jardinier.

DEUX LUTINS.

TROUPE DE DANSEURS.

La Scene est à la Campagne, dans un Château.



PAMÉLA EN FRANCE, OU LA VERTU MIEUX ÉPROUVÉE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PAMÉLA *seule, écrivant.*

(*S'interrompant.*)

AH ! que ma bonne mere & que mon cher papa,
Vont être transportés de joie,
En lisant cette lettre-là !
Que mon babil les charmera !

Le détail que je leur envoie,
De mon bonheur les instruira,
Ma tendresse au long s'y déploie.

SCENE II.

PAMÉLA, LE MARQUIS, *déguisé en femme.*

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne puis un instant être sans Paméla,
Je la cherche.... Mais la voilà:
Bon, elle a la main à la plume.
Pour m'éclaircir de ses vrais sentimens,
Approchons-nous dans ces momens.
(*à Paméla.*)
Vous écrivez ?

PAMÉLA.

.... Pardon, c'est ma coutume.

LE MARQUIS.

Ne vous excusez pas, c'est en vous un talent.
A vos parens sans doute, un tel écrit s'adresse.

PAMÉLA.

Oui, je les instruis amplement
Des bontés qu'a pour moi ma nouvelle maîtresse.

LE MARQUIS.

Je n'en puis trop avoir. Ma chere, si j'osois,
Très-instamment je vous prierois
De me faire voir votre lettre.

PAMÉLA.

Ah! Madame, je crains....

LE MARQUIS.

.... Non, daignez me permettre....

PAMÉLA.

Je dois me rendre à vos souhaits.

LE MARQUIS.

Votre façon d'écrire a pour moi des attraits.

PAMÉLA.

Votre indulgence est nécessaire,
On sait que je m'exprime assez mal en François,
Mais, vous excuserez une jeune étrangere.

LE MARQUIS.

Par sa naïveté dont je chéris les traits,
Votre style toujours aura l'art de me plaire.

(*Il lit.*)

Mes très-chers Pere & Mere,

Réjouissez-vous, pour le coup ma gloire est en sûreté. J'ai trompé la vigilance de Me. Jeukes, & je me suis sauvée par la porte du Jardin, à la faveur d'une clef : par ce moyen j'ai eu le bonheur d'échapper au pouvoir du plus méchant des maîtres, & de tomber entre les mains de la meilleure des maîtresses. C'est une Comtesse Françoise, qui s'est trouvée dans le voisinage. Comme elle étoit instruite & touchée de mon malheur, elle m'a prise à son service, & m'a conduite avec elle en France, où je commence le cours d'une nouvelle Histoire. (Il s'interrompt.)

J'aiderai de mon mieux à le rendre amusant,
Mais vous retrancherez moitié de la premiere.

PAMÉLA.

Oui, pour rester tous deux dans notre caractere,
Mon maître & moi, bornerons sagement
Notre aventure au second tome.
Le sien est d'être fier, trompeur, malhonnête-homme,
Il n'en doit pas sortir en m'épousant.
Le mien est d'être sage, & modeste & sensée,
Je ne dois pas le démentir
En retournant chez lui quand il m'en a chassée,
Ni livrer de nouveau ma sagesse offensée
Aux dangers tous récens qu'elle vient de courir.

LE MARQUIS.

La démarche, il est vrai, n'est pas digne d'estime.

PAMÉLA.

Voilà pourquoi je la supprime.

LE MARQUIS.

Ma chere Paméla, vous me faites plaisir.

(*Il continue de lire.*)

Madame & moi, nous sommes actuellement dans une de ses terres, qui est à dix lieues de Paris. En vérité elle m'y traite, non pas comme sa femme-de-chambre, mais comme la plus tendre de ses amies : les bontés de ma premiere maîtresse n'étoient rien en comparaison, je suis depuis deux jours habillée à la Françoise, & j'y suis tout au mieux : Si j'en crois Me. qui ne se lasse point de me regarder : mon miroir m'en dit autant, l'un & l'autre me trompent peut-être.... (Il s'interrompt.)
Non, nous vous disons vrai. Tout sied à Paméla,
Sa grace est par-tout naturelle :
Elle pare l'habit qu'elle a,
Et rien n'est étranger pour elle.

PAMÉLA.

Je dois rougir de cet éloge-là.

LE MARQUIS.

Rougissez, rougissez, vous en êtes plus belle.

(*Il continue à lire.*)

L'habit qu'elle m'a fait faire (admirez sa générosité, mes bons parens) est de la même étoffe que le sien. On nous prendroit pour les deux sœurs. Son amitié ne se borne pas là. Elle me prévient sur-tout. Par exemple, j'aime la musique & la danse : eh bien, elle donne aujourd'hui tout exprès une fête, & fait venir des danseurs de Paris : eh! peut-on voir une Dame plus aimable ? ce n'est pas qu'elle soit belle, non, je mentirois.

PAMÉLA.

Passez cet endroit, je vous prie ;
J'écris ce que je pense un peu trop librement.

LE MARQUIS.

Vous m'obligez de parler franchement ;
Ma vanité n'est pas de me croire jolie.

(*Il continue à lire.*)

Ses traits ne ſont pas réguliers, mais elle a une de ces phyſionomies qui préviennent d'abord par leur douceur. Son caractere y répond. Elle eſt la politeſſe même : elle n'a pas moins de ſageſſe que de bonté. (Il s'interrompt.)

Pour le coup il faut hautement,
Il faut que mon tranſport éclate,
Vous me louez préciſément
Par le ſeul endroit qui me flatte.

PAMÉLA.

Mon cœur en dit beaucoup moins qu'il ne ſent.

LE MARQUIS.

Le mien en ſent pour vous encore davantage,
Si vous pouviez entendre ſon langage,
Vous ſeriez dans l'étonnement.

(*Il continue à lire.*)

Je trouve ma Patrie en France auprès de cette jeune veuve : il ne manque à mon bonheur que de vous y voir. (Il s'interrompt.)

C'eſt un bonheur dont vous devez jouir.
A tous deux au plutôt marquez-leur de venir,
Procurer un état d'aiſance,
Aux auteurs de votre naiſſance;
Faire éclater ſur eux mon amitié pour vous,
Flatte mon cœur par l'endroit le plus doux ;
J'augmenterai ma joie en redoublant la vôtre.

PAMÉLA.

Vous comblez tous mes vœux. De quel raviſſement
Je vais les remplir l'un & l'autre !
Mais comment reconnoître un bienfait auſſi grand ?

LE MARQUIS.

Je ne veux pour tout prix que votre attachement.

PAMÉLA.

Si de mon zele ſeul votre ame ſe contente,
Son ardeur....

LE MARQUIS.

.... N'eſt pas ſuffiſante ;
Et mon cœur pour être payé,
Veut tout au moins de l'amitié.

PAMÉLA.

Madame, ſi j'oſois, j'aurois de la tendreſſe.

LE MARQUIS.

Oſez, ne craignez pas d'outrer à cet égard,
D'un pareil ſentiment, loin que l'excès me bleſſe,
Il me flatte de votre part.
Finiſſez votre Lettre ; un moment je vous laiſſe,
J'ai nos danſeurs à recevoir ;
Et pour la fête de ce ſoir
Je vais donner plus d'un ordre qui preſſe ;
Je me fais par avance un plaiſir des plus grands,
D'y voir briller tous vos talens. *Il ſort.*

SCENE III.

PAMÉLA, *ſeule.*

ECrivons, écrivons. Pour mon pere & ma mere,
Nouveau ſujet de joie & de douceur,
Pour moi nouveaux diſcours à faire ;
Quel plaiſir de m'entendre en dépit du Cenſeur !
Lorſqu'ils ont à parler de ce qui les regarde,
Les bons cœurs ne tariſſent pas,
Et la reconnoiſſance eſt toujours babillarde :
Cette préciſion, dont on fait tant de cas,
Eſt le langage des ingrats.

SCENE IV.

PAMÉLA, MATHURIN.

MATHURIN, *à part.*

ALle eſt ſeule, avançons, prions-la...... mais je n'oſe.

PAMÉLA.

Ah! c'eſt vous, Mathurin, voulez-vous quelque choſe?

MATHURIN.

Oui-dà, je vous pririons de me faire un plaiſir,
Si je ne craignions pas de vous être incommode:
Pour vous le dire, exprès autour de vous je rode.

PAMÉLA.

Parlez, en quoi vous puis-je donc ſervir?
J'y ſuis très-diſpoſée.

MATHURIN.

..... Ah, ce mot me raſſure.
J'allons vous expliquer la choſe franchement,
Comme vous excellez dans l'art de l'écriture,
Que je n'avons pas ce talent,
Que vous avez la main comme on dit à l'ouvrage,
Vous m'obligeriez tout à fait,
Si vous vouliez pour moi griffonner un billet.

PAMÉLA.

Dites-moi, s'il vous plaît, avant que je m'engage,
A qui l'écrivez-vous, quel en eſt le ſujet?

MATHURIN.

J'écrivons à quelqu'un que j'aimons à la rage.

PAMÉLA.

Quoi?

MATHURIN.

.... Pardon de la liberté,

Mais vous avez tant de bonté,
Et c'eſt la parle du village,
Un vrai prodige de biauté ;
D'autant plus rare qu'alle eſt ſage.

PAMÉLA.

Ignore-t-elle votre amour ?

MATHURIN.

Oui, je voulons par là l'en inſtruire en ce jour,
Et j'aſpirons au mariage.

PAMÉLA.

Mais êtes-vous pour elle ?

MATHURIN.

.... Oui, pargué, mieux qu'un autre,
Et ſon état n'eſt pas bian au-deſſus du nôtre :
Alle eſt femme-de-chambre, & je ſuis jardinier,
C'eſt même pour la belle une fort bonne affaire :
Alle n'attend rien de ſon pere,
Et moi, je ſuis neveu d'un aſſez gros Farmier,
Dont je ſerons l'unique légataire.

PAMÉLA.

Je n'ai plus rien à dire, & maintenant je voi
Que Mathurin aime de bonne foi ;
J'aurai l'honneur d'être ſon Secrétaire,
Dictez-moi le billet.

MATHURIN.

..... C'eſt ce que j'allons faire,
Puiſque votre bonté fait cet effort pour moi. –

Il dicte, & Paméla écrit :

Mlle. j'étouffons d'amour pour vous, & je croyons qu'il eſt plus ſage de vous le dire que d'en créver ;

PAMÉLA.

Ce ſentiment eſt raiſonnable.

MATHURIN.

Je ne l'exprimons pas en termes bian galans,
Mais donnez-y vous-même un tour plus agréable,
Pour moi, ſans farlatter, je dis ce que je ſens.

PAMÉLA.

Cette façon eſt en tout préférable ;
C'eſt de l'amour ſans art dicté par le bon ſens.

MATHURIN, *dictant.*

Je ne vous avons vu que quatre fois, & ne vous avons parlé qu'une ſeule en paſſant, & ſi je ſommes plus raſſotté de vous que ſi je vous avions connue toute notre vie. Sans tant tourner autour du pot, vous avez plus de mérite, & plus d'eſprit que moi ; mais j'avons plus de bian & plus d'argent que vous. Jarnigoi, marions ma fortune avec votre biauté, l'eune vous rendra plus riche, & l'autre me rendra plus content.

PAMÉLA.

Plus content, eſt-ce tout ?

MATHURIN.

.... J'avons encore à mettre
Trois mots ſans plus, pis je farmons ma lettre.

Il dicte.

J'avons avec ma parſonne, un héritage de près de vingt mille écus, je vous offrons l'eun & l'autre de bon cœur, morgué, acceptez-les de même. Boutez en même tems vôtre main blanche dans la mienne, quoi qu'elle ſoit plus noire, & qui ſautera d'aiſe, ce ſera Mathurin.

Il parle.

Hem, comment trouvez-vous ce billet ?

PAMÉLA.

Tout au mieux,
Le cœur de Mathurin eſt tendre & généreux.
Le deſſus ?

MATHURIN.

Attendez.... que je me rappelle,
C'eſt, à Mademoiſelle,
Mademoiſelle Paméla.

PAMÉLA.

Ai-je bien entendu ! ma ſurpriſe eſt extrême,
Répétez, je vous prie, à qui ce billet-là
S'adreſſe-t-il ?

MATHURIN.

A vous-même.

PAMÉLA, *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce tour de ſa part;
Mais je dois ménager l'amour de tout le monde ;
Le ſien mérite quelqu'égard,
Par ſa maniere franche & ronde;
Et ma douceur défend que je le gronde.

MATHURIN.

Pour ſavoir notre ſort, j'attendons que ſans fard
Mademoiſelle nous réponde.

PAMÉLA.

Puiſque je ſuis forcée à repartir...
Mais quelqu'un vient ſans qu'on l'annonce?

MATHURIN.

Je reviendrons tantôt pour prendre la réponſe,
Vous pouvez la faire à loiſir.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

PAMÉLA, LE CHEVALIER.

PAMÉLA.

Que demande Monſieur ?

LE CHEVALIER.

.... Un prodige femelle,
En France arrivé fraîchement,
Que pour ſa rareté je viens voir ſeulement.
Une fille accomplie & qui fait voir en elle
Une ſageſſe douce & ferme cependant;
Qui triomphe toujours ſans faire la cruelle;
Une beauté naïve, & ſans entêtement,
Qui pare la vertu d'une grace nouvelle.
Que par envie on fronde injuſtement,

Et qu'on admire forcement.
C'eſt Paméla que ce Phénix s'appelle :
Seroit-ce vous, Mademoiſelle ?

PAMÉLA.

Je me reconnois à ce nom,
Mais au portrait que vous en faites,
Je n'ai garde d'avoir cette préſomption.

LE CHEVALIER.

Ce modeſte diſcours me prouve que vous l'êtes.
Et vous voyez dans ces retraites
Un Gentilhomme d'Avignon,
Rempli de zele & d'admiration
Pour tant de qualités parfaites ;
Le Chevalier de vos vertus,
Et le défenſeur de vos charmes,
Contre les eſprits prévenus,
A pied comme à cheval prêt à prendre les armes.

PAMÉLA.

C'eſt, pour mes intérêts, montrer trop de chaleur.
La critique me fait honneur,
Elle fait ſoupçonner que j'ai quelque mérite ;
Mais il ne convient pas à Paméla, Monſieur,
De recevoir ici ſeule votre viſite,
Et je vais avertir Madame en ces inſtans.

LE CHEVALIER.

Non, non, ne partez pas ſi vîte,
Je ſuis depuis un très-long-tems
Ami de la Comteſſe & du Marquis ſon frere ;
Mais c'eſt vous qu'en ces lieux je viens voir la premiere,
Elle aura tout au plus les ſeconds complimens.
Ayant appris votre arrivée en France
Par les nouvelles à la main,
J'ai pris la poſte en diligence.
Le hazard m'a fait en chemin
Joindre un détachement de muſique & de danſe,
Qui vient pour célébrer dans ce lieu reculé

Votre bienvenue en cadence.
Moi, j'ai voulu vous rendre un hommage isolé,
Et vous faire tout seul mon humble révérence.

PAMÉLA.

Moi, je vous fais la mienne....

LE CHEVALIER.

Ah! vous fuyez à tort.

PAMÉLA.

Je n'entretiens jamais les hommes tête à tête.

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien de mon transport,
Me prenez-vous pour un Milord ?
Les gens de mon pays ont l'abord plus honnête,
Des faveurs du beau sexe ils sont friands : d'accord ;
Mais lorsqu'ils en font la conquête,
C'est toujours poliment, & du ton qui convient.
Un Anglois les arrache, un François les obtient.

PAMÉLA.

Plus vos manieres sont aimables,
Plus nous devons vous éviter,
Et plus pour nous vous êtes redoutables ;
Nouveau motif de vous quitter.

LE CHEVALIER.

Il doit plutôt vous porter à rester ;
Votre gloire l'exige, & pour vous en convaincre,
Jusqu'à présent vous n'avez eu
Que la force à combattre, & l'intérêt à vaincre.
Pour une vulgaire vertu,
Ces deux efforts sont puissans, je l'avoue,
Et sur-tout le dernier où le grand nombre échoue.
Mais pour la vôtre ils ne suffisent pas,
Elle doit à nos yeux, livrer d'autres combats ;
Il faut pour son triomphe, il faut, Mademoiselle,
Qu'elle éprouve & résiste à la séduction
Des fêtes, des plaisirs, de tout ce qu'on appelle
Fine galanterie, ou belle passion ;
Soit en bute aux douceurs, aux soins, au tendre zele,

Aux charmes différens d'un hommage qui plaît;
Et que pour en sortir plus brillante & plus belle,
Elle passe par la coupelle
D'un jeune amant François, & Gascon, qui plus est.

PAMÉLA.

Ah! ma sagesse a fait ses preuves,
Et s'en tient prudemment aux premieres épreuves.

LE CHEVALIER.

Elle a besoin de celle-là,
Sans quoi toujours on la chicanera,
Et l'on dira tout haut qu'elle est mal éprouvée.
D'un reproche si vrai vous ne serez lavée
Qu'en profitant de mes avis.
En ces lieux à propos vous êtes arrivée.
C'est à leurs habitans polis
Que cette gloire est réservée;
C'est là leur talent le plus beau;
Interrogez sur ce chapitre
La concierge de ce château;
On peut la prendre pour arbitre,
C'est une femme & d'esprit & de goût,
La Comtesse la croit en tout,
C'est l'oracle de la famille,
Elle va comme moi vous répéter, sangdis,
Que pour bien éprouver la vertu d'une fille,
Il faut absolument le creuset de Paris.

SCENE V.

LE MARQUIS, PAMÉLA, NÉRINE.

NÉRINE.

Il est vrai, nos amans sont un peu mieux appris
Que celui de Mademoiselle.
Pardonnez-moi ce trait, il échappe à mon zele,

Votre cœur ne pouvoit être plus mal tombé;
J'en ai ſenti pour vous une peine mortelle.

PAMÉLA.

Hélas, ſous ſa ruſe cruelle
Il eſt trop sûr qu'une autre eût ſuccombé.

NÉRINE.

Non, la victoire au fond n'eſt pas ſi ſurprenante;
Dans vos climats vous n'avez éprouvé,
Que les combats groſſiers & la hauteur choquante
D'un Gentilhomme bruſque & des plus mal appris,
Qui toujours vous traite en ſervante,
Et vous prodigue à tout propos
Les agréables noms, les doux & tendres mots
Et de ſotte & d'impertinente.
Pour triompher d'un cœur, l'aimable & joli ton
Si l'on eſt ſage auprès d'un pareil maître
Mademoiſelle, avouez ſans façon
Qu'on n'a pas grand mérite à l'être.

PAMÉLA.

Il m'aimoit cependant, il étoit même bon.

LE CHEVALIER.

Bon à jetter par la fenêtre.
S'il eût embraſſé vos genoux,
Si vous baiſant la main d'une bouche preſſante....

PAMÉLA.

Arrêtez.... donc, Monſieur....

LE CHEVALIER.

Point de courroux.
C'eſt pour rendre à vos yeux la choſe plus touchante,
S'il vous eût dit, ma Reine, ma charmante,
Je meurs, reſſuſcitez un homme tout à vous;
Vous avez l'ame bonne & le naturel doux,
Ce diſcours vous eût attendrie,
Et ce regard compatiſſant
Vient de me dire en cet inſtant,
Qu'au mourant vos bontés auroient ſauvé la vie.

PAMÉLA.

J'aurois ri.....

LE CHEVALIER.

.. Bon, fille qui rit
Commence d'être favorable,
On eſt bien près de plaire alors qu'on divertit.

PAMÉLA.

Ce ton-là pour mon cœur n'eſt pas bien redoutable.

LE CHEVALIER.

C'eſt pourtant là le bon ton de Paris,
Celui qu'on prend par préférence ;
Et la Comteſſe qui s'avance
Vous dira comme moi. . . . . Mais que vois-je, ſangdis ?

SCENE VI.

PAMÉLA, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS, *à part.*

C'Eſt le Chevalier ! je ſuis pris.

LE CHEVALIER.

Me trompé-je ? ou mon œil eſt-il trouble ou malade ?
Ce n'eſt pas la Comteſſe, à travers ſes habits,
Je reconnois ſon frere. Eh, mon cher camarade,
Marquis, c'eſt toi, tu te tais, tu rougis !
Ah ! l'amour eſt l'auteur de cette maſcarade.
Embraſſe-moi, je t'applaudis.

LE MARQUIS.

Moi de bon cœur, je te maudis.

PAMÉLA.

Où ſuis-je ! juſte Ciel ! ma maîtreſſe eſt un homme ;

Je n'y puis résister, & ce revers m'assomme.

NÉRINE.

Vous quittez un Milord pour servir un Marquis?
Il ne faut pas qu'on s'en étonne;
Car le troc est charmant, la condition bonne,
Et vous avez le goût exquis.

PAMÉLA.

Rien ne ressemble au destin qui m'assiege!

NERINE.

Evanouissez-vous.

PAMÉLA.

Hélas! Je le devrois,
Mais le public encor le trouveroit mauvais,
Contentons-nous de pleurer sur ce siege.

LE MARQUIS.

Vos larmes me perçent le cœur!
Je me jette à vos pieds & vous demande grace,
Pardonnez à l'amour l'excès de mon audace,
Lui seul.....

PAMÉLA.

Non, non, après cet outrage sanglant,
Je dois vous regarder avec frémissement,
Ma gloire en est ternie, & cet affront surpasse
Tous ceux que j'ai reçus de mon premier amant.

LE MARQUIS.

Rien ne transpirera de tout ce qui se passe.

PAMÉLA.

Chacun va déchirer ma réputation.

LE MARQUIS.

C'est un secret.

PAMÉLA.

Il est à la discrétion
D'un Gentilhomme d'Avignon;
Il va par-tout publier mon histoire.

LE CHEVALIER.

C'est l'épreuve qu'il vous falloit.
On n'en peut trop parler pour votre gloire,

Et la voilà dans le creuset.

LE MARQUIS.

Je vous justifierai, votre cause est la mienne.

PAMÉLA.

Rien ne peut me laver qu'une fuite soudaine.
Adieu, je ne dois plus vous parler ni vous voir,
De vous je ne veux rien avoir,
Rien garder qui vous touche, ou qui vous appartienne.
Je vais, pour n'avoir plus avec vous d'entretien,
Dépouiller cet habit, & reprendre le mien;
Je vais pour jamais & sur l'heure,
Abandonner cette demeure;
Quitter jusques à ces climats,
Et me remettre au Ciel, soutien de l'innocence,
Du soin de conduire mes pas,
Et de soulager ma souffrance.
J'aime mieux n'être rien, errer dans l'indigence,
Avoir contre moi l'apparence,
Et vivre sage dans le fond;
J'aime mieux être en butte aux traits de la malice,
En faisant mon devoir, souffrir plus d'un affront,
Et sans le mériter, subir le sort du vice,
Qu'acheter lâchement, comme tant d'autres font,
Une fortune illégitime,
Par un déréglement d'un beau fard revêtu,
Et sous un faux dehors jouir au sein du crime
De tout l'éclat de la vertu.

(*Elle sort.*)



SCENE VII.

LE MARQUIS, NÉRINE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

SA douleur à mes yeux lui prête un nouveau charme;
Il faut que je la ſuive, & que je la déſarme,
Elle eſt tendre, auprès d'elle employons la douceur,
Et d'un amant de Cour épuiſons l'art flatteur.
J'ai trompé ſes regards ſous cet habit de femme,
Il faut que ſous le mien je l'appaiſe & l'enflamme:
Je le dois pour ma gloire, & plus pour mon bonheur,
Ce matin ſa maîtreſſe, & ce ſoir ſon vainqueur.
(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, NÉRINE.

LE CHEVALIER.

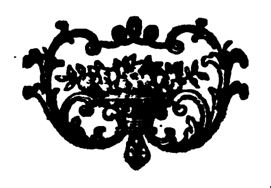
ET moi, de tout ceci, je ſerai ſpectateur;
On a beau faire, on a beau dire,
Je m'amuſe de tout, & ne prends rien à cœur:
C'eſt mon ſyſtême & mon humeur,
Qu'on faſſe bien ou mal, on me voit toujours rire,
Ou de la choſe, ou de l'acteur.
(*Il s'en va.*)

SCENE IX.

NÉRINE, *seule.*

Moi, je brûle d'aller conter leurs aventures.
On nous en fait accroire avec de sots écrits.
La sagesse par-tout dépend des conjonctures.
Et l'honneur des autres pays
N'est pas plus épuré que celui de Paris.
Tout chancele ici-bas, c'est notre destinée.
On est sage aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain,
Notre vertu va loin dans la journée,
Selon le tems qu'il fait, & selon le chemin,
Elle tombe l'après-dinée,
Et se releve le matin.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous voilà pour combattre, & pour vaincre la belle,
En habit sortable & décent,
Il vous donne un air conquérant,
Qui vous promet déja la victoire près d'elle.

LE MARQUIS.

J'ai de sa part à craindre un ennemi puissant.

NÉRINE.

Quel ennemi ?

LE MARQUIS.

.... C'est sa vertu rebelle,
Qui lui fait un devoir de son éloignement.

NÉRINE.

Pour reculer elle est trop avancée.

LE MARQUIS.

Elle est vivement offensée.

NÉRINE.

Un criminel aimable obtient grace aisément.

LE MARQUIS.

Non, elle veut partir absolument.
Et de sa chambre elle a fermé la porte,
Pour y changer d'habillement.
J'attends pour l'arrêter le moment qu'elle en sorte,
Je voulois triompher d'elle plus sûrement.

M'établir par dégré, gagner sa confiance,
Et filer la reconnoissance;
Le Chevalier étourdiment,
L'a par malheur brusquée en me voyant;
Il recule mon espérance.

NÉRINE.

Vous vous trompez, il l'avance plutôt;
Vous vouliez prendre ici la place par adresse,
Vous l'allez emporter d'assaut.

LE MARQUIS.

Je prétends employer plutôt la politesse;
Mais, ma Nérine, il faut m'aider & me servir.

NÉRINE.

Concierge de ces lieux, je dois vous obéir,
Que faut-il que je fasse? instruisez-moi bien vîte.

LE MARQUIS.

Agissons de concert pour empêcher sa fuite.

NÉRINE.

Volontiers; allez donc lui parler le premier,
Afin que votre effort ait plus de réussite.
J'imagine un moyen qui pourra l'appuyer,
Et détacher son cœur du départ qu'il médite,
Il peut même frapper un coup plus singulier.

LE MARQUIS.

Quel coup?

NÉRINE.

.... Mais nous pourrons savoir par lui, peut-être,
Si de son cœur déja vous n'êtes pas le maître.

LE MARQUIS.

Ah! s'il m'en éclaircit, puis-je trop vous payer?
Mais je crains....

NÉRINE.

.... Point de crainte; osez vous confier
A mon expérience, ainsi qu'à mon adresse.
J'entends ouvrir, c'est elle; ensemble je vous laisse,
Et je ne paroîtrai que quand il le faudra.

(*Elle s'éloigne.*)

SCENE II.

PAMÉLA, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

QU'elle me plaît ! qu'elle est aimable
Dans cet équipage nouveau !
Cette robe si simple & son petit chapeau,
Lui donnent un air adorable,
C'est un charme imprimé sur cette taille-là.
L'habit qui paroît préférable,
Est toujours le dernier qu'elle a.

PAMÉLA, *sans appercevoir le Marquis.*

Etrangere, sans connoissance,
Je ne sais où porter mes pas dans mon effroi,
N'importe ; de ces lieux, partons en diligence,
Mon honneur m'en fait une loi.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

A ce cruel dessein souffrez que je m'oppose.

PAMÉLA.

Que vois-je ? juste Ciel ! Je ne sais où je suis.
Ah ! qu'il est bien dans ses habits !
A quel nouveau danger sa rencontre m'expose ?

LE MARQUIS.

Demeurez....

PAMÉLA.

.... Je n'ai garde....

LE MARQUIS.

.... Écoutez....

PAMÉLA.

.... Je ne puis.

LE MARQUIS.

Daignez du moins me regarder....

PAMÉLA.

.... Je n'ose.

LE MARQUIS.

Devez-vous avec moi redouter quelque chose ?

PAMÉLA.

Tout, après votre trahison.

LE MARQUIS.

Je viens vous demander pardon.

PAMELA.

Pour me tromper encor.

LE MARQUIS.

.... Non, j'en suis incapable,
L'amour....

PAMÉLA.

.... Quoi que vous ayez fait,
L'amour, Messieurs, est toujours votre excuse.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas un mot dont j'abuse :
Si vous saviez du mien tout l'ascendant secret,
Et son histoire véritable,
Je suis certain qu'elle vous toucheroit,
Et qu'à vos yeux je serois moins coupable.

PAMELA.

Mais, cet amour que vous vantez si fort,
Par quel malheur l'ai-je fait naître ?
Et dans quel lieu fatal ?....

LE MARQUIS.

.... Au Comté de Betfort,
Dans la maison de votre maître.

PAMÉLA.

De mon maître !....

LE MARQUIS.

.... Un ami me l'avoit fait connoître,
Votre beauté faisoit du bruit.
La curiosité chez lui me conduisit,
Un instant je vous vis paroître,
Cet instant seul m'assujettit,

Vos premiers regards m'enflammerent,
Vos malheurs qu'ensuite j'appris,
Pour vous si fort m'intéresserent,
Qu'au Comté de l'Incoln bientôt je vous suivis.
Pour hâter votre délivrance,
Là, je pris de ma sœur le nom & les habits,
Le bon Monsieur Williams, trompé par l'apparence,
Vous marqua de ma part, qu'une Dame s'offroit
A rompre vos liens, pour vous conduire en France,
Et que plus qu'une sœur elle vous chériroit.
Par mes égards, par ma tendresse,
Je crois avoir acquitté ma promesse.

PAMÉLA.

Trop! mille fois pour mon malheur;
Et c'est cette amitié traîtresse
Que ne sauroit vous pardonner mon cœur.
Vous avez surpris ma jeunesse;
Votre bonté, votre douceur,
Ont produit dans mon ame une reconnoissance,
Ont fait naître un attachement,
Que le juste ressentiment
Que j'ai conçu de votre offense,
Ne peut, tout fort qu'il est, éteindre en ce moment,
Et c'est là ce qui met le comble à mon tourment.

LE MARQUIS.

Ah! cessez de combattre, ah! gardez-vous d'éteindre
Des sentimens si justes, & si doux;
Augmentez-les plutôt, vous ne devez pas craindre
Qu'ils approchent jamais de ceux que j'ai pour vous.

PAMÉLA.

Non, je les dois étouffer de colere,
Et la raison m'inspire ce courroux,
Pour devenir amour, ils n'ont qu'un pas à faire.

LE MARQUIS.

Ce pas, pour mon bonheur, qu'ils le fassent, ma chere.

PAMÉLA.

J'aime mieux renoncer à l'honneur de vous voir.

Il se fait tard, adieu, Monsieur, bon soir.

LE MARQUIS.

Hélas! ma chere, rien ne presse.
Votre fureur est de vouloir
Vous en aller sans cesse.

PAMÉLA.

Et ma foiblesse, hélas! est de rester toujours.

LE MARQUIS.

Seule, au milieu des bois, si tard, & sans secours,
Où voulez-vous aller dans l'hyver où nous sommes?
Ah! redoutez les loups....

PAMÉLA.

.... Je crains plutôt les hommes.

LE MARQUIS.

Vous pourrez rencontrer quelqu'autre ravisseur
Qui n'aura pas pour vous ma politesse.

PAMÉLA.

J'en aurai moins à craindre pour mon cœur,
Il résiste à la force, il combat la rudesse;
Mais pour surmonter la douceur,
Il a besoin de toute ma sagesse.

LE MARQUIS.

Eh quoi, dans sa féroce humeur,
Voudriez-vous que j'imitasse
Mon incivil prédécesseur,
Et brusquant le respect, que je vous embrassasse?

PAMÉLA, *l'arrêtant.*

Imitez sa hauteur, & non pas son audace.

LE MARQUIS.

Non, puisqu'il ne m'est pas permis
De prendre pour modéle ici sa hardiesse,
Je ne le suivrai pas dans son impolitesse,
Et je serai toujours doux, flatteur & soumis.

PAMÉLA.

Ah! devenez brutal, c'est moi qui vous en presse.

LE MARQUIS.

Quelle étrange priere!

PAMELA.

.... Ayez, pour mon repos,
Ayez à mon égard les façons les plus dures,
Reprochez-moi tous mes défauts,
Et le peu que je ſuis, & le peu que je vaux,
Chaſſez-moi de chez vous, dites-moi des injures.

LE MARQUIS.

Des injures! à vous, mon Aſtre, ma Déeſſe,
A qui j'ai conſacré mes vœux & ma tendreſſe.

PAMELA.

J'en ai beſoin pour vous haïr.

LE MARQUIS.

J'emploirai tout plutôt pour me faire chérir:
Votre haine eſt le mal que je dois le plus craindre,
Et loin de vous chaſſer je vous dois retenir;
Mais à force d'égards, ſans vouloir vous contraindre.
Pour vos défauts, ils me ſont inconnus,
Si j'ai dans ce jour à me plaindre,
C'eſt de l'excès de vos vertus.

PAMÉLA.

Ne me louez pas davantage,
Mon cœur de vos douceurs ſe ſent trop pénétrer;
Ah! laiſſez-moi partir ſans différer.

LE MARQUIS.

Si vous partez, je ferai du voyage;
Je veux par-tout vous ſuivre & vous idolâtrer.

PAMÉLA.

Vous achevez de me déſeſpérer,
Je ne ſai plus quel parti prendre,
Contre vous-même, ici j'oſe vous implorer,
Ayez pitié d'une fille trop tendre,
Qui ne peut ſans danger vous voir ni vous entendre,
Que ſon cœur trahit en ſecret,
Mais qui veut être ſage en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Idole de mon ame, ayez pitié vous-même
D'un amant qui ſans vous ne peut plus reſpirer,

Et qui pour vous convaincre à quel point il vous aime,
Ne veut être avec vous que pour vous adorer :
Je prétens qu'en ces lieux, d'un accord unanime,
Tout vous offre avec moi l'encens qui vous est dû.
On ne peut honorer d'une trop grande estime,
La beauté qui se trouve unie à la vertu.

PAMELA.

Je suis perdue, hélas! si votre amour insiste,
Eh! le moyen que j'y résiste ?
Vous attaquez mon cœur de tout côté ;
Vous excitez, Monsieur, sa sensibilité.
Ménagez sa délicatesse,
Et vous flattez sa vanité,
Que d'écueils contre ma sagesse !

LE MARQUIS.

Elle est ici, ma chere, en pleine sûreté.

SCENE III.

PAMÉLA, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

NÉrine, désormais, appliquez votre adresse
A servir Paméla comme votre maîtresse.
La respecter dans ce séjour,
C'est m'honorer moi-même, & servir mon amour.

NERINE.

A remplir ce devoir je serai ponctuelle.

SCENE IV.

PAMÉLA, NÉRINE.

NERINE.

VOus reſtez donc, Mademoiſelle ?

PAMELA.

Mais le cas eſt pour moi vraiment embarraſſant.
Mon cœur le voudroit bien, mais l'honneur le défend.

NERINE.

Je dois vous dire en confidence,
Que vous pouvez ici demeurer hardiment,
Sans bleſſer le devoir, ni choquer la décence,
Je ſuis chargée en ce moment,
De vous le déclarer bien poſitivement.

PAMELA.

Qui vous a donné ce meſſage ?

NERINE.

Une Dame du voiſinage,
Et votre état préſent la pénetre ſi fort,
Qu'elle veut auprès d'elle attacher votre ſort.

PAMELA.

J'admire ſon bon cœur, en me prenant chez elle ;
Elle va donc m'arracher de ces lieux ;

NERINE.

Non, elle veut, Mademoiſelle,
Vous y fixer plutôt, pour juſtifier mieux
Votre conduite à tous les yeux.

PAMELA.

Je ne vous entends pas....

NERINE.

Pour mettre en tout ſon luſtre
La généroſité de cette Dame illuſtre,
Sachez que le Marquis doit être ſon époux.

PAMÉLA.

Son époux ?

NÉRINE.

Oui, vraiment....

PAMÉLA, *à part.*

Qu'entends-je ? infortunée !
Ce trait perce mon cœur, il ose être jaloux.

NÉRINE.

Et pour leur prochain Hymenée,
La fête de ce soir est exprès ordonnée.

PAMELA, *à part.*

Le méchant ! il disoit qu'il la donnoit pour nous !
Voyez un peu la tromperie.
(*à Nérine.*)
Savez-vous, dites-moi, le jour qu'il se marie.

NÉRINE.

Mais je crois que ce nœud doit s'accomplir demain.

PAMÉLA.

Si-tôt ?......

NÉRINE.

Aujourd'hui même il se fera peut-être,
La Dame en question loge au château voisin,
Bientôt vous l'allez voir paroître.

PAMÉLA, *à part.*

Voilà qui met sa perfidie au jour,
Il en épouse une autre & me parle d'amour.

NÉRINE.

Elle brûle de vous connoître.
Quoiqu'elle aime beaucoup le Marquis en secret,
Votre sagesse la rassûre
Contre votre beauté que tout autre craindroit.
Pour réparer le tort qu'il vous a fait,
Elle veut vous garder & forcer la censure
De se taire à votre sujet.
Là, n'admirez-vous pas un si généreux trait ?

PAMÉLA.

De sa bonté je suis reconnoissante;

Mais par malheur je n'en puis profiter ;
Elle presse ma fuite, au lieu de l'arrêter.
Je lui rends grace, & suis votre servante.

NÉRINE.

Comment ! vous refusez le bienfait inoui
Que son amitié vous accorde ?

PAMÉLA.

Mon devoir me l'ordonne ; entr'elle & son mari
Je serois tôt ou tard un sujet de discorde,
La retraite est pour moi le plus sage parti.

NÉRINE.

Elle aime le Marquis, sa douleur me l'annonce.

PAMÉLA, *s'en allant.*

Oh ! puisqu'il se marie & qu'il me trompe ainsi,
Je veux pour m'en venger, me marier aussi ;
A Mathurin faisons réponse,
Et qu'il m'aide lui-même à me tirer d'ici.

SCENE IV.

NÉRINE, LE MARQUIS,

NÉRINE, *au Marquis qui arrive.*

Pour le coup, triomphe, victoire,
Mon artifice a réussi.
Paméla restera ; votre amour peut m'en croire.

LE MARQUIS.

Vous l'a-t-elle dit ?

NÉRINE.

Non, ce seroit vous tromper.

LE MARQUIS.

Comment donc savez-vous ? ....

NÉRINE.

Pour en être éclaircie,

Tout droit au cœur je viens de la frapper.

LE MARQUIS.

Tant pis....

NÉRINE.

Raſſurez-vous, c'eſt d'une main polie,
J'ai découvert à travers ſon courroux,
Qu'elle vous aime à la folie.

LE MARQUIS.

J'ai tiré de ſon cœur preſque un aveu ſi doux.

NÉRINE.

J'ai plus fait ſur ce cœur, je l'ai rendu jaloux,
Sa défaite n'eſt plus douteuſe,
Elle ne fuira pas, puiſqu'elle eſt amoureuſe.

LE MARQUIS.

Mais quel moyen venez-vous d'employer,
Pour exciter ſa jalouſie ?

NÉRINE.

Un qui part d'un trait de génie,
Dont vous m'allez remercier,
J'ai dit que vous alliez, Monſieur, vous marier,
Son ame à ce ſeul mot a paru toute émue.

LE MARQUIS.

La mienne l'eſt auſſi....

NÉRINE.

J'ajoute à ce diſcours,
Que votre épouſe prétendue,
Etoit en ſa faveur à tel point prévenue,
Qu'elle vouloit chez vous la garder pour toujours;
Et qu'elle la prioit d'attendre.

LE MARQUIS.

A ce langage,
Dites, qu'a-t-elle répondu ?

NÉRINE.

Qu'elle ne vouloit pas être un ſujet d'ombrage,
Et que cet Hymen imprévu,
Etoit un aiguillon pour preſſer ſon voyage.

LE MARQUIS.

Vous avez gâté tout, & me voilà perdu ;
A rester elle étoit portée,
Et ce coup violent va la faire partir.

NÉRINE.

Moi, je suis sûre & puis vous garantir
Qu'elle demeurera ; son ame est retenue
Par des liens trop forts pour vous quitter ainsi,
Et j'en ai pour preuve certaine,
Le désespoir secret dont son cœur est saisi.

LE MARQUIS.

Ah ! pour l'avoir fait naître, il faut être inhumaine.
En croyant m'obliger, vous m'avez desservi :
Je souffre trop de son supplice,
Et, venez avec moi, venez dans ce moment,
La tirer de l'erreur qui cause son tourment,
Je n'en veux pas être complice,
Et je veux une fois lui paroître innocent:
J'exige de vous ce service.

NÉRINE.

Oui, venez goûter à longs traits
Le plaisir d'être aimé d'un objet plein d'attraits,
Jouir de son dépit, & même de ses larmes,
Qui malgré ses efforts trahiront ses secrets ;
Si je vous ai brouillés je ferai votre paix.
Du raccommodement vous me devrez les charmes,
Vous me blâmez d'avoir rempli son cœur d'alarmes,
Vous m'en remercirez après.

(*Ils sortent.*)



SCENE V.

MATHURIN, *seul.*

De notre joie à peine étions-je maître !
Comme j'étions dans le jardin,
Paméla viant par sa fenêtre,
De me faire tenir soudain
Ce billet écrit de sa main;
Alle m'a fait réponse en fille qui sait vivre.

SCENE VI.

MATHURIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

La curiosité, sangbious, m'oblige à suivre
Ce marousle de jardinier,
Je l'ai vu ramasser tout à l'heure un papier,
Que Paméla lui vient de jetter en cachette,
Sur la terrasse où je marchois tout doux.
Quelque mystere est caché là-dessous;
Pour l'éclaircir il faut que je le guette;
Je fus toujours friand d'anecdote secrete.

MATHURIN.

Je ne sais où je vas, je ne sais où j'en suis,
Tant ma bonne fortune a troublé mes esprits.

LE CHEVALIER.

Que vois-je? le coquin décachette la lettre,
Qu'il est chargé sans doute de remettre;
Seroit-elle pour lui? cela ne se peut point.

Il se parle, écoutons ce qu'il dit sur ce point.

MATHURIN,

Ah ! que de plaisir j'allons prendre,
A lire ce poulet. Hom, je sens qu'il est tendre
A le tâter tant seulement.
Deux fois, trois fois, baisons-le tendrement:
Ce qu'il chante, à coup sûr, m'est des plus favorables.
Sa bouche ravissante accompagnant sa main,
M'a, d'un ton doux, dit ces mots agréables,
St, voilà la réponse au billet du matin,
Faites ce qu'elle marque, ô mon cher Mathurin.
Mon cher ! après un si biau préambule,
D'appréhender je serois ridicule;
Il est vrai le biau sexe est par fois bian malin;
Alle pourroit, de nous, s'être fort bian gaussée;
Alle est trop bonne, fi, chassons cette pensée.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ! j'envie à part moi, le bonheur du faquin,
Il est plus fortuné cent fois qu'un honnête homme.
Ces Manans tous les jours nous disputent la pomme,
Et nous soufflent, morbleu, nos plus jolis tendrons.

MATHURIN.

Voyons la lettre, & nous éclaircissons.
Mon embarras est grand plus que je ne pis dire;
Je brûlons de savoir, morgué, ce qu'on m'écrit.
Mais le moyen d'en être instruit ?
Malheureux que je sis, je ne savons pas lire:
Avec deux fort bons yeux, je n'y vois pas plus clair;
Que n'ai-je le savoir de notre Magister !
Queul homme en ce moment me rendra le sarvice
De déchiffrer pour moi le contenu....

LE CHEVALIER.

Moi, qui me trouve ici par un hazard propice;
Mettez vîte à profit ce bonheur imprévu.

MATHURIN.

Votre bonté m'étonne autant qu'alle me charme,
Mais, âtes-vous discret ?....

LE CHEVALIER.

C'eſt ma grande vertu.

MATHURIN.

J'en crois votre diſcours ; mais votre accent m'alarme,
Monſieur m'eſt d'ailleurs inconnu.

LE CHEVALIER.

Il ne faut qu'un inſtant pour faire connoiſſance,
Vous perdez tems, donnez, ce ſeroit déja lu,
Ce que j'en fais n'eſt que par complaiſance ;
C'eſt quelque belle, en confidence,
Qui vous écrit apparemment ?

MATHURIN.

Oui, vous boutez le doigt deſſus tout juſtement.

LE CHEVALIER.

Beau Mathurin, vous êtes fait vraiment
Pour ſubjuguer les beautés du village,
Et de la ville en un beſoin.

MATHURIN.

Je ne portons nos vœux ni ſi haut, ni ſi loin.

LE CHEVALIER, *à part, après avoir parcouru le billet.*

Il peut ſe dire heureux à juſte titre,
De ſon deſtin elle le fait arbitre,
Et le charge de ſon départ.
Profitons de la lettre aux dépens du bélitre.

MATHURIN.

Je grille, liſez donc ſans attendre plus tard.

LE CHEVALIER.

Il ne m'eſt pas facile, à vous parler ſans fard,
De débrouiller ce caractere.

MATHURIN.

Baillez, vous n'êtes pas plus habile que nous.

LE CHEVALIER.

Non, m'y voilà, le ſtyle eſt vraiment des plus doux.
(*à part.*)
Ah ! faiſons-la parler comme elle auroit dû faire,

En écrivant à ce rameur de choux.

Il fait semblant de lire.

Apprenez, Monsieur Mathurin, que Paméla n'est pas faite pour être la femme d'un jardinier. Une autre vous diroit peut-être, pour se servir du langage qui vous convient, que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un manant & qu'un rustre, mais je suis trop douce & trop polie.....

MATHURIN.

Trop polie en effet! qui la croiroit capable
De me répondre une lettre semblable?

LE CHEVALIER, *lisant.*

Mais je suis trop douce & trop polie pour employer de pareils termes, quoique l'excès de votre audace & la force de la vérité eussent pu me les arracher. Si la personne qui s'intéresse à moi, & de qui vous dépendez vous-même, étoit instruite de votre insolence, vous n'en seriez pas quitte pour des épithetes, & le bâton sans doute s'exprimeroit plus fortement sur vos épaules.

MATHURIN.

Ouf, j'étouffons, je ni pis plus durer,
Je n'en veux pas entendre davantage,
Jarni, je fis d'un dépit, d'une rage
Qui m'empêche de respirer.

LE CHEVALIER.

Il me paroît à ce langage,
Qu'elle respecte peu Messieurs les jardiniers.

MATHURIN.

Pour alle falloit-il quitter nos espaliers,
Et négliger le jardinage!
Je nous baillerions volontiers
Des coups de poings dans le visage!

LE CHEVALIER.

On vient, modérez-vous; tâchez d'être plus sage.

MATHURIN.

Non, je m'enfuis comme un pardu,

A présent Paméla me paroît effroyable.
Alle, son billet saugrenu,
Et vous, morgué, qui l'avez lu,
Tous de bon cœur je vous envoie au guiable.
(Il s'en va.)

SCENE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

JE m'en suis plaisamment défait,
Me voilà maître du billet,
Et j'espere bientôt de l'être de la belle.
A l'action pour le coup je me mêle,
Et je compte jouer le beau rôle en secret.
Quand j'aurois le malheur d'échouer auprès d'elle,
Je me divertirai toujours à leur sujet,
Et je satisferai ma gaieté naturelle.
Mais on vient cette fois, & j'entends discourir;
C'est la Nérine, que je pense.
Elle est intéressée, & pourra me servir.
Mettons-la dans ma confidence.

SCENE VII.

NÉRINE, LE CHEVALIER.

NÉRINE.

PUisqu'elle ne veut pas ouvrir,
Je laisse le Marquis, & n'ai pas sa constance.

LE CHEVALIER.

Seule, de qui parlez vous?

NÉRINE.

Je parle du Marquis, & de sa Paméla.

LE CHEVALIER.

Et vous dites?.....

NÉRINE.

Je dis malgré sa résistance,
Que cette fille l'aime, & qu'elle restera.

LE CHEVALIER.

Moi, je gage deux cens pistoles,
Qu'elle en préfere un autre, & qu'elle partira.

NÉRINE.

Vous nous contez des fariboles.

LE CHEVALIER.

J'accuse vrai, la preuve, la voilà.

NÉRINE.

Une lettre, d'elle?

LE CHEVALIER.

Oui, tendre, s'il en est une.

NÉRINE.

Elle s'adresse à qui?

LE CHEVALIER.

Belle demande: à moi.

NÉRINE.

A vous?

LE CHEVALIER.

A moi, te dis-je, ou le diable m'emporte.
Voilà pour sa vertu l'épreuve la plus forte.
Son cœur, de son départ, se confie à ma foi;
Je t'apprends le secret de ma bonne fortune.
Sois discrete & seconde-moi.
Sur ma parole....

NÉRINE.

Bon, vous n'en avez aucune.

LE CHEVALIER.

Compte sur ce que je te dis,
Je te promets un diamant de prix,
Si pour nous garantir de sa vue importune,

Tu prends ici le ſoin d'amuſer le Marquis ;
Tandis que Paméla doit venir ſur la brune
Me joindre d'un pas clandeſtin,
Juſte à la porte du jardin.
Là, crac, j'enleve mon Europe,
Je la mets dans ma chaiſe, & fouette poſtillon,
A toute bride je galope,
Et la conduis en Avignon.

NÉRINE.

Vous oubliez en partant avec elle,
Le diamant que vous m'avez promis.

LE CHEVALIER.

En attendant une bague plus belle,
Ma chere, tiens, prends toujours ce rubis.

NERINE.

Je trahirois mon maître ! Et pour ſi peu de choſe ?

LE CHEVALIER.

Pour guérir ce ſcrupule il faut doubler la doſe.

NERINE.

Non, ſongez qu'au Marquis l'amitié vous unit.

LE CHEVALIER.

En fait de belle, on n'épargne perſonne,
La tromperie eſt toujours bonne,
Un tendron eſt de droit à l'amant qu'il choiſit.

NERINE.

Je ne ſaurois vous croire, & vous avez beau dire,
Paméla ne ſe livre à vous que par dépit,
Si vous ne mentez pas & vous & votre écrit.

LE CHEVALIER.

Nous ſommes vrais tous deux, toi-même tu peux lire.

NERINE.

Oui, par mes yeux je veux m'en éclaircir,
Et j'en vais faire la lecture
Au Marquis que je vois venir,
Et qui connoît ſon écriture.

LE CHEVALIER.

Ah ! n'en fais rien je t'en conjure !

SCENE VIII.

LE MARQUIS, NÉRINE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

J'Ai beau prier, rien ne peut la fléchir.
Dans le dépit dont elle est enflammée,
Elle se tient constamment enfermée,
Ne veut rien écouter, & s'obstine à partir.

NERINE.

Elle ne part pas seule, elle a fait choix d'un guide,
Qui contre les voleurs & les monstres des bois,
Rassurera son cœur timide.

LE MARQUIS.

Et sur qui donc tombe ce choix?

NERINE, *montrant le Chevalier.*

Sur Monsieur....

LE MARQUIS.

Bon, elle veut rire.

NERINE.

Lui-même vient de me le dire,
Je ne suis pas capable de mentir;
Il est prié de la conduire,
Et mon zele m'oblige à vous en avertir.

LE MARQUIS.

La chose n'est pas vrai-semblable,
Le Chevalier n'est pas croyable,
Quand lui-même il l'assureroit.

NERINE.

Si vous n'en croyez pas ma parole & la sienne,
De Paméla, du moins, vous croirez ce billet.
Au Chevalier il s'adresse en effet,
Puisque sa main l'a remis à la mienne.

LE MARQUIS, *au Chevalier*.

Quoi, tu t'oses vanter d'une telle faveur ?

LE CHEVALIER.

Je ne l'ai dit qu'en confidence.
Elle a trahi ma confiance,
Marquis, & tu vois ma rougeur.

LE MARQUIS.

L'apparence, morbleu, quand elle prend la fuite,
Pour sauver de mes mains son honneur combattu,
Qu'elle aille confier le soin de sa conduite,
Livrer sa gloire & sa vertu
A la foi d'un Gascon qu'elle n'a qu'entrevu.

LE CHEVALIER.

Eh, ne suffit-il pas qu'elle m'ait apperçu ?
Peux-tu jusqu'à ce point douter de mon mérite ?

LE MARQUIS.

La lettre & les discours sont un conte inventé.

LE CHEVALIER.

Tant d'incrédulité m'irrite,
Pour confondre sa vanité,
Et faire en même tems rougir ma modestie,

(*A Nérine.*)

Lisez tout haut ; mais non, donnez, je vous supplie,
Moi-même je la veux lire avec volupté,
Il verra si ma gloire est une fausseté.

(*Au Marquis.*)

Son écriture t'est connue ?
Jette sur ce papier, jette un moment la vue.

LE MARQUIS.

Je reconnois ses traits, & je reste confus.

LE CHEVALIER.

Voyant ce qu'il contient, tu vas l'être encor plus.



SCENE IX.

MATHURIN, LE MARQUIS, NERINE, LE CHEVALIER.

MATHURIN, *sans voir personne.*

OH! j'ons dans ma colere, agi comme un Nicaise.
Pour ravoir le Billet, je revians sur mes pas;
De queuque trahison, je nous doutons tout bas,
Je veux pour m'éclaircir le faire voir à Blaise.

LE CHEVALIER *lit.*

Dans le nouveau malheur qui m'arrive, vous êtes la seule personne à qui je puisse m'adresser. Ma priere va vous marquer ma confiance, j'ai tout à craindre d'un trompeur qui veut me séduire, j'implore votre aide pour me tirer de ses mains.

(Au Marquis en s'interrompant.)

Hem, que dis-tu de ce début flatteur?

LE MARQUIS.

Je dis que chaque mot est un coup qui m'assomme.

LE CHEVALIER.

Tu vois que je fais-là le rôle d'honnête homme,
Et toi, celui de séducteur,
De la vertu, toujours je fus le protecteur.

NERINE.

Une autrefois j'en serai crue.

MATHURIN, *à part.*

Que venons-je d'entendre? avons-nous la barlue?
Non, c'est là mon billet, que ce maudit Gascon
Lit à des Etrangers tout d'eune autre magniere.
Avant de l'arracher des mains de ce frippon,
Accoutons la lecture entiere.

LE CHEVALIER *continue à lire.*

Vous m'avez témoigné tantôt les ſentimens d'un honnête homme, prouvez-les moi en mettant à couvert mon innocence expoſée, & trouvez-vous dès qu'il ſera nuit à la petite porte du Jardin, j'irai vous y joindre ſeule & vous me conduirez chez votre oncle.

(*Il s'interrompt.*)

Le Comte d'Asbarrac, qui demeure à Paris.

MATHURIN, *à part.*

Je n'y manquerons pas, j'ons les ſens tout ravis.

LE CHEVALIER *continue.*

Je ſai que lui & votre tante ſont des gens de bien, ils auront pitié de ma jeuneſſe; & je les laiſſerai les maîtres de mon ſort.

MATHURIN.

Rendez-moi ce Billet. Ah! vartu de ma vie,
Vous vous étes gauſſé de nous;
Mais j'allons à mon tour me gobarger de vous,
Je voulons tout du long vous faire l'avanie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Peſte ſoit du mâtin! payons d'effronterie.

(*haut.*)

Quel eſt cet inſolent? il eſt ivre, je croi.

MATHURIN.

Non, je ne le ſis pas, mon action le prouve.

LE MARQUIS, *à Mathurin.*

Comment! cette lettre eſt à toi?

MATHURIN.

Oui, Monſieur, par la tatigoi,
Et je reprens mon bian par-tout où je le trouve.
Pour ce biau Chevalier qui m'a lu de travars,
Je vous en avartis, c'eſt un frippon inſigne,
Qui torne devant nous nos Billets à l'envars,
En défigure chaque leigne,
Pis après au premier qu'il voit,
Il les fait voir en plein, & par le bon endroit.

LE MARQUIS.

A ce discours je ne puis rien comprendre.

LE CHEVALIER.

Il ne sait ce qu'il dit. Rends-moi ce billet tendre,
Ou....

MATHURIN.

.... Je mourrons, morgué, plutôt que de le rendre,
Paméla nous l'acrit, & c'est eune faveur
Qu'au péril de ma vie on me verra défendre.

LE MARQUIS.

Tu l'aimes?....

MATHURIN.

.... Oui, de tout mon cœur,
Puisque sa trahison me force à vous l'apprendre.

NERINE, *au Chevalier.*

Quoi, des billets d'autrui vous vous faites honneur!

LE CHEVALIER.

Aux discours du faquin, ne prêtez point croyance,
Ce poulet-là, s'il disoit vérité,
Comment entre mes mains seroit-il donc resté?

MATHURIN.

C'est par supercherie, & par mon ignorance,
Dont vous avez abusé méchamment.
Je lui baillons ma lettre à lire bonnement;
Et le trigaud, queulle malice noire!
Du billet le plus obligeant,
Nous en fabrique un de mémoire,
Si malhonnête & si fort outrageant,
Que je sommes partis de rage sur le champ,
Et que de ce papier je l'ons laissé le maître.
Là peut-on, contre un ignorant
Imaginer rian de plus traître?
A ma place, jarni, qui n'en eût fait autant?

LE CHEVALIER, *à part.*

Par le vrai je me sens confondre,
Avec tout mon esprit, je reste sans répondre.

NERINE, *au Chevalier.*

Je ris du trait, il est bien du pays.
C'est dommage qu'on ait, sangdis,
Démasqué votre tromperie,
Le Comte d'Asbarrac qui demeure à Paris,
Je ne l'oublierai de ma vie.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Il faut que tu sois bien hardi,
.... On n'a jamais poussé l'audace.

LE CHEVALIER.

Pardonne, c'est un tour d'ami,
Je ne voulois d'honneur, je te le jure ici,
Me substituer à sa place,
Que pour te conserver le bien qu'il t'eût ravi,
Pour te le rendre après & de meilleure grace.

LE MARQUIS.

Je sens comme je dois, ce procédé poli.

MATHURIN.

Oh, pour le coup, par la sambille.
Je m'étions confié justement au renard,
La peste, qu'eu malin! c'est li qui met son art
A surprendre eune honnête fille,
Mais j'allons de ce pas, sans attendre plus tard,
Mettre à l'abri du vent une fleur si gentille.
Quand j'en serons le possesseur,
Chacun l'appellera la belle Jardiniere:
Qu'il vianne alors, le suborneur,
Roder autour de mon parterre,
Je vous l'élaguerons de la bonne maniere.

LE MARQUIS.

Arrêtes-toi, Mathurin, sors d'erreur,
Et vois en moi ton véritable maître.
De Paméla je suis adorateur;
Tu dois y renoncer, quand je me fais connoître.

MATHURIN.

Nennin, dans ce Châtiau je ne reconnoissons
Que l'ordre que prascrit Madame la Comtesse.

Depuis dix jours je la ſarvons,
Alle ſeule eſt notre maîtreſſe.

LE MARQUIS.

Mais apprens qu'elle & moi ne faiſons qu'un ici.
Et regarde-moi bien....

MATHURIN.

.... Je vous regarde auſſi,
Et vous avez biaucoup de l'air de ſon viſage;
Mais fuſſiez-vous ſon frere, en cette affaire-ci,
Je nous moquons du parentage,
Et nous allons li conter tout ceci;
Alle aime Paméla comme une fille ſage
Qui ne veut point de favori;
Maugré vous & vos dents je ferons ſon mari.
Vous ne la recherchez qu'à ſon déſavantage;
Madame prendra mon parti,
Vous allez voir un biau tapage.
(*Il ſort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, NÉRINE.

NERINE, *au Marquis.*

MOnſieur, vous voilà ſur les bras
Un rival tout nouveau que vous n'attendiez pas.

LE MARQUIS.

Je vais de ma maiſon le chaſſer tout à l'heure,
Et mon juſte dépit....

LE CHEVALIER.

.... Demeure.
Pour effacer le mal que je t'ai fait,
Ou que j'étois plutôt ſur le point de te faire,

Souffre que je te donne un conseil salutaire,
C'est d'éviter l'éclat qui te perdroit.

LE MARQUIS.

Je souffrirois qu'un domestique....

LE CHEVALIER.

A ce discours je te replique
Qu'au seul titre d'amant tu bornes ton ardeur;
Paméla est sage & veut un épouseur,
Par là ton Jardinier aura la préférence,
Si tu prétends l'emporter de hauteur.
Poursuis plutôt, crois-moi, sur le ton séducteur;
Ou si tu veux user de violence,
Qu'elle soit douce en apparence,
Et ravisse les sens pour subjuguer le cœur.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

LE CHEVALIER.

.... Je m'explique,
Pour retenir ses pas & vaincre sa rigueur,
Il faut avoir recours à l'art magique.

LE MARQUIS.

A l'art magique.

LE CHEVALIER.

.... Oui, sois moins effrayé,
C'est celui qu'on exerce au Théatre lyrique;
Il peut sans crime être employé.
Venges-toi d'abord en musique,
Et punis Mathurin d'une façon comique.
Il faut te faire un jeu de sa terreur,
Qu'il en soit quitte pour la peur.
Pour Paméla le spectacle la charme,
La danse la ravit, & le chant la désarme.
Pour la soumettre enleve-la.
Dans une gloire d'Opéra....

NERINE.

Oui, quand elle sera parmi ces demoiselles,
Comptez qu'elle fera comme elles.

Et l'exemple l'emportera.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Je puis t'en répondre d'avance,
Morbleu, l'air de ce pays-là
Est si contraire à l'innocence,
Qu'en y mettant le pied, sonica, dans l'instant
Elle y tombe en foiblesse & meurt subitement.

LE MARQUIS.

J'approuve ce moyen, le jour est favorable;
Pour le faciliter, la fête vient au mieux.

NERINE.

Oui, la ruse en sera d'autant plus praticable,
Qu'on doit jouer pour elle un ballet dans ces lieux.

LE MARQUIS.

C'est le Plaisir épris de la Sagesse,
Qui fait & le Héros & le fonds de la piece;
Je compte le représenter.

NERINE.

Vous ne pouviez choisir un rôle plus aimable.
Vous faites pour le chant voir un goût admirable;
Vos sons filés vont l'enchanter.
La Sagesse elle-même a peine à résister
A la touchante voix d'un amant agréable.

LE CHEVALIER.

Moi, par mes entrechats j'espere l'amuser.
Pour l'exécution allons tout disposer,
Si sa vertu résiste à ce choc redoutable,
Il faudra qu'elle soit, sangbious, invulnérable.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La rampe est baissée.

PAMÉLA, *seule.*

Voilà la nuit venue, & je n'entends personne.
Tout est tranquille! ah! mon cœur ne l'est point.
L'amour jaloux l'agite, & la frayeur l'étonne;
Il est cruel au dernier point
De fuir un homme aimable & qui nous intéresse,
Pour suivre & marcher sur les pas
D'un autre qu'on estime, il est vrai, par sagesse,
Mais que par goût on n'aime pas.
Ah! pourquoi le Marquis n'a-t-il pas la droiture
Et le bon cœur de Mathurin?
Ou pourquoi Mathurin, dans cette conjoncture,
N'a-t-il pas, du Marquis, l'esprit & la figure?
Mon trouble seroit moindre & mon bonheur certain.
Non, ma gloire en seroit moins sûre.
Tout regardé, tout compte fait,
Il vaut mieux qu'il soit plus mal fait.
Avec un amant de la sorte
La vertu d'une fille est toujours la plus forte;
Allons, rassures-toi, mon cœur;
Mon sang peut s'allier au sien sans déshonneur;
Le vice au fond est seul digne de blâme;
Et j'aime mieux, dans mon malheur,
D'un Jardinier être la femme,

Que la maîtresse d'un Seigneur.
Profitons du tems où mon maître
Est occupé sans doute à recevoir
La Dame qui veut me connoître,
Et qu'il doit épouser ce soir.
Dépêchons-nous de disparoître,
Pour m'épargner le chagrin de la voir;
Mais je sens augmenter la terreur qui me presse,
Quelqu'un est là, j'entends marcher....

SCENE II.

PAMÉLA, MATHURIN.

MATHURIN.

JE ne la trouvons pas, & j'ons biau la charcher.

PAMELA.

Est-ce vous, Mathurin?

MATHURIN.

.... Oui, ma belle maîtresse.

PAMELA.

Ah! partons vîte, allons nous-en.

MATHURIN.

Accoutez, j'ons changé presque tout votre plan;
Pour éviter tout anicroche,
Et pour nous épargner le risque & le reproche
De fuir seuls entre chien & loup,
Comme des gens qui font un mauvais coup;
J'ai voulu pravenir Madame la Comtesse,
Implorer sa bonté comme ses bons avis,
Contre la malice & l'adresse
D'un Chevalier & d'un Marquis
Qui voulions à l'envi vous avoir par finesse:
Mais il faut que tous deux soient des sorciers maudits,

Je ne puis la trouver, queuque effort que je fasse;
Alle n'est plus dans le logis.
Je ne rencontrons à sa place
Que ce damné Marquis, qui veut maugré les gens
Être le maître de céans.

PAMELA.

Il l'est aussi : c'est lui, vous l'avourai-je ?
Qui m'a conduite ici, sous le nom de sa sœur.
Il s'étoit déguisé pour séduire mon cœur :
Qui n'eut pas donné dans le piege ?

MATHURIN.

Ah ! queulle fourberie ! & queu larron d'honneur ?
Morgué ! c'est pis qu'un sortilege.
Par le menu comptez-nous....

PAMELA.

... Mathurin,
Je vous dirai tout en chemin.
De peur d'être surpris, sauvons-nous au plus vîte,
Et sans faire de bruit....

MATHURIN.

Oui-dà, fin contre fin,
Faisons si bian que le chasseur malin
Ne trouve plus la bête au gîte.

PAMELA.

Ah ! je tremble !

MATHURIN.

Avec moi n'ayez point de frayeur,
Pour quatre j'avons du courage.
(*On entend tonner.*)
Mais, qu'est ceci ? veut-on nous faire peur ?
Queu charivari, queu tapage !

PAMELA.

Il éclaire, & j'entends tonner.
Je sens tout mon corps frissonner !

MATHURIN.

Oui, pargué, ce n'est pas par feinte,
Le bruit redouble, il tonne tout de bon.

Tout brave que je fis, j'ons aussi queuque crainte;
Sur nos têtes dans ce sallon,
Il n'est pas naturel que le tonnerre gronde,
Quand il fait dans la cour le plus biau tems du monde;
C'est là queuque magie où je ne voyons rian:
Le Marquis est sorcier, je vous le disions bian.

PAMELA.

Ciel! de phantômes noirs quelle troupe effroyable,
Au devant de nos pas vient se jetter soudain!
Je n'éprouvai jamais une frayeur semblable.

MATHURIN.

Comment fuir, par queu chemin!....
Ah! pour le coup vla le guiable
Qui s'avance vars nous une torche à la main.
Je sis défunt!....

SCENE III.

PAMÉLA, MATHURIN, TROUPE DE FAUX LUTINS.

UN LUTIN, *à Mathurin.*

ARrête, téméraire,
Laisse-là ce tendron charmant,
Tu n'es pas digne de lui plaire.
De ton audace en ce moment,
Tu vas recevoir le salaire;
Viens, suis mes pas que je t'éclaire.

MATHURIN, *descendant avec lui par une trape.*

Me vla, misérable, englouti tout vivant.

SCENE IV.

PAMÉLA, 1r. LUTIN, *& autres.*

PAMELA.

JE trouve, hélas ! un amant de ma sorte,
Le seul qui m'aimoit sagement ;
Il vouloit m'épouser, & le diable l'emporte.

2e. LUTIN.

Ne craignez rien pour Mathurin,
Quoique son crime soit très-grave.
Par cette trape, le coquin
Vient doucement de tomber dans la cave.
Il est bien là, car il aime le vin.

PAMELA.

Malgré la frayeur qui m'occupe,
De tout ce que je vois, je ne suis pas la dupe ;
Ce n'est là qu'un piege tendu
Par le nouveau maître qui m'aime,
Pour arrêter mes pas, & tromper ma vertu. *
Armons mon cœur contre ce stratagême ;
Mais quel éclat en un Palais brillant,
Vient de changer ce sombre appartement ?
Quel pouvoir a produit cette métamorphose ?
Sans doute qu'il en fait la cause,
Dites-moi, s'il vous plaît, qui vient d'orner ces lieux
D'une maniere si subite ?

LE LUTIN.

C'est le Plaisir qui les habite.

On entend un prélude.

PAMELA.

Ah ! je le reconnois à ces sons gracieux !

* *Le Palais & la rampe remontent.*

O Ciel! quelle musique tendre!
Mon cœur sensible a peine à s'en défendre.
Pour attaquer mes sens, tout s'unit à la fois,
Mes yeux sont enchantés, mon oreille est ravie.

LE PLAISIR *chante dans la coulisse.*

Pour exprimer la beauté de mon choix,
De vos accords redoublez l'harmonie.

PAMÉLA.

Pour surcroît de péril, je crois ouir la voix
De l'objet dangereux dont je suis trop aimée.
Ah! c'est lui-même, je le vois,
Dieux! qui protégera ma sagesse alarmée?
Je voudrois, & n'ai pas la force de le fuir.

SCENE V.

PAMÉLA, LE PLAISIR, *sa suite.*

LE PLAISIR, *chante.*

Que votre crainte cesse.
Pour obtenir votre tendresse,
J'ai pris la forme du Plaisir,
Et j'adore en vous la Sagesse.
A vos divins appas je brûle de m'unir:
Rendez-vous au feu qui me presse.
(*Il lui baise la main.*)

PAMELA, *déclamant.*

De sa vivacité
Que votre ardeur modere une partie.
Vous alarmez ma modestie;
Vous prenez trop de liberté.

LE PLAISIR *déclame.*

C'est une liberté permise.
La Décence avec la Gaité

Marchent toujours à mon côté;
L'une pare mes traits, & l'autre les aiguise.

LA DÉCENCE *chante.*

Sagesse, calmez votre effroi,
Chantez, & dansez avec moi;
Tout est sauvé par la Décence,
Et du Plaisir impétueux,
Ma main arrête la licence,
Je lui prête mon voile heureux,
Mes soins empêchent que les jeux
Ne fassent rougir l'innocence.
Sagesse, calmez votre effroi,
Chantez & dansez avec moi.

PAMELA *chante.*

Je cede à des conseils si doux,
Je chante, & je danse avec vous.

LA GAIETÉ *chante.*

Moi je déride la Sagesse,
Je donne à tout un air badin,
Je guide par-tout la jeunesse,
Et je marche toujours au son du tambourin.

On danse.

LE PLAISIR *chante à sa suite.*

Chantez mes feux,
Troupe agréable,
Chantez le Plaisir amoureux,
Célébrez la Sagesse aimable.

Le Chœur répete ces quatre vers, & on danse.

LA GAIETÉ *chante.*

Sans le Plaisir; ah! la Sagesse ennuie,
Sans la Sagesse en outre le Plaisir,
Pour bien goûter le charme de la vie,
Il faut sans cesse les unir.

LE PLAISIR *chante.*

De la flûte & de la musette,
Ecoutez l'accord flatteur;
Il vous peint mon ardeur.

Que ſa douceur parfaite
Vous touche en ma faveur.

PAMELA, *déclamant.*

Il ſuffit.... mon trouble eſt extrême,
Ménagez la Sageſſe, épargnez ſa pudeur.

LE PLAISIR, *déclamant.*

Expliquez-vous, pour mon bonheur?
Il ſuffit, diſiez-vous?....

PAMELA.

..... Il ſuffit de vous-même,
Pour attendrir mon cœur.
La voix de ce qu'on aime,
De tous les inſtrumens, eſt le plus ſéducteur.

LE PLAISIR.

Qu'entends-je! ma voix vous déſarme?
Ah! cet aveu me charme.

On danſe.

LE PLAISIR *chante.*

Jettez les yeux ſur ces amans,
Leurs pas à vos regards tracent leurs ſentimens.
Comme leurs bras dans ces momens,
Leurs cœurs s'entrelaſſent,
Leurs deſirs ſurpaſſent
L'activité de tous leurs mouvemens.
Imitons leur exemple, & ſuivons leur cadence.
D'une façon ſi tendre, il eſt doux de s'unir.

PAMELA *ſoupire.*

Ah! ....

LE PLAISIR *déclame.*

..... Qui fait naître ce ſoupir.
Vous gardez le ſilence!

PAMELA.

Je le garde de plaiſir,
Je ſens trop pour le rendre.

LE PLAISIR *déclame.*

Ah! c'eſt me définir;
Et pour me comprendre

Il faut me sentir.

LE PLAISIR *chante.*

Formons l'un & l'autre
Un nœud plein d'attraits,
Que mon cœur au vôtre
S'unisse à jamais.

PAMELA *déclame.*

J'y consens si l'Hymen ordonne les apprêts.

LE PLAISIR *chante.*

Que la chaîne enchanteresse
Qui doit nous unir tous deux,
Soit l'ouvrage heureux
Du goût & de la tendresse,
Des ris & des jeux.

PAMELA *déclame.*

Le Plaisir, je le vois, veut tromper la Sagesse !

LE PLAISIR *chante.*

Non, je veux vous faire joüir
D'une félicité suprême.
Venez dans les bras du Plaisir;
Venez goûter un bien qu'il attend de vous même.

PAMELA.

Je refuse un bonheur dont j'aurois à rougir.

DUO chanté.

LE PLAISIR.	PAMELA *sous le nom de Sagesse.*
Amour, j'implore ta puissance,	Vertu, j'implore ta puissance,
Acheve de me rendre heureux.	Empêche qu'il ne soit heureux.
Par une douce violence,	Par une sage résistance,
Livre mon amante à mes feux.	Fais-moi triompher de ses feux.

L'Amour descend dans un char, & la Décence s'éloigne.

PAMELA *déclame.*

Dans le péril, ah ! la vertu me laisse :

L'Amour a prévenu ses pas.

LE PLAISIR.

A la qualité de Déesse.
Je veux élever vos appas.

PAMELA.

Hélas! de ma foiblesse,
Plaisir, n'abusez pas.

LE PLAISIR.

Venez jouir d'une gloire brillante.

On reprend la Ritournelle.

PAMELA.

Ah! doucement; je sens dans ce char-là
Chanceler ma vertu tremblante.

LE PLAISIR.

Vole, Amour, conduis-nous tout droit à l'Opéra.

PAMELA.

Miséricorde! ô Ciel! c'est fait de Paméla.
Mais non, cruel, non, vous avez beau faire,
L'Amour & vous ne me séduirez pas.
Non, je serai d'une sagesse austere,
Et jusques dans son Temple, & même dans vos bras.

LE PLAISIR, *à part.*

Ah! ses cris arrêtent mes pas,
Et d'un juste remord sa douleur me pénetre.
Je croyois triompher, je vais être vaincu.

à Paméla.

Pardonnez à l'Amour ce qu'il vient de commettre:
Il vouloit éprouver votre cœur combattu,
Un sort plus digne vous est dû,
Et ce dernier effort y contraint ma tendresse.
Le Plaisir ne se doit unir à la Sagesse
Que par les nœuds de la vertu.

PAMELA.

Je serois votre épouse? ô bonheur imprévu!

LE PLAISIR.

Oui, je puis sans rougir former cette alliance,
Un mérite si reconnu

Vaut

Vaut mieux que la richesse & la haute naissance.

L'AMOUR, *à Paméla.*

Oh ! pour le coup, je vous tiens par ma foi,
Et votre résistance est vaine,
L'Hymen vous livre toute à moi,
Vous me paierez ce soir, mon voyage & ma peine.

On entend un prélude.

LE PLAISIR *chante à sa suite.*

Revenez, aimable Décence;
Eclatez, charmante Gaité.
Revenez, aimable Décence,
Au sein de l'innocence,
Je vais goûter la volupté.
Revenez, aimable Décence.

Le Chœur répete ces Vers.

DIVERTISSEMENT.

ON DANSE.

VAUDEVILLE.

LE PLAISIR.

LA sagesse dans les beaux ans,
Est d'employer tous les instans
A bien goûter mes charmes.
Riez du soir jusqu'au matin,
Sans embarras du lendemain,
Vive la joie, & point d'alarmes.

PAMELA.

Lorsqu'on cede aux feux d'un amant,
Ah ! pour le plaisir d'un moment,
Qu'il en coute de larmes !
Mais quand nos efforts sont vainqueurs;

Et que l'Hymen unit nos cœurs,
Vive la joie & plus d'alarmes.

LE PLAISIR.

L'auftere vertu de ma fœur,
Du fort attire la rigueur,
Ma gaité la défarme.
Je vais toujours chantant, danfant,
Et fais fortune en badinant,
Vive la joie & plus d'alarme.

LA GAITÉ, *au Parterre.*

Le premier jour eft un combat,
Meffieurs, j'ai peur, le cœur me bat,
Et je crains le vacarme;
Mais quand vous faites * ce bruit là,
Je faute alors, & tout y va,
Vive la joie & point d'alarme.

On danfe.

* *Battre des mains.*

Fin du troifieme & dernier Acte.



LA FÊTE
D'AUTEUIL,
OU
LA FAUSSE MÉPRISE.
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE, niece du Commandeur.

DAMON, frere de la Comteſſe, déguiſé en femme.

LAURE, déguiſée en Marquis.

FINETTE, déguiſée en Huſſard.

CRISPIN, valet-de-chambre de Damon.

LA FLEUR, laquais.

La Scene eſt à Auteuil, chez le Commandeur.



LA FÊTE D'AUTEUIL, *OU* LA FAUSSE MÉPRISE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

OUI, dans la Fête que j'ordonne,
Je veux faire briller, par l'art qui l'assaisonne,
Le bon goût de mon temps que je vois éclipsé;
Et que le bal d'hier, dont tout Paris raisonne,
Soit par l'éclat du mien hautement effacé.

Ma niece, c'est pour toi qu'aujourd'hui je le donne.

LA COMTESSE.

Pour moi !

LE COMMANDEUR.

Ton mariage à demain est fixé.

LA COMTESSE.

Quoi ! si-tôt ?

LE COMMANDEUR.

Je ne puis par trop de diligence,
Ni par trop de magnificence,
Témoigner la joie où je suis,
De voir former une alliance
Qui doit unir ma niece au fils
Du meilleur, du plus cher de tous mes vieux amis ;
Il joint l'éclat du sang aux biens si nécessaires ;
Il n'a pas vingt ans accomplis :
En adresse, à personne il ne le cede gueres ;
De la figure il remporte le prix ;
C'est le plus beau de tous les Mousquetaires.
De ton premier Hymen les nœuds mal assortis,
Ne t'ont fait éprouver qu'un fâcheux esclavage :
Il faut qu'un second mariage,
Te liant au destin d'un mari mieux tourné,
De ce malheur te dédommage,
Et te fasse à son tour, sentir tout l'avantage
D'un lien proportionné,
Tel que depuis long-tems mon soin te le ménage.
Le Marquis, c'est l'époux que je t'ai destiné,
Est tout exprès revenu de Bretagne.
On a peint ta beauté si parfaite à ses yeux,
Que dans l'ardeur qui l'accompagne,
Il a pressé son retour en ces lieux.
Son pere me l'écrit ainsi. L'amour d'avance.....

LA COMTESSE.

Mon oncle, c'est plutôt un desir curieux
Qui cause son impatience ;
Ce n'est plus l'usage aujourd'hui

De s'enflammer sur le rapport d'autrui,
Pour une maîtresse inconnue;
Pour moi, qui suis plus ingénue,
J'avourai que le bien que l'on m'a dit de lui
Ne m'a, jusqu'à présent, que foiblement émue.
Je n'en crois que mes yeux, ou plutôt ma raison;
Mon ame, en attendant, demeure suspendue.

LE COMMANDEUR.

Il va se rendre ici, tu changeras de ton;
Tu fais en vain la résolue,
Ma niece, il est fait de façon
Qu'il te subjuguera dès la premiere vue.
A l'aspect d'un si beau garçon,
Tu voudras qu'au plutôt l'affaire soit conclue:
Adieu, je veux qu'Auteuil l'emporte sur Paris,
Par la fête & les jeux que je vais faire éclore.
Je veux, pour rehausser leur prix,
Que la Baronne que j'adore,
Depuis trente ans que j'ai l'honneur particulier
De me dire son Chevalier,
De sa présence les honore.
Je vole, de ce pas, la chercher à Passi,
Et je veux, avec elle, ouvrir le bal ici.
(*Il sort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, *seule.*

UN hymen si subit m'inquiete & me trouble;
Je sai que, du Marquis, le mérite est vanté;
Mais ce mérite est tel que ma crainte redouble.
On exagere sa beauté;
Par cet endroit, on le cite, on le nomme;
Qu'on dise simplement d'un homme,

Qu'il est bien fait, qu'il a l'air fin, spirituel,
Ce portrait-là prévient; mais que par préférence,
On l'appelle le beau, le beau par excellence;
C'est l'éloge le plus cruel,
A mon gré, qu'on en puisse faire:
Pour ces aimables-là, j'ai naturellement
Une haine particuliere,
Et qui dit beau, dit sot communément;
La plupart n'ont qu'un sentiment;
Celui de s'admirer, celui de se complaire,
De s'aimer seuls fidélement;
Et le Ciel, libéral avec juste mesure,
Ne les décore, & ne les enrichit
Des agrémens de la figure,
Qu'en rabattant sur les dons de l'esprit.
Je tremble, dans le fond de l'ame,
Que ce Marquis charmant qui va se présenter,
Ne soit un fat, plus propre à coquetter,
Qu'à faire dans le fond le bonheur d'une femme:
C'est un point capital dont je veux m'éclaircir.
Voyons mon frere, il pourra me servir
Dans l'embarras où j'ai lieu d'être,
Et je vais le faire avertir
Par Crispin que je vois paroître.

SCENE III.

LA COMTESSE, CRISPIN.

LA COMTESSE.

MOn frere est-il rentré? Je veux l'entretenir.

CRISPIN.

Non, je l'attens, Madame, avec impatience;
J'ai devancé ses pas par son ordre pressant;

Je suis surpris qu'il tarde tant :
Le bal qui l'attiroit avec toute la France,
A dû céder la place au Soleil éclatant.
Comme il est déguisé sous les traits d'une brune,
Peut-être a-t-il trouvé quelque bonne fortune ?
Mais on monte à grand bruit, & j'entends parler haut.

SCENE IV.

LA COMTESSE, DAMON, *déguisé en femme*, CRISPIN.

DAMON, *dans la coulisse.*

CRispin! hola, coquin! holà, maraud!

CRISPIN.

Oh ! pour le coup, c'est lui, le voilà qui m'appelle
Par mon nom propre, & par mes attributs ;
Maraud, coquin, ces mots désignent mes vertus.
Je cours.... Mais il prévient mon zele.

DAMON, *rencontrant Crispin.*

Que ne viens-tu, faquin, quand tu m'entends crier ?

CRISPIN.

J'allois, Monsieur....

DAMON.

Viens, suis-moi, que je quitte
Tout cet attirail au plus vîte ;
Je suis brisé, rompu par ce maudit panier.

LA COMTESSE.

Mon frere, arrêtez-vous que je vous examine :
Comment ! sous nos habits vous êtes tout au mieux.
J'admire vos bons airs, & votre bonne mine.

DAMON.

Vous badinez, ma sœur ; mais sachez que mes yeux
Ont fait au bal, des conquêtes sans nombre.

LA COMTESSE.

Mon frere, je le crois, sous le masque & dans l'ombre.

DAMON.

Non, à visage découvert,
Pour ne rien dérober à l'honneur de mes charmes,
J'ai forcé trente cœurs à me rendre les armes.

LA COMTESSE.

Trente cœurs !

DAMON.

Oui, trente cœurs de concert,
Et si vous me fâchez, j'irai jusques à mille :
Tout cede à mes attraits ; j'ai le destin d'Achille.
Adieu. Je suis accablé de sommeil ;
Vous saurez en détail, ce soir à mon réveil,
Les libertés que j'ai défaites.

LA COMTESSE.

Non, de grace aujourd'hui, restez comme vous êtes.
Vous serez déguisé pour le bal de tantôt ;
Vous êtes si bien en cornettes !

DAMON.

Vous vous moquez de moi.

LA COMTESSE.

Non, mon frere, il le faut ;
Très-sérieusement sous cet habit propice
J'attens, & vous pouvez me rendre un grand service.

DAMON.

Mais ne le puis-je pas sans ce déguisement ?

LA COMTESSE.

Il est essentiel au projet que je forme ;
C'est un plaisir enfin que j'exige de vous.
Crispin, un moment laissez-nous.

(*Crispin sort.*)

SCENE V.

DAMON, LA COMTESSE.

DAMON.

SOngez donc que je suis d'une fatigue énorme.

LA COMTESSE.

Le triomphe éclatant qui vous en reviendra,
Vous paiera de la peine, & vous délassera :
Je dis plus, c'est une victoire
Digne de vos appas, & qui manque à leur gloire;
Mon discours vous en convaincra.

DAMON.

Quel est donc ce projet que je ne puis comprendre?

LA COMTESSE.

En deux mots je vais vous l'apprendre:
Le Marquis en ce lieu doit se rendre aujourd'hui.

DAMON.

Oui, je sai qu'on l'attend pour votre mariage.

LA COMTESSE.

Il ne me connoît pas; il s'agit devant lui,
De jouer bien mon personnage;
Et de passer pour moi sous cette robe-là.

DAMON.

L'étrange dessein que voilà!
Jamais rien de si fou n'entra dans une tête.

LA COMTESSE.

Il doit par-là vous plaire. Il est très-sage au fond.

DAMON.

Qui vous porte à cela? parlez.

LA COMTESSE.

J'ai mes raisons.

C'est un caprice, une folie.
On dit que le Marquis est un aimable, un beau;

Je veux moi qui ne suis tout au plus que jolie,
Je veux voir, admirer sa personne accomplie,
En simple spectatrice, & dans l'incognito,
Comme on admire un excellent tableau.

DAMON.

Ah! vous voilà, vous autres femmes:
Le nom de beau vous révolte d'abord,
Jette l'alarme dans vos ames.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, dans le fond avons-nous si grand tort?
Sied-il aux hommes....

DAMON.

Non, j'en demeure d'accord;
C'est usurper vos droits, Mesdames,
Et c'est vous attaquer par votre foible.

LA COMTESSE.

Ou notre fort:
Ne pensez pas railler sur ce chapitre;
Rien n'est plus révoltant que l'air & le maintien,
Plus mince que l'esprit, plus sot que l'entretien,
De ces beaux par état, de ces charmans en titre;
Et c'est à les définir bien,
C'est un être équivoque, une espece amphibie,
Qui vole notre sexe, & qui masque le sien.
De tous deux à la fois, ah! qu'il mérite bien
La juste aversion, la vive raillerie!
Je vous dirai qu'en mon particulier
Je les honore, moi, d'un mépris singulier,
Et d'une forte antipathie,
Que j'aurois de plaisir à les humilier!

DAMON.

Bon! ma sœur, jalousie, entre vous, de métier.
Il ne faut pas qu'ici je vous le dissimule,
La beauté....

LA COMTESSE.

La beauté! vous devez la cacher;

Il n'appartient qu'à nous de l'afficher ;
Chez nous c'est un état, chez vous un ridicule.

DAMON.

Vous nous jettez dans l'embarras ;
Quand un homme est né beau, voulez-vous, pour vous plaire,
Qu'il défigure ses appas :
Qu'il aille....

LA COMTESSE.

Non, je veux, mon frere,
Qu'il les ignore, ou n'en fasse aucun cas.

DAMON.

Le Marquis, j'en suis sûr, est-ce de caractere.

LA COMTESSE.

Voilà ce que je veux savoir,
Par le moyen dont je vous prie :
Pour prélude du bal qu'on prépare ce soir,
Je vais me déguiser sans être travestie.

DAMON.

Mais, moi, je le serai d'une façon....

LA COMTESSE.

Jolie.

DAMON.

Quel rôle ferez vous ?

LA COMTESSE.

Mais celui d'une amie.
En badinant, peut-être, que sait-on ?
Il pourroit arriver....

DAMON.

Ah ! ma sœur, vision !
Extravagance pure, & changez de pensée ;
Vous voilà bien embarrassée ;
Pour choisir un époux, faut-il tant de façon ?
Voyez d'abord celui qu'on vous propose,
Et si son air vous indispose,
Sans un plus long détour, & sans autre examen,
Imitez mon exemple, & rompez votre hymen :

Vous savez qu'on vouloit me donner une femme,
Jeune, à la vérité, mais laide à faire peur;
A son premier aspect je reculai d'horreur,
Et je lui dis, bon soir, Madame,
Je ne serai jamais que votre serviteur.

LA COMTESSE.

Mon sexe me prescrit tout une autre conduite,
Je ne dois pas aller si vîte;
Il me convient d'agir plus sagement.

DAMON.

En exigeant de moi cette métamorphose,
Votre esprit se conduit bien plus étourdiment;
C'est peu que vous risquiez, moi-même je m'expose.

LA COMTESSE.

Mon frere, au sérieux vous prenez trop la chose,
Traitez-la plus gaiment: ce n'est qu'un tour de bal.

DAMON.

C'est un tour dont j'augure mal,
Le jour....

LA COMTESSE.

Le justifie.

DAMON.

Et le lieu....

LA COMTESSE.

L'autorise.

DAMON.

Mais mon oncle....

LA COMTESSE.

Est absent, & tout nous favorise.

DAMON.

Je vois qu'il faut se rendre, en dépit qu'on en ait.
Le sort conduise à bien notre folle entreprise.

LA COMTESSE.

Oui, ma gaité vous le promet.

SCENE VI.

DAMON, LA COMTESSE, CRISPIN.

CRISPIN.

Excusez si je vous dérange.
Mais le Marquis arrive....

DAMON.

Il arrive !

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Comment déja !

CRISPIN.

Madame, il est beau comme un ange,
Et son petit Hussard est joli comme un cœur.

LA COMTESSE, *à Damon*.

Avant de nous montrer, courons à ma toilette.
Mon frere, en cet instant, tout bien considéré,
Vous n'êtes pas encore assez belle à mon gré.
Hâtons-nous, il faut que je mette
Le dernier lustre à votre éclat.
Le moment est critique, & le pas délicat.

DAMON.

Oui, des plus délicats, vraiment, je le confesse.
Si près du péril qui me presse,
Tout brave que je suis, ma sœur, le cœur me bat.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous, venez vous mettre sous les armes;
Contre le beau Marquis, vous devez disputer
D'agrémens & de charmes;
Et si vous voulez l'emporter,
Ou des graces, du moins partager l'avantage,

Vous n'en sauriez trop emprunter,
Ni des secours de l'art faire un trop prompt usage.

DAMON, *à la Comtesse.*

Allons donc rehausser l'éclat de mon visage,
Et tâcher décemment de vous représenter :
Toi, Crispin, je te fais une défense expresse
De m'appeller ton maître, ou bien Monsieur,
Je prends l'état & le nom de ma sœur.

CRISPIN, *à Damon.*

Cela suffit, Madame la Comtesse.
Et Madame s'appellera ?

LA COMTESSE.

Mademoiselle, ou bien Hortense,
Et je tiendrai le rang de simple connoissance.
Garde-toi de rien dire, & retiens bien cela.

CRISPIN.

Mademoiselle, & vous, Monsieur, comptez sur mon silence.

DAMON.

Monsieur !

CRISPIN.

Madame, ah ! votre serviteur
Ne fera plus de ces méprises.

DAMON.

Ayez plus de mémoire, ou, butord, vos sottises....

CRISPIN.

Madame, & vous, de grace, ayez plus de douceur.

(*Damon sort avec la Comtesse.*)



SCENE VII.

CRISPIN, *seul.*

QUel est donc leur dessein ? je n'y puis rien comprendre ;
Mais le Marquis paroît leste, vif, empressé.

SCENE VIII.

LAURE, *déguisée en Marquis*, FINETTE, *déguisée en Hussard*, CRISPIN.

CRISPIN, *à Laure.*

MOnsieur, dans ce sallon, Madame va se rendre,
Et vous venez d'être annoncé.
Ayez, dans ce fauteuil, la bonté de l'attendre.

LAURE.

C'est assez, je l'attends.

CRISPIN, *à part.*

De ce jeune Hussard,
Les yeux mutins, & la mine fripponne,
Me rappellent des traits, que j'ai vus autre part,
Et sa ressemblance m'étonne.

(Il sort.)

SCENE IX.

LAURE, FINETTE.

FINETTE.

Je suis seule avec vous. Je puis parler sans fard.
En vérité, Mademoiselle,
Je ne vous conçois pas, dans vos hardis projets.
Je frémis de la suite, & j'en crains les effets.

LAURE.

Finette tremble ?

FINETTE.

Oui, pour vous.

LAURE.

Et pour elle.
Moi, j'augure bien du succès,
Et ce plumet me donne une audace nouvelle.

FINETTE.

Moi, sous ce fier bonnet, j'ai presque le frisson.
J'aurois plus de courage avec un de dentelle.
Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi prendre le nom
De votre Marquis infidele ?
Pourquoi, sous ces habits, venir dans la maison
De l'oncle de votre rivale ;
A la veille du jour & de l'heure fatale,
Qui doit former leur union ?

LAURE.

Pour leur jouer, Finette, un tour de ma façon.
Dans ce déguisement, qui cause tes alarmes,
J'écoute, de mon cœur, beaucoup moins le dépit
Et l'ardeur de venger la gloire de mes charmes,
Que l'enjoument de mon esprit.

FINETTE.

L'enjoument ! pouvez vous employer ce langage,
Quand le Marquis vous fait le plus sensible outrage ?

Il vous aime, il vous rend un hommage assidu ;
Il vous demande en mariage
A vos parens dont il est bien reçu ;
Et pour gagner son pere, entreprend son voyage ;
Puis l'ingrat, tout à coup, sans vous dire pourquoi,
Vous quitte pour une autre, & moins belle, je gage.

LAURE.

La Comtesse d'Erval a plus de bien que moi,
Et si, pour l'épouser, il me manque de foi,
Si quatre mois d'absence en ont fait un volage,
Je ne dois pas m'en plaindre, il a suivi l'usage,
Qui, d'un tel changement, a fait presque une loi,
Et veut que la plus riche obtienne l'avantage.

FINETTE.

Moi, j'irois dans son cœur enfoncer un poignard,
Ou, le sabre à la main, l'attendant au passage,
Je le tue....

LAURE.

Pour le coup, tu parles en Hussard.
J'en veux avoir raison d'une façon plus sage.
Comme l'amour pour lui me touche foiblement,
Il n'entre point dans mon ressentiment,
Ni désespoir, ni fureur, ni tristesse.
Je n'en veux point aux jours de mon amant ;
Je ne viens point percer le cœur de la Comtesse.
Non, le mouvement qui me presse
N'est qu'un desir malin de m'en venger gaiment ;
Et c'est au bal d'hier que j'en dois la pensée.
Cette vengeance est plus sensée :
Je trouve, en l'exerçant, l'art de me réjouir ;
Je l'ai, cette nuit commencée,
Et ce matin ici, je viens pour la finir.

FINETTE.

Mais songez-vous bien, je vous prie,
Que le Marquis que l'on attend,
Et dont vous êtes la copie,
Peut arriver à chaque instant,

Et déranger l'œconomie
De ce projet qui vous rit tant.

LAURE.

Non, dans ce jour je l'en défie,
Ses pas ſont retenus, grace aux ſoins que j'ai pris.

FINETTE.

Retenus! pourquoi donc, auroit-il une affaire?

LAURE.

Oui, généreuſement, je la prête au Marquis.

FINETTE.

Daignez vous expliquer. Quel eſt donc ce myſtere?

LAURE.

C'eſt un vrai tour de Page, & de bon cœur j'en ris;
Sortant du bal....

FINETTE.

Eh bien?

LAURE.

Par mes avis,
J'ai fait mettre aux arrêts notre beau Mouſquetaire,
Qui plus que toi doit en être ſurpris.

FINETTE.

Par quel hazard? parlez, charmante Laure.

LAURE.

Par un trait ſingulier, que j'ai mis à profit.
Tu ſais que pour aller au bal de cette nuit,
Où tout Paris étoit, & dont il parle encore,
Je me ſuis déguiſée en homme ſans deſſein.
Mon traveſtiſſement, comme le tien, enfin,
N'eſt que l'ouvrage du caprice.
Par un coup heureux du deſtin,
Il m'a rendu plus de ſervice,
Cauſé plus de plaiſir que s'il avoit été
Le fruit d'un complot médité.
Dans la foule du bal, après t'avoir perdue,
Le Marquis démaſqué dans un coin écarté,
Eſt le premier objet qui m'a frappé la vue.
Comme il entretenoit avec vivacité,

Un autre Mousquetaire assis à son côté,
Je me suis approchée, & sans être connue
Sous cet habit qui me cachoit,
J'ai prêté doucement une oreille attentive,
Et j'ai distinctement entendu qu'il disoit :
» Oui, mon cher, en poste j'arrive
» Pour épouser demain la Comtesse d'Erval ;
» Choisi par son vieux oncle, au sortir de ce bal,
» Dans la maison d'Auteuil, où notre hymen s'apprête,
» Pour la premiere fois, j'irai voir ma conquête ;
» Je sai qu'on m'y prépare un somptueux régal,
» Et puis, sans vanité, te prier d'une fête
» Dont je serai le Héros principal.
A peine, du Marquis, ai-je oui ces paroles,
Que j'ai conçu dans le moment,
Une vengeance des plus folles.

FINETTE.

Je vous écoute avidement.

LAURE.

Je préviens, j'avertis tout bas adroitement,
Un de leurs Officiers, qui vient à ma rencontre,
Que le Marquis vient d'avoir sur le champ,
Avec son camarade un démêlé sanglant ;
En même tems du doigt à ses yeux je les montre,
Ajoutant que tous deux, d'un coup d'œil menaçant,
Se sont donnés le mot pour se battre en sortant.
Le hazard, qui m'est favorable,
Veut, pour rendre la chose encore plus vraisemblable,
Qu'ils se levent alors, en se serrant la main ;
Mon homme, qui les voit, à ce geste équivoque,
Ne doute plus de leur dessein ;
Il marche sur leurs pas ; l'amant dont je me moque,
A la porte se voit arrêté le premier.
L'Officier, sans vouloir l'entendre,
Dans leur hôtel le force de se rendre,
Et jusqu'à nouvel ordre, on l'y tient prisonnier.

Le plaisir que j'en ai, ne sauroit se comprendre,
Et juge, à ses dépens, si je sai m'égayer.

FINETTE.

Vraiment à se venger, votre amour n'est pas gauche,
Et le trait est malin autant que singulier.

LAURE.

De ceux qui le suivront, ce n'est là qu'une ébauche.
Le bal d'Auteuil succede à celui de Paris.
J'y viens sur nouveaux frais, sous les mêmes habits;
J'y viens rire aux dépens de l'Ingrat qui m'offense;
J'y viens goûter le plaisir sans égal,
De le doubler en son absence,
Et de remplir son rôle auprès de la d'Erval;
Je veux les plaisanter tous deux à toute outrance.
Le désoler d'abord, est mon but capital,
Et pour le mieux jouer, prenant sa ressemblance,
Sous son nom en ces lieux, je deviens son rival.
La raillerie est la reconnoissance,
Et le juste tribut qu'on doit à l'inconstance.
On ne peut autrement la confondre aujourd'hui
Qu'elle a le goût du siecle pour appui.
D'une vengeance sérieuse,
L'éclat rejailliroit sur moi plus que sur lui.
Que dis-je? Il en seroit plutôt enorgueilli;
Elle lui seroit trop flatteuse.
Le rendre ridicule, est le meilleur parti.
Je compte y parvenir par ma trame joyeuse,
Et l'inconstant, cent fois, en sera mieux puni.

FINETTE.

La Comtesse, de vos malices,
N'est donc dans votre plan, que le second objet?

LAURE.

Sans la connoître, ah! que mon cœur la hait!
Ses yeux sont innocens, mais ses biens sont complices
De l'affront dont j'ai lieu de rougir en secret:
Je lui réserve plus d'un trait,
Et par les plus mauvais offices,

Je prétends lui payer le tort qu'elle me fait.
Je brûle de la voir, pour juger en effet,
Si mon ennemie eſt ſi belle;
Elle le ſera bien, ſi je la trouve telle.
J'eſpere, par mon art, par mes airs ſéducteurs,
D'abuſer ſes eſprits crédules,
Et je lui dirai des douceurs,
Pour mieux trouver ſes ridicules.
Ce jeu ſera pour moi des plus flatteurs.
Quelle ſeroit ma joie en ce jour favorable,
Si pour elle feignant un amour impoſteur,
Je pouvois au fond de ſon cœur,
En faire naître un véritable,
Et diſparoître après ſans la tirer d'erreur!
Quel coup! il combleroit ſa peine & mon bonheur.

FINETTE.

Votre eſprit va trop loin dans tout ce qu'il projette,
Et je crains qu'il ne ſoit la dupe de ſon feu.
Belle Laure, excuſez ma franchiſe indiſcrete;
Mais vous vous écartez un peu
De cette prudence parfaite,
Dont vous avez toujours ſi bien ſuivi les loix.

LAURE.

Tout eſt permis un jour de bal, Finette,
Et pour venger d'ailleurs, l'injure qui m'eſt faite,
On doit me pardonner d'y manquer une fois.

FINETTE.

Preſqu'infailliblement vous ſerez reconnue.

LAURE.

Non, dans ces lieux, on ne m'a jamais vue.

FINETTE.

Le Marquis.....

LAURE.

N'eſt connu que du ſeul Commandeur.

FINETTE.

Eh! n'eſt-ce pas aſſez pour vous remplir de peur.

LAURE.

Que la crainte chez toi fasse place au courage.
Je sai qu'il vient de quitter ce village,
Pour aller voir la Baronne à Passi.
Dans ce moment tout me seconde ici.

FINETTE.

J'ai dans cette maison, le destin plus contraire.

LAURE.

Pourquoi donc?

FINETTE.

Ce valet qui vient de vous parler.

LAURE.

Acheve.....

FINETTE.

Il me connoît, & pour vous révéler
Entiérement un tel mystere,
J'eus autrefois le malheur de lui plaire.

LAURE.

Pour le coup tu n'as pas tout le tort de trembler.

FINETTE.

Peste soit des amans! c'est une sotte engeance
Qui s'offre toujours à nos yeux
Par-tout où nous voulons éviter leur présence,
Et qu'on ne peut trouver, quand on court après eux.

LAURE.

Il faut, à le bien fuir, mettre tout art soigneux.
Ma rivale est long-tems. Dans mon desir bizarre
De lui faire ma cour, je suis impatient.

FINETTE.

Pour vous mieux recevoir, sans doute elle se pare.



SCENE

SCENE X.

LAURE, LA COMTESSE, FINETTE.

LA COMTESSE, *à part au fond du Théatre.*

Pour contempler seule un instant
Ici cet Adonis charmant,
Exprès j'ai devancé mon frere.
L'éclat de sa beauté frappe, je suis sincere;
Mais elle m'éblouit cependant sans me plaire.
Je n'en puis dire les raisons.

LAURE, *à Finette.*

Sa toilette est bien longue!

LA COMTESSE, *à part.*

Un peu mieux, là, voyons,
Qu'en face je le considere.
C'est trop beau pour un homme; il me voit. Avançons. (*haut.*)
Je croyois en ces lieux rencontrer la Comtesse.
Et Monsieur est apparemment
Monsieur le Marquis qu'elle attend.

LAURE.

Oui, Madame, c'est moi.

LA COMTESSE, *à part.*

Son air, je le confesse,
(*haut.*)
Est poli, mais bien froid. Il la faut avertir.

LAURE.

Madame, elle l'est.

LA COMTESSE.

Dès qu'elle sait la nouvelle;
Sur le champ elle va venir.

LAURE.

Je brûle de la voir, & de l'entretenir.

LA COMTESSE, *à part.*

Il dit qu'il brûle, ah ! d'un ton qui me gele.
(*à Laure.*)
Je puis, Monsieur, vous assurer pour elle,
Qu'elle sera sensible à votre empressement.
Le voisinage qui nous lie,
Garantit ce discours.

LAURE.

Je vous en remercie.
Vous me flattez moi-même infiniment,
Par cette obligeante assurance,
Qui d'avance m'annonce un accueil gracieux.

LA COMTESSE.

C'est celui qu'on vous doit par-tout comme en ces lieux.

LAURE.

Je réponds, à ces mots, par une révérence;
Les complimens m'embarrassent beaucoup.

LA COMTESSE, *à part.*

Je ne vous en fais pas. Il m'accorde à ce coup
Un salut de Seigneur dont il faut que je rie;
Sur sa protection, j'ai tout lieu de compter.
(*à Laure.*)
Chacun doit la féliciter
Sur le choix que....

LAURE.

Madame est trop polie.

LA COMTESSE, *à part.*

Il est, en me parlant, modeste par orgueil;
Il ne m'honore pas seulement d'un coup d'œil.
(*à Laure.*)
Je suis franche, Monsieur, & votre abord annonce....

LAURE.

Epargnez-moi....

LA COMTESSE.
Monsieur a de l'aversion
Pour les louanges.

LAURE.
Oui.

LA COMTESSE.
Vous les méritez.

LAURE.
Non.

LA COMTESSE, *à part.*
Ah ! cet aimable est dans chaque réponse
D'une grande précision ;
Il faut qu'il n'aime pas ma conversation.

LAURE, *à part.*
L'ennuieux entretien ! Je suis lasse d'attendre.

LA COMTESSE.
Le Commandeur n'est pas ici.

LAURE.
J'en suis instruit.

LA COMTESSE.
Il reviendra ce soir.

LAURE.
On me l'a dit.

LA COMTESSE.
On ne sauroit vous rien apprendre.
(*à part.*)
Vous savez tout, Monsieur. Voilà mon jeune sot,
Qui ne peut soutenir le moindre tête-à-tête ;
A chaque phrase il vous arrête,
Et cela pour ne dire mot :
Je ne crois pas si-tôt qu'il fasse ma conquête.
(*à Laure.*)
La Comtesse est long-tems. On ouvre, quelqu'un vient.
Ah ! c'est elle qui vous prévient.

SCENE XI.

LAURE, LA COMTESSE, DAMON.

LAURE, *à Damon.*

Madame, pardonnez à mon impatience;
Je ne puis trop presser l'instant de mon bonheur;
Je trouve dans le nœud flatteur,
Qui de nos deux maisons va former l'alliance,
Tout ce qui peut toucher & fixer mon desir,
La raison, le devoir, la gloire & le plaisir.

LA COMTESSE, *à part.*

Mais il devient galant; ma surprise est extrême.

DAMON.

Ce nœud, Monsieur, m'honore trop moi-même;
Depuis long-tems nos parens sont amis:
Leur desir mutuel est de nous voir unis;
Je me fais une loi d'y conformer mon ame.

LAURE.

Moi, je m'en fais, en vous voyant, Madame;
Je m'en fais une joie, une félicité;
Votre douceur, votre beauté.....

DAMON.

Pour ma douceur, je vous la passe;
Pour ma beauté, Monsieur, oh! j'en fais peu de cas:
A cet égard, je vous demande grace.

LA COMTESSE.

Madame ne s'en pique pas,
Et n'a pas sur ce point notre foible ordinaire.

LAURE.

Elle est faite pour s'en piquer.

DAMON.

Je me rabats, Monsieur, sur le bon caractere.

LA COMTESSE.

La louer là-dessus, c'est presque la choquer.

LAURE.

Je cours risque en ce cas souvent de lui déplaire.

LA COMTESSE.

Mais vous pourriez fort bien, sans donner dans le faux,
Comtesse, vous pourriez vous piquer d'être belle,
Quand les hommes du tems se piquent d'être beaux.

LAURE.

Ces hommes-là sont méprisables,
Et leur orgueil est des plus sots.

LA COMTESSE.

Il est très-vrai qu'ils sont bien haïssables.

LAURE.

Je suis tout le premier à blâmer leurs défauts.

LA COMTESSE.

Vous les blâmez !

LAURE.

Très-fort.

DAMON.

Je les trouve excusables;
Car enfin après tout.....

LAURE.

Ah! Madame, pardon;
Mademoiselle en ce point a raison.

DAMON, *à la Comtesse.*

Il pense comme vous, & vos goûts sont semblables.

LA COMTESSE.

Non, non, je ne crois pas nos sentimens pareils.

LAURE.

Cette espece de gens est des plus condamnables.
Ils se corrigeroient, s'ils croyoient mes conseils;
Mais leur nombre est petit.

LA COMTESSE.

Des plus considérables.
Le monde est plein de ces aimables,
Et de ces Narcisses nouveaux,
Qui plus parés que nous, s'admirent d'un front calme;
Sur les modes du jour, prononcent en Héros,
En tout de la beauté nous disputent la palme,
Et sont moins nos amans qu'ils ne sont nos rivaux.

LAURE.

Je suis avec raison trop partisan des femmes,
Pour n'être pas choqué d'un abus si criant:
Pour nous, comme pour vous, il est humiliant.
Le culte que l'on rend aux Dames,
Est un hommage juste autant que naturel.
De la beauté Déesses souveraines,
Seules vous méritez notre encens éternel;
Nous devons vous offrir nos plaisirs & nos peines:
Et quand l'audace d'un mortel
Ose dans le grand jour, où chacun vous contemple,
Elever Autel contre Autel,
Et devenir le Dieu du Temple;
Saisissez-vous du criminel,
Et sans pitié faites-en un exemple.

DAMON.

Vous prenez vivement nos intérêts à cœur.

LAURE.

Comme les miens, & mon ardeur
N'y met aucune différence.

DAMON.

Eh bien! qu'en dites-vous, Hortense?

LA COMTESSE.

Monsieur plaisante.

LAURE.

Non; ce n'est pas mon humeur.

DAMON.

Je le crois plus sincere.

LA COMTESSE.

En ſecret du coupable,
Moi je penſe plutôt qu'il eſt le protecteur.

LAURE.

C'eſt m'offenſer. J'en ſuis, je le jure d'honneur,
L'ennemi le plus implacable.
Plus le Ciel a ſur nous répandu ſa faveur,
Plus, de ces dons heureux, nous vous devons l'hommage,
Et nous montrer ſoumis devant notre vainqueur.
Nous devons profiter d'un ſi doux avantage,
Non, pour nous applaudir, de nous-mêmes charmés,
Mais pour vous plaire davantage;
Et nous rendre à vos yeux plus dignes d'être aimés.

DAMON, *bas à la Comteſſe.*

Mais ce jeune homme eſt adorable,
Autant par ſon eſprit, & par ſes ſentimens
Que pour l'éclat de ſa figure aimable,
Et vous devez vous rendre en ces momens.

LA COMTESSE, *bas à Damon.*

Taiſez-vous; ce n'eſt-là qu'un amant hypocrite,
Qui ſait ſe contrefaire & n'a qu'un faux mérite.

DAMON, *à Laure.*

Des Dames tout le corps entier
Publiquement, Monſieur, doit vous remercier
De prendre ſi bien ſa défenſe.

LAURE.

Je ſuis zélé pour lui; qui l'outrage m'offenſe,
Et je ne fais aucun quartier.

DAMON.

Monſieur voudroit-il faire un tour de promenade?
Il verra notre parc.

LAURE.

Votre avis eſt le mien.

DAMON.

Le point de vue eſt beau.

LAURE.

Je me trouverai bien

Par-tout où vous serez.

(Elle donne la main à Damon.)

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! politesse fade!

Moi, près de lui, je me trouve fort mal;

J'ai pensé juste, & par ma mascarade

J'ai déja démasqué mon homme avant le bal.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *seul.*

DE ce petit Hussard le minois me tracasse:
Sa figure, quoi que je fasse,
Me revient toujours dans l'esprit.
Il pourroit bien ne l'être qu'à crédit;
Je ne sai qu'en penser. Sa ressemblance est telle,
Avec une Finette, à qui pendant trois mois
J'en ai compté vivement autrefois,
Qu'on la croiroit sa sœur jumelle:
Il seroit fort plaisant qu'en effet ce fut elle;
Mais pourquoi pas? tout est possible à la rigueur;
Une Soubrette au fond n'est pas inaltérable
Dans les principes de l'honneur.
Non, Finette n'a pas l'assurance & le cœur
Qu'il faut pour un rôle semblable:
Une fille d'ailleurs que j'ai trouvée aimable,
Et pour qui j'ai brulé d'une parfaite ardeur,
De s'oublier ainsi, n'est pas capable:
Mon cher Crispin, de grace, je vous prie,
Ne vous flattez pas là-dessus:
On a vu trébucher de plus grandes vertus.
Ces contradictions brouillent ma fantaisie;
Pour m'éclaircir dans mes doutes confus,
Il ne faut pas agir avec étourderie.
Cherchons & revoyons le frippon de plus près;
Pour le mieux découvrir, interrogeons-le exprès:

K 5

Pesons le pour, examinons le contre,
Et nous déciderons après.
Bon, je n'irai pas loin, le voilà qui se montre.

SCENE II.

CRISPIN, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

AH, Ciel! voilà Crispin! la fâcheuse rencontre!
Comment sortir de ce pas-ci?
Le Hussard pour le coup est pris par un parti;
D'une juste frayeur je sens mon ame émue.

CRISPIN.

D'un œil juste, & d'un esprit mûr,
Considérons-le bien dans tous ses points de vue,
Pour en porter un jugement plus sûr.

FINETTE, *à part.*

De l'air dont il m'observe, & parcourt ma personne,
Je vois que le coquin vivement me soupçonne;
Voilà ce qu'aujourd'hui je voulois éviter.

CRISPIN, *à part.*

Ce sont les yeux, le nez, la bouche de Finette,
Et sa ressemblance est parfaite;
C'est elle, je n'en puis douter.

FINETTE, *à part.*

Ne perdons point la tête, & défendons la place
En cette rude extrémité;
Pour mieux combattre l'effronté,
Il faut payer d'une plus grande audace,
Et nous armer le front d'une mâle fierté.

CRISPIN, *à part.*

Avec quelle assurance il me regarde en face!
Quelle mine guerriere, & qu'il est bien campé!
L'air dont il tient son sabre, est si fier qu'il me glace:

Ce n'eſt plus elle, & je me ſuis trompé.

FINETTE, *à part.*

Il vient de faire une grimace,
Qui déconcerte mon ſang froid :
Son maintien ſeul, fait rire auſſi-tôt qu'on le voit.

CRISPIN, *à part.*

Son viſage devient moitié gai, moitié tendre,
Et je ne ſai plus où j'en ſuis :
De ma Soubrette, ah ! voilà le ſouris :
C'eſt elle maintenant, je ne puis m'y méprendre;
Il paroît plus petit & mieux fait à tout prendre;
Son corps paroît exprès moulé pour ſes habits,
Et ſon aiſance en tout a lieu de me ſurprendre.
Non, non, ce n'eſt plus elle, & je change d'avis.

FINETTE, *à part.*

Le voilà dérouté, grace à mes attitudes.

CRISPIN, *à part.*

Pour finir mes incertitudes,
Allons, de lui parler, hazardons le parti :
Accoſtons-le d'abord avec cet air poli,
Ce maintien libre, & ces façons légeres
Que nous avons nous autres Militaires,
Pour avoir plutôt fait connoiſſance avec lui.

(*à Finette.*)

Jeune & brave Huſſard, ſans nul compliment fade,
Votre air prévient ſi fort, vous êtes ſi joli,
Que l'on ſe fait un plaiſir infini
De donner dans votre ambuſcade;
Et d'un ſi charmant ennemi
L'on fait bientôt ſon plus cher camarade.

FINETTE, *à part.*

Soutenons cette attaque-ci
Par un fier & profond ſilence.

CRISPIN.

Vous ne répondez mot. Seroit-ce par mépris ?
Avec moi devez-vous en agir de la ſorte ?
Vous avez tort.... Cet air, & le fer que je porte,

Diſent aſſez ce que je ſuis :
J'ai glorieuſement fait plus d'une campagne :
Si vous êtes, Monſieur, un brave d'Allemagne,
Apprenez que je ſuis un vaillant du pays ;
Je penſe même avoir l'honneur de vous connoître,
Et nous nous ſommes vûs ailleurs.

FINETTE.

Cela peut être ;
Dans un parti que j'ai ſurpris,
Dans ma derniere courſe, au fond de la Bohême,
Avec les goujeats que j'ai pris,
J'ai fort bien pu te dépouiller toi-même.

CRISPIN.

Si vous êtes vaillant, vous n'êtes pas poli :
Mais vous, Monſieur, qui me parlez ainſi,
De votre nom, voudriez vous m'inſtruire ?

FINETTE.

Je ſuis, puiſqu'il faut te le dire,
Je ſuis ce brave & fier Zaski,
Que ſon goût pour la France ici vient de conduire.
J'ai ſuivi le Marquis en qualité d'ami ;
Officier de Huſſard, plus craint que le tonnerre,
Je brave les ſaiſons ; quand je campe la nuit,
Le Ciel ſeul eſt ma tente, & la terre eſt mon lit ;
Mon ſabre & mon courſier ſont tout mon train de guerre :
Je joins à la valeur, la fuite & les détours ;
La retraite pour moi devient une victoire ;
J'illuſtre le pillage, & j'en tire ma gloire ;
J'imite, en ravageant, un torrent dans ſon cours ;
Je ne me laiſſe jamais joindre,
Pour être ſûr de vaincre & d'impoſer des loix,
J'évite le grand nombre, & j'attaque le moindre ;
J'enleve des partis, je pille des convois,
Et je répands ſouvent l'alarme ;
Sans poudre ni canon je livre des aſſauts,
Et n'ayant que ce fer pour arme,

Je force une muraille, & je prends des Châteaux:
J'emporte tout dans mon passage;
Je fais couler le sang de toutes parts,
Rien n'arrête mon bras; je brûle, je saccage,
Je ravis, je détruis, je massacre, & je pars.
(*Il prend la fuite.*)

CRISPIN.

Arrêtez-vous; sied-il, après tant de carnage,
De battre la retraite, intrépide Héros.

FINETTE.

La valeur d'un Hussard est de fuir à propos.

CRISPIN.

Et celle des Crispins, dont j'ai suivi la trace,
Est toujours de fermer les chemins aux Hussards:
Je ne leur fais aucune grace,
Et je tombe sur les fuyards;
Avec ce fier courage, & cette noble audace,
Si naturelle à tous ceux de ma race.

FINETTE, *à part.*

Je sai qu'il est poltron, feignons d'avoir du cœur,
Pour soutenir mon rôle, & pour lui faire peur.
(*à Crispin, mettant le sabre à la main.*)
Dans ma fuite toujours, malheur à qui m'arrête;
Gardes-toi d'approcher, ne retiens plus mes pas,
Ou, par la mort, avec ce coutelas,
Je te ferai l'honneur de te trancher la tête.

CRISPIN.

Ma tête me sied bien, & nous la défendrons;
Mais, croyez-moi plutôt, ensemble composons.
Par un seul mot, daignez me satisfaire
Sur une question que je m'en vais vous faire.

FINETTE.

Je n'écoute jamais qu'après m'être battu.

CRISPIN.

Et moi, je ne me bats, qu'après être entendu.
Seigneur Zaski, votre fierté m'étonne,
Et si vous êtes brave autant que l'est votre air,

Non, vous n'êtes plus la personne
Pour qui d'abord je vous prenois.
Vous en avez pourtant la voix comme les traits.
Auriez-vous une sœur ?

FINETTE.

Non, je suis fils unique.

CRISPIN.

J'aurois en ce cas-là regret de vous tuer ;
Et ce discours me laisse sans replique.
Je ne sai plus comment vous bien évaluer.
(Le Marquis appelle dans la coulisse.)
Zaski !

CRISPIN.

L'on vous appelle, & nous nous retirons.
Nous observons en tout l'exacte bienséance.
Adieu, Hussard charmant, mais douteux dans le fonds ;
Je n'ai fait avec vous qu'ébaucher connoissance,
Je me flatte dans peu que nous nous reverrions ;
Vous parlerez alors, ou nous féraillerons.
(Il sort.)

SCENE III.

LAURE, FINETTE.

LAURE.

Je te cherche par-tout, & ma joie est parfaite.
Je viens l'épancher dans ton sein ;
Tu ne dois plus être inquiete.
Tout a favorisé mes vœux & mon dessein :
Eh bien, une autre fois m'en croiras-tu, Finette ?
Tu vois qu'ils ont un succès plein.
Dis, parle, comme moi n'es-tu pas satisfaite
De la réception qu'ici l'on nous a faite ?
Ma rivale est sur-tout dans une bonne foi.

Qui me ravit autant qu'elle m'étonne:
Elle m'épousera sans peine, je le voi:
Elle a déja du goût pour ma personne;
Mais dans le fonds la chose est trop bouffonne.
Partage mes transports, & ris-en comme moi.

FINETTE.

Je ne saurois, Crispin, puisqu'il faut vous l'apprendre....

LAURE.

Finette, rends justice à mes talens.
Conviens, avoue en même tems
Que des yeux bien plus fins auroient pu s'y méprendre.
N'ai-je pas bien joué le rôle de Marquis ?
Attrapé tous ces airs difficiles à prendre,
Panchés avec aisance, & décemment hardis ?

FINETTE.

Moi, j'ai fait le Hussard au mieux, dont bien m'a pris;
Sans quoi Crispin qui me soupçonne....

LAURE.

Laisses-là ton Crispin.

FINETTE.

Le péril me talonne....

LAURE.

Pour trois heures de tems que nous serons ici,
Ne va pas dans l'esprit te mettre ce souci;
Parlons uniquement de ce qui m'intéresse.
Tu viens de voir cette Comtesse
Dont la beauté fait du bruit à Paris,
Mérite-t-elle cette gloire ?
Et complaisance à part, là, qu'en penses-tu, dis ?
Est-elle digne à ton avis,
D'obtenir sur moi la victoire ?
Sans vouloir trop m'en faire accroire,
Ni trop rabaisser ses appas,
Entre nous, ne la vaux-je pas ?
Lui fais-je aucun tort ?

FINETTE.

Quelle idée!

Par la comparaison vous êtes dégradée.
Sentez mieux tout le prix de ce que vous valez,
Charmante Laure, en vous vous rassemblez
Ce qui ne se réunit guere,
Les graces, l'agrément & l'exacte beauté,
Vous joignez là douceur à la vivacité,
Et sans l'étudier, vous savez l'art de plaire.

LAURE.

Tu me flattes au fond, mais tu me fais plaisir.

FINETTE.

On a beau vous flatter, on ne sauroit mentir.
A l'égard de votre rivale,
En ridicule, il n'est rien qui l'égale;
Elle se met d'un goût, oh! qui n'est pas commun.
Comme elle se présente! & quel salut grotesque!
Son air est emprunté, sa taille gigantesque,
Son visage, en un mot, comme on n'en voit aucun.

LAURE.

Il n'est pas tout à fait si dépourvu de grace.
Elle a de belles dents: son teint est un peu brun.

FINETTE.

Oui, par ma foi, d'aussi bruns qu'il s'en fasse.
Au rang des laides, moi, hardiment je la place;
Elle est laide en tout point, de loin comme de près.
Oui, laide exactement. Sa vue est un supplice.

LAURE.

Tu charges pour le coup, voilà de tes excès.
Dans les bornes qu'il faut tu ne te tiens jamais.
Pour moi, mon caractere est de rendre justice,
Même aux personnes que je hais.
Quel que soit l'intérêt qui contre elle m'inspire,
Je ne puis m'empêcher de dire,
Qu'elle a dans ses façons, & même dans ses traits
Certaine douceur naturelle;

Qui frappe en bien, & qui prévient pour elle.
Son esprit y répond.

FINETTE.

Oui, franchement j'augure
Qu'il va de pair, & qu'il suit la figure,
Il soutient assez mal la conversation.

LAURE.

Il brille peu d'abord, ce n'est pas un génie;
Mais à l'user je le crois bon.

FINETTE.

Que ne me parlez-vous plutôt de son amie?
C'est elle qui paroît avoir beaucoup d'esprit,
Et qui par sa beauté, doublement l'enlaidit.

LAURE.

Oh! n'en fais pas l'éloge, je t'en prie.
Sa beauté n'est pas de mon goût.
Je ne saurois souffrir son tour d'esprit sur-tout.

FINETTE.

Vous m'étonnez; qu'a-t-il donc qui vous blesse?

LAURE.

Il est enclin à juger mal d'autrui;
Et sous un air poli, cache un fond de rudesse.
Sur l'entretien seul d'aujourd'hui,
Je gagerois qu'elle est d'un caractere
Dur & fâcheux, à vivre mal aisé.
Elle se montre en tout d'un avis opposé,
Au point qu'elle a déja le don de me déplaire,
Autant que ma rivale, & peut-être un peu plus.
La chose dans mon cœur n'est pas encor bien claire.
Je ne sai qui des deux l'emporte là-dessus.

FINETTE.

Pouvez-vous bien les mettre en la même balance?
Vous jugez la premiere avec trop de rigueur,
Et traitez la Comtesse avec trop d'indulgence;
C'est elle qui doit seule exciter votre aigreur.

LAURE.

Elle l'excite aussi : depuis que je l'ai vue :
De moitié tout au moius ma haine s'est accrue.
Heureusement pour moi j'ai prévenu son cœur,
Et j'en ai pour garant son trouble, sa rougeur,
Son embarras en ma présence,
A m'écouter sa complaisance ;
En me regardant sa douceur :
Son zele même à prendre ma défense.
Le tems presse. Je veux achever mon bonheur ;
Il faut pour la punir, & combler ma vengeance,
Il faut, m'assurer de ses vœux.
L'aveu que j'en attends est trop cher à ma haine ;
Avant que de quitter ces *lieux*,
Finette, il faut que je l'obtienne.
Un hazard favorable à propos me l'amene.
Laisse-nous seules toutes deux ;
Je m'en vais profiter de ce moment heureux.
(*Finette sort.*)

SCENE IV.

LAURE, DAMON.

LAURE.

MAdame, je me félicite
De pouvoir un instant être seul avec vous ;
Et si près du bonheur de me voir votre époux
Je puis vous témoigner combien votre mérite
Me fait sentir le prix d'un bien si doux.
Puis-je me flatter qu'une chaîne
Où je mets ma félicité,
Pour vous ne soit pas une peine,
Et ne trouve en vos vœux nulle difficulté ?

DAMON.

Un lien que mon oncle approuve & fait lui-même,
N'en doit pas trouver dans mon cœur.
Pour moi, qui m'en rapporte à sa prudence extrême,
Le devoir n'est jamais une peine, Monsieur.

LAURE.

Madame ; voilà le langage
Que tient toujours une personne sage,
Qui regle ses desirs sur ceux de ses parens.
Mais pardon, si j'ose vous dire
Que j'exige un peu plus que de tels sentimens.

DAMON.

Il me semble, Monsieur, qu'ils doivent vous suffire,
Et qu'un hymen formé par la raison,
Et qu'entre nous tout rend sortable,
Ne demande de moi que la soumission.
Un autre sentiment feroit peu convenable,
Et ma réserve est de saison.

LAURE.

Ne pas déplaire à votre vue,
Est le bonheur modeste où mon cœur se réduit.
Sans blesser votre retenue,
C'est un bien dont par vous je puis me voir instruit.

DAMON.

Pour une premiere entrevue
Vous demandez, Monsieur.....

LAURE.

Ce qu'on doit m'accorder.
Je borne toute mon instance
A savoir simplement (puis-je moins demander ?)
Si votre cœur pour moi n'a pas de répugnance.

DAMON.

Non, je n'en sens aucune.

LAURE.

Aveu trop précieux !
Ma personne a trouvé grace devant vos yeux.
Quel doux présage pour mon ame !

Quelque flatteur pourtant que soit ce bien, Madame,
Je ne suis pas encor satisfait pleinement.
Il manque à mon bonheur.....

DAMON.

Ah! le tour est charmant.

LAURE.

Mon estime pour vous m'autorise & me pousse
A souhaiter un nouveau bien.
Ce que mon cœur desire au fond n'est presque rien,
C'est une pente foible, imperceptible & douce,
C'est un goût commencé.

DAMON.

Du goût!

LAURE.

Le terme ne doit pas vous révolter du tout,
Et ce goût si senti, si parfait dans les femmes,
Que peint si bien la douceur de leurs yeux,
Qui le demande, & l'inspire encor mieux,
N'est pas fait pour causer de la frayeur aux Dames.
C'est cette convenance, & ce rapport d'humeurs,
L'union des esprits & le lien des cœurs,
L'enchantement des sens, la volupté des ames,
Le charme des amans, le bonheur des époux;
Il ranime leurs vœux, renouvelle leurs flammes,
Epure leurs plaisirs, & les augmente tous.
Ma bouche pour toute assurance
Ne demande qu'un peu.....

DAMON.

Qu'un peu!

LAURE.

Qu'est-ce entre nous?
Qu'un peu de ce penchant si doux dès sa naissance,
De ce goût si flatteur.....

DAMON.

Si flatteur & si doux!
Vous n'êtes pas content qu'on soit sans répugnance,
Vous demandez encor qu'on ait du goût pour vous.

LAURE.

L'effort n'est pas de conséquence ;
Ce goût est peu de chose en soi ;
L'intervalle est petit. Que votre complaisance
S'étende un peu plus loin pour moi.
Vous n'avez, pour combler la joie où je me voi,
Qu'un pas à faire ; allons, Comtesse aimable,
Vous êtes en si beau chemin,
Et pour franchir plutôt ce pas si desirable,
Souffrez qu'en ce moment je vous donne la main.

DAMON.

Votre bras est trop secourable.

LAURE.

Vos sens ont tort d'être alarmés.
Ne vous refusez pas à ma juste priere ;
Ajoutez seulement, dites que vous m'aimez.
Un mot de plus ne coûte guere.

DAMON.

Comment ! pour vous le goût n'est pas assez,
Vous voulez qu'on vous aime encore !
Mais je vois que de l'air dont vous enchérissez,
Vous prétendrez bientôt qu'on vous adore.
Voilà, Messieurs, comme vous êtes tous :
Qu'on vous accorde une demande,
C'est un droit, un titre chez vous,
Pour presser aussi-tôt, pour exiger de nous
Une faveur encor plus grande.

LAURE.

Madame, je n'exige pas,
Je sollicite & je vous prie.

DAMON.

Je ne me vis jamais dans un tel embarras.

LAURE.

Je vous conjure, & vous supplie ;
J'attends ce mot comme un bien souverain.
Il lui baise la main.

DAMON.

Mais en me suppliant, vous me baisez la main,
Ma surprise s'accroît.

LAURE.

C'est un baiser d'estime.
Pardonnez ce transport au motif qui m'anime.

DAMON.

Marquis, en vérité, vous êtes trop pressant :
J'ai pensé dire séduisant.

LAURE.

Et vous, Comtesse, & vous, vous êtes trop cruelle.
Pour fléchir votre ame rebelle
Je me jette à vos pieds, j'implore vos bontés.

DAMON.

Que faites-vous ; ah! Monsieur, arrêtez ;
La chose est pour moi très-nouvelle.

LAURE.

Elle ne doit pas l'être, étant aimable & belle.

DAMON.

C'est, je puis vous le protester,
Et tout en moi le justifie,
La premiere fois de ma vie,
Qu'un homme m'a rendu ces hommages flatteurs.

LAURE.

Je vous le jure aussi, Madame,
Vous êtes la premiere femme
A qui j'ai demandé de pareilles faveurs.

DAMON.

Je n'en crois rien au fond de l'ame,
Et vous êtes fait de façon....

LAURE.

Précisément c'est par cette raison :
Je retombe à vos pieds.

DAMON.

Levez-vous donc de grace.

LAURE.

Non, je ne quitte plus vos genoux que j'embrasse,

Que je n'aie obtenu l'aveu de mon bonheur.
Tournez vers moi vos yeux pleins de douceur,
Et que j'entende ici de votre bouche même
Ces mots charmans: oui, Marquis, je vous aime.

DAMON.

Non, je vous prie à ce sujet,
Ne me pressez pas davantage.

LAURE.

Qui peut vous obliger?......

DAMON.

Une raison très-sage.
Je sens que vous allez m'arracher mon secret,
Et la rougeur déja me couvre le visage.

LAURE.

Vous m'enchantez par ce langage,
Combleż mon espoir tout à fait.
Achevez.

DAMON.

Je vais donc..... Mais on vient, c'est Hortense.

LAURE, *à part.*

Pour le coup, de bon cœur je maudis sa présence.

SCENE V.

LAURE, DAMON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Laure.*

NOn, restez, Monsieur le Marquis;
Dans les termes où vous en êtes,
L'attitude n'a rien qui ne soit très-permis;
Mais peut-être vos cœurs ont des choses secretes
Dont ils veulent s'entretenir,

Je me retire.

DAMON.

Non, vous me ferez plaisir
De demeurer, Mademoiselle,
Monsieur est avec moi respectueux, poli,
Mais trop passionné.

LA COMTESSE.

Pour respectueux, oui.
Sa posture en étoit une preuve fidelle.
S'il demandoit, c'étoit en suppliant.

LAURE.

Près de l'objet aimé, doit-on être autrement ?

LA COMTESSE.

L'objet aimé ! déja ! voilà ce qu'on appelle
Un feu prompt au-delà de toute expression.
Je souhaite, Monsieur, que votre passion
N'ait pas le sort des ardeurs violentes,
Que l'on ne voit jamais durables ni constantes.

LAURE.

Elle en sera l'exception,
J'espere un jour d'en convaincre Madame.

(Elle sort.)

SCENE VI.

DAMON, LA COMTESSE.

DAMON.

EH bien, de tout ceci, que pensez vous dans l'ame ?
N'êtes-vous pas satisfaite à présent ?
Le Marquis en votre présence
N'a pas de ses transports caché la violence,
Vous êtes en état d'en juger sainement.

LA COMTESSE.

Il est sorti bien brusquement.

DAMON.

DAMON.

Oh ! vous êtes piquée. Au moins en confidence,
Convenez avec moi qu'il s'y prend joliment,
Vivement, qui plus eſt : l'attaque étoit ſi forte,
Je vous l'avoue en bonne foi,
Que, ſoit mérite en lui, ſoit foibleſſe chez moi,
Ou ſoit l'effet de l'habit que je porte,
Je me défendois mal, & malgré ma vertu,
Oui, le diable m'emporte,
Mon ſecret m'échappoit, quand vous avez paru.

LA COMTESSE.

Ce Marquis, ſelon vous, eſt donc bien redoutable ?

DAMON.

L'effet de ma beauté n'eſt pas moins formidable:
Sa défaite, à mes yeux, n'a coûté qu'un moment ;
Par ma foi, mon triomphe, eſt trop beau, trop brillant :
J'étois bien convaincu que j'étois très-aimable,
Mais je ne croyois pas l'être à ce point frappant ;
Il eſt juſte, ma ſœur, que je vous remercie.

LA COMTESSE.

Finiſſez la plaiſanterie.

DAMON.

Il faut avouer, entre nous,
Que la condition d'une femme jolie
Eſt un amuſement, eſt un métier bien doux.
Je m'en accommode à merveille :
D'un cavalier bien fait, l'hommage nous réveille,
Et ſon langage ſéducteur
En même tems flatte l'oreille,
Charme l'eſprit, intéreſſe le cœur.

LA COMTESSE.

Mon frere, ce jargon ne plaît qu'à des coquettes
Telles que vous ſeriez, de l'humeur dont vous êtes,
Si vous étiez vraiment du ſexe dont je ſuis ;
Mais une femme raiſonnable
Eſt au-deſſus d'une attaque ſemblable,

Et n'y répond que par un froid mépris.

DAMON.

Je vous plains, en ce cas, votre état eſt terrible.
Je viens de l'éprouver moi-même en cet inſtant :
Meſdames, quel rôle pénible
De réſiſter, pour peu qu'on ait le cœur ſenſible,
Aux fleurettes d'un homme aimable, vif, preſſant !
Le combat d'un ſeul jour me paroît étonnant,
Et la victoire à la longue impoſſible.
Tout badinage à part, le Marquis eſt charmant
Par les qualités de ſon ame,
Plus que par ſa beauté, que par ſon agrément :
Il eſt rempli d'honneur, d'eſprit, de ſentiment,
Il a tout ce qui peut rendre heureuſe une femme.

LA COMTESSE.

L'apparence vous trompe, & je m'y connois mieux ;
Il s'eſt contrefait à vos yeux ;
Mais grace à mon heureuſe étoile,
Ou plutôt par l'effet de mon déguiſement,
Il s'eſt offert à moi d'abord ſans aucun voile,
Tel qu'il eſt naturellement ;
Et je n'ai vu dans lui, mon rapport eſt fidele,
Qu'un petit fat tout plein, tout occupé de ſoi.

DAMON.

Non, il eſt né modeſte, & ſa pudeur eſt telle
Qu'en me baiſant la main il a rougi pour moi.

LA COMTESSE.

Il a rougi d'orgueil, d'abaiſſer tous ſes charmes
Juſqu'à rendre des ſoins qu'il croit ſeul mériter.
Pour moi, je m'applaudis de mes ſages alarmes.
J'ai bien fait de les écouter.
Si pour ce que je ſuis il m'avoit reconnue,
Il auroit devant moi déguiſé ſes défauts ;
Comme il a fait à votre vue,
Et m'auroit impoſé par un mérite faux.

DAMON.

Mérite faux !

LA COMTESSE.

Très-faux, vous dis-je;
Son caractere l'est aussi,
Son cœur, ses sentimens; oui, tout est faux chez lui;
Puisqu'à le déclarer votre discours m'oblige.

DAMON.

Quelle preuve avez-vous de tant de faussetés?

LA COMTESSE.

Quand à vos pieds je l'ai surpris tout transporté,
Qu'il y faisoit l'aveu d'une si belle flamme,
Etoit-ce là des vérités?
Vous flattez-vous qu'il soit épris de vos beautés?
Rendez-vous justice, Madame;
Et jugez par ce trait qui révolte si fort,
Jugez enfin si c'est à tort
Que de fausseté je le blâme.

SCENE VII.

DAMON, LA COMTESSE, CRISPIN.

CRISPIN.

MEsdames, en ces lieux votre oncle est de retour.

LA COMTESSE.

Il n'a pas fait long-tems sa cour.
(*à part.*)
Il vient pour augmenter l'embarras de mon ame.

CRISPIN.

Il veut ici vous dire un mot à toutes deux.

DAMON.

Je fuis & ne veux pas me montrer à ses yeux
Dans cet équipage de femme.
Il sort avec Crispin.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

JE ſuis parti fort gai, je reviens plus joyeux ;
D'abord commence par m'apprendre
Si le Marquis eſt arrivé.

LA COMTESSE.

Mon oncle, il l'eſt.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux, comment l'as-tu trouvé ?
Charmant, ſans doute.

LA COMTESSE.

Mais.....

LE COMMANDEUR.

Fort bien, je dois t'entendre.
Il t'a paru plus beau que les amours.

LA COMTESSE.

Mon oncle.....

LE COMMANDEUR.

Il ſuffit, va ton trouble
M'en dit plus que tous les diſcours.
Mon contentement en redouble ;
Ce nœud va prolonger le fil de mes vieux jours,
Juſqu'à demain je ne ſaurois remettre
Un lien ſi parfait que je brûle de voir ;
Je veux abſolument qu'il ſe faſſe ce ſoir.

LA COMTESSE.

Ne preſſez rien, Monſieur, & daignez me permettre...

LE COMMANDEUR.

Diſcours ! Je ſai comment je dois l'interpréter.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, mon oncle, & la chose mérite....

LE COMMANDEUR.

C'est me dire tout bas que je la précipite.

LA COMTESSE.

Vous ne daignez pas m'écouter.

LE COMMANDEUR.

Tu voudrois, je le vois, qu'elle fût déja faite;
Mais elle le sera dans peu;
Le Notaire est mandé, tu seras satisfaite,
Et pour rendre aujourd'hui la fête plus complette,
Je prétends avec toi rendre heureux mon neveu.

LA COMTESSE.

De son bonheur je suis flattée;
Vous allez donc, Monsieur, le marier aussi?

LE COMMANDEUR.

Oui, depuis que je t'ai quittée,
Je viens de lui trouver un excellent parti;
Et bien au-dessus de celui
Qu'il a refusé l'autre année;
Je me flatte, en cette journée,
Qu'il le prendra d'un ton plus radouci.
Je sai que son penchant n'est pas pour la jeunesse,
A cet égard j'approuve sa sagesse,
Et dans son goût je l'ai servi:
Celle dont il s'agit est une beauté mûre,
Mais fraîche, & d'un éclat qui n'est point effacé:
Ah! c'est un port, un air, une figure,
Telle qu'on en voyoit dans le siecle passé;
Elle joint, à l'esprit, une grande naissance;
Et si j'ose le dire encor,
Une plus distinguée & plus haute opulence;
Pour mon neveu, c'est un trésor.

LA COMTESSE.

Peut-on savoir quelle est cette rare personne?

LE COMMANDEUR.

C'est, puisqu'il faut te dire enfin son nom.

LA COMTESSE.

La Baronne !

LE COMMANDEUR.

Oui, pourquoi cette exclamation?

LA COMTESSE.

Mais elle est d'admiration.

LE COMMANDEUR.

On doit vraiment, quand je la nomme,
Se sentir pénétrer de vénération ;
Je ne vois point de Gentilhomme
Qui ne doive envier le bonheur de Damon.

LA COMTESSE.

Mais je ne doute point qu'un si grand mariage
N'ait dans ce jour son approbation.

LE COMMANDEUR.

Il n'auroit pas cet avantage,
Si j'avois pu pour moi former cette union;
Mais n'étant pas permis à ma tendresse
De la prendre pour femme, au défaut de ce nom,
Je veux avoir du moins la consolation
Et la douceur de l'avoir pour ma niece.

LA COMTESSE.

Un dédommagement, Monsieur, de cette espece
Est touchant pour mon frere.

LE COMMANDEUR.

Il sera trop heureux :
En elle, il trouve tout, beauté, vertu, richesse,
Elle a ce soir un air si radieux,
Qu'il ne pourra la voir sans en être amoureux.

LA COMTESSE.

Viendra-t-elle bientôt, mon oncle? vous suit-elle ?

LE COMMANDEUR.

Dans son char qu'on attelle
Elle va fendre l'air, pour voler en ces lieux ;
Je ne la vis jamais plus belle ;

Elle a des fleurs dans ses cheveux,
On la prendra pour Flore.

LA COMTESSE, *à part.*

Ou plutôt pour Cybele.

LE COMMANDEUR.

De cette agréable nouvelle,
Je m'en vais informer ton frere promptement;
Il sera transporté de joie.

LA COMTESSE.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Dans la mienne il faut que j'embrasse
Le beau Marquis, premiérement:
Puis, de vos deux Hymens, que je presse l'instant.

LA COMTESSE.

Un mot auparavant, de grace.

LE COMMANDEUR.

Adieu, nous n'avons pas le tems de discourir;
Un jour de noce, il faut agir;
Et ma présence est par-tout nécessaire:
J'ai pour le bal, le souper, le Notaire,
Vingt ordres à donner, mille soins à remplir;
A parler au Marquis, à prévenir ton frere....

LA COMTESSE.

Moi, j'ai, mon oncle, à vous entretenir.

LE COMMANDEUR.

A recevoir comme elle le mérite
La Baronne qui va venir,
Avec tout son train & sa suite;
Je n'ai pas un moment à perdre, & je te quitte,
Nous causerons demain plus à loisir.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, *seule.*

Demain! & dès ce soir ma noce sera faite!
Il ne seroit plus tems; voilà qui m'inquiete.
En vérité mon oncle est un homme étonnant,
Et rien n'égale au fond l'embarras où me jette
Son ridicule empressement:
Il n'est plus question de jouer ni de rire:
La chose est sérieuse, elle est conduite au point
Qu'il me faut épouser, sans oser m'en dédire,
Un homme absolument qui ne me convient point.
Non, non, mon cœur n'y peut souscrire.
Voyons mon frere, & trouvons le moyen
De rompre de concert son Hymen & le mien.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, DAMON.

LA COMTESSE.

NOn, mon frere, pour lui j'ai trop de répugnance,
Vous parlez inutilement.

DAMON.

Ah ! sans mon sot déguisement
Le Marquis, à vous plaire auroit mis sa science,
Et vous l'auriez trouvé charmant.

LA COMTESSE.

Imaginons, tâchons tous deux, mon frere,
De trouver un expédient
Qui m'aide à me tirer d'affaire
Avec le Marquis doucement.

DAMON.

Mais, selon mon peu de lumiere,
Pour en sortir avec honneur,
Il en est un très-simple ; épousez-le, ma sœur,
Vous n'avez rien de mieux à faire.

LA COMTESSE.

Quoique de vos conseils je fasse très-grand cas,
Voilà celui que je ne suivrai pas,
C'est à quoi, sans retour, je suis bien résolue.

DAMON.

Un refus si bizarre est pour moi tout nouveau ;
Encore un coup, ma sœur, ouvrez la vue.

Voyez le Marquis dans son beau,
Ou plutôt dans son vrai. Sans flatter le tableau,
Trouverez-vous jamais un époux qui l'approche?
LA COMTESSE.
Pour lui treve d'éloge, & pour moi de reproche:
On voit que le Marquis vous a dit des douceurs,
Vous l'en payez toujours par quelques traits flatteurs;
Et vous avez l'ame reconnoissante.
DAMON.
Votre seul intérêt m'oblige à le louer,
Quand vous seriez fondée à me désavouer,
Qu'il n'auroit pas les vertus que je vante,
Vous êtes malgré vous forcée à l'épouser
Dans ce jour solemnel, dans cette heure pressante,
Où tout pour votre Hymen vient de se disposer:
Vous ne pouvez le refuser,
Sans percer, d'un trait effroyable,
Mon oncle, qui s'en fait un honneur des plus grands;
Sans vous donner en même tems,
Un ridicule épouvantable.
LA COMTESSE.
Je préfère, Monsieur, tout pesé mûrement,
Le ridicule d'un moment
Au malheur de toute la vie.
Mais pour trancher d'un mot un propos qui m'ennuie,
Je ne serai jamais la femme du Marquis,
Trop d'opposition regne dans nos esprits:
Et si votre sœur vous est chere,
Elle vous fait une priere;
Voyez, sans attendre plus tard,
Voyez mon oncle de ma part,
Dites-lui qu'un dégoût invincible me porte....
DAMON.
Non, non, je ne me charge point
D'un ambassade de la sorte.
LA COMTESSE.
Au plaisir que j'attends, l'amitié vous exhorte,

Mon frere, qui plus est, votre intérêt s'y joint,
Vous en avez une raison très-forte.

DAMON.

Non, je n'en ferai rien, vous vous moquez de nous.

LA COMTESSE.

Ma bonté qui vous le conseille,
S'offre à vous rendre la pareille,
Expliquez-vous pour moi, je parlerai pour vous.

DAMON.

Comment! pour moi! quel est donc ce langage?

LA COMTESSE.

Oui, oui, je m'exprime assez bien.
Je m'ouvrirai pour vous sur votre mariage;
Vous vous expliquerez, vous, pour moi sur le mien.

DAMON.

Mon mariage, à moi! mais je n'y conçois rien;
Le vôtre apparemment vous a brouillé la tête.

LA COMTESSE.

Un nuage plutôt vous offusque l'esprit;
Si vous n'en êtes pas instruit,
Sachez, avec le mien, que votre Hymen s'apprête;
Mon oncle, à son retour, lui-même me l'a dit.

DAMON.

De quoi s'avise-t-il! mais quelle est donc la femme
Dont il veut m'honorer?

LA COMTESSE.

C'est une belle Dame,
Fort riche, & dont les qualités
Ne doivent pas en vous trouver un cœur revêche,
Vous l'allez voir brillante, arriver en calêche,
Et vos premiers regards en seront enchantés.
C'est la Baronne.

DAMON.

Ah! Ciel! mais je la croyois morte.

LA COMTESSE.

Songez qu'elle est charmante.

DAMON.

Eh fi,
Que le char qui l'amene, au plutôt la remporte,
Et mon oncle avec elle, & toute son escorte:
Il faut absolument qu'il radote aujourd'hui.
Ah! qu'il garde plutôt pour lui
Sa Cléopatre surannée;
Il a toujours pour moi parfaitement choisi;
Il vouloit me donner un monstre l'autre année,
Il m'offre un siecle celle-ci.

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas de goût pour les jeunes personnes.

DAMON.

Oh! j'en ai beaucoup moins pour les vieilles Baronnes,
Ciel! comment me tirer de là?
Mon sort est dans ce jour d'une bizarrerie....

LA COMTESSE.

J'en vois un moyen sûr, mon frere, épousez-la.

DAMON.

Le plaisant conseil que voilà!
J'aimerois mieux rester fille toute ma vie.

LA COMTESSE.

Mais mon oncle a promis pour vous, il le faudra,
Et vous l'affligeriez d'une étrange maniere.

DAMON.

Qu'il s'afflige tant qu'il voudra,
Je ne m'en embarrasse guere.

LA COMTESSE.

Ouvrez les yeux. Voyez la Baronne en son beau;
Voyez son opulence, & ses vertus sans nombre.

DAMON.

Le nombre de ses ans est son plus grand fardeau,
Et son éloge me rend sombre;
Hors de saison vous badinez toujours.

LA COMTESSE.

Je vous imite, & vous rends vos discours.

DAMON.

Comme vous le pourrez, ma sœur, sortez d'intrigue ;
Pour moi que cet habit fatigue,
Dans ma chambre au plutôt je vais m'en dépouiller,
Pour me mettre en état de chercher un asyle.

LA COMTESSE.

Si vous prétendez fuir, ce soin est inutile ;
Mon oncle, qui veut vous parler,
Dans votre appartement vous attend de pied ferme.

DAMON.

Cet homme est, pour le coup, né pour me désoler :
Non, il n'est point d'expression, de terme,
Qui puisse rendre bien mon embarras nouveau,
Ni mon juste dépit qui va jusqu'à la rage.
Je n'ai jamais senti mieux l'avantage
Ni l'utilité d'un chapeau ;
De cet habit gênant, connu mieux l'esclavage,
Qu'à présent que par lui je suis pris au passage ;
Sans vos caprices fous qui me l'ont fait garder,
Je ne me verrois pas, morbleu, dans ces entraves,
Si capables d'intimider,
Et d'arrêter en tout l'audace des plus braves.

LA COMTESSE.

Si vous voulez m'aider, je pourrai.....

DAMON.

Discours vain ;
Dans le malheur qui m'accompagne,
Mon unique ressource est de charger Crispin
De me trouver bien vîte un habit de campagne.
Dans le pavillon du jardin,
Adieu, je vais l'attendre, & cacher ma figure
Jusqu'au moment où je puisse quitter
Cette impertinente parure,
Que j'ai trop lieu de détester ;
Monter vîte à cheval, voler à tire d'ailes,
Loin d'un lieu que j'abhorre, & chercher à Paris
Où me mettre à couvert des nœuds mal assortis,

Des sœurs que le bon sens trouve toujours rebelles,
Des parens, des oncles maudits,
Et des Baronnes éternelles.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, *seule.*

Je lui pardonne, & je ris, qui plus est,
Du comique transport de sa vive colere :
Son Hymen aujourd'hui n'a pas l'air de se faire,
Et sa fuite, du mien peut déranger l'apprêt.
La Marquis.... Mais je vois son Hussard qui paroît.
Ah ! fuyons un objet dont je hais la présence,
Tout ce qui tient à lui me choque & me déplaît,
Et peut-être qu'ici ce valet le devance.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

CRISPIN, FINETTE.

CRISPIN.

Je t'ai forcée enfin à rompre le silence ;
Fripponne, c'est donc toi... Mais sous de tels habits,
Dites-moi, quel motif vous porte
A vous mettre, Madame, aux gages d'un Marquis ?

FINETTE.

Une raison aussi juste que forte ;
Ne raille pas à ce sujet.

CRISPIN.

Je n'ai garde. Un Marquis galant, jeune & bien fait,

Pour son valet-de-chambre a pris dans son voyage
Une brune charmante, à peu près de son âge.
Belle matiere à rire! il a fort bien choisi:
Par des filles toujours un maître est mieux servi.
Je le vois qui paroît. Je lui cede la place,
Et dans l'anti-chambre je passe.
Dès qu'il sera parti, je reviens en ces lieux,
Vous prier de vouloir me conter votre histoire;
Je crois que les détails en sont très-curieux,
Et qu'ils sont tous à votre gloire.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

LAURE, FINETTE.

FINETTE.

CRispin, Mademoiselle....

LAURE.

Et quoi, toujours ta peur.....

FINETTE.

Eh, non, non, ce n'est plus une fausse terreur;
C'est une vérité. Crispin m'a démasquée,
Et pour nier la chose elle étoit trop marquée.

LAURE.

Tant pis, c'est vraiment un malheur.

FINETTE.

Nous n'avons pas de tems à perdre, fuyons vîte.
Vous devez partager la frayeur qui m'agite.

LAURE.

Crispin est-il instruit de mon secret? dis.

FINETTE.

Non.

Je mourrois mille fois plutôt que de le dire;
Rien n'a pu triompher de ma discrétion.

LAURE.

La chose étant ainsi, Finette, je respire.

FINETTE.

Il m'attend.

LAURE.

Vingt louis que tu vas lui donner,
Ralentiront son ardeur curieuse :
Moi, je ne veux qu'une heure au plus pour terminer
Ici mon entreprise heureuse.
Du progrès que j'ai fait, j'ai lieu de m'étonner :
J'ai déja conduit la Comtesse
Au point où mon desir brûloit de la mener ;
Et j'ai presque arraché l'aveu de sa tendresse :
Non, je n'aurois jamais pu croire, pu penser
Qu'on sentît un attrait, si vif dans son espece,
A toucher un objet que l'on veut offenser ;
Que la vengeance au fonds fut si délicieuse,
Et que le goût qu'on trouve à l'exercer
Eût presque le piquant d'une flamme amoureuse.

FINETTE.

Quel goût peut-on avoir à converser,
A cajoler une rivale ?
A moins qu'adroitement feignant de l'embrasser,
On n'ait de l'étouffer, la douceur sans égale.

LAURE.

Fi, c'est une douceur trop noire, & mon plaisir
Est moins cruel, est plus doux à sentir ;
Abuser ma rivale est la vengeance aimable
Dont en secret je me plais à jouir.
Mon ame pour la mieux haïr,
Trouve, à s'en faire aimer, un bien inexprimable :
Grace à mon art, je viens d'y réussir,
D'un véritable amant j'ai tenu le langage.

FINETTE.

Près d'elle, sans vous démentir,
Comment avez-vous pu jouer ce personnage ?

LAURE.

Je l'ai joué ſans peine, avec goût, qui plus eſt;
De moi je ſuis très-ſatisfaite:
Je te dirai bien plus, Finette,
Je la ſuis beaucoup d'elle, & plus on la connoît,
Plus elle y gagne, & plus ſon caractere plaît,
Elle a l'ame excellente, elle a le cœur ſenſible,
Et je dois l'eſtimer autant que je la hais.

FINETTE.

Votre cœur ſur ſon compte eſt incompréhenſible.

LAURE.

On voit qu'en tout ſes ſentimens ſont vrais;
Sa franchiſe a cru tels ceux que je lui montrois;
Mais la plus incrédule en auroit fait de même,
Tant dans la vérité, je les repréſentois:
Dans l'inſtant que je la trompois,
J'étois moi-même en ſecret pénétrée,
Et dans la paſſion, je ſuis ſi bien entrée,
Que je croyois ſentir tout ce que je feignois;
Mon ame juſques-là, s'étoit même égarée,
Que ſon air me touchoit quand je l'attendriſſois.

FINETTE.

C'eſt un rafinement qui me paſſe à l'entendre.

SCENE V.

LAURE, FINETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Monſieur le Commandeur, Monſieur, dans cet inſtant,
Vous cherche dans le parc; il eſt impatient
De vous embraſſer.

LAURE, *à part.*

Ciel! que vient-il là m'apprendre?

(*à La Fleur.*)

Je vais répondre à ſon empreſſement.

LA FLEUR.

Je dois vous dire auſſi que le Notaire,
Pour ſigner le contrat, eſt là qui vous attend.

LAURE, *à part.*

Autre embarras, & nouvel incident.

(*à La Fleur.*)

Je ſuis vos pas.

(*à part.*)

J'aurai grand ſoin de n'en rien faire.

(*La Fleur ſort.*)

SCENE VI.

LAURE, FINETTE.

FINETTE.

TOut vous fait un devoir du départ à préſent.
Le contrat eſt dreſſé, le Notaire vous preſſe,
Vous ne pouvez parer ce coup-là qu'en fuyant;
Car vous ne voulez pas épouſer la Comteſſe?

LAURE.

Je la quitte à regret, & rien n'eſt plus piquant,
Mais non, j'ai tort de m'en affliger tant,
Je dois, tout au contraire, en paroître ravie:
Loin de me nuire en cet inſtant,
Mon départ va plutôt combler ma raillerie.
Quand on n'attend que moi pour la cérémonie,
Rien dans le fond ne ſera plus plaiſant
Que de diſparoître au plus vîte:
Je vais tous les embarraſſer:
Le Commandeur qui compte m'embraſſer
Va ſe déſeſpérer en apprenant ma fuite;
Tout le monde ſera confus:

Le souper & le bal seront interrompus :
Mais sur-tout la Comtesse en sera consternée ;
On va la croire abandonnée.
Elle aura perdu son époux
Avant d'avoir conclu son hymenée ;
Une seconde fois, par ce trait des plus fous,
Je vais la rendre veuve au moins pour la journée :
J'ai prévenu le Marquis : dans son cœur
Je suis trop sûre qu'elle m'aime,
Je ne puis mieux punir l'ingrat lui-même,
Qu'en la laissant dans une erreur
Qui doit nourrir pour moi sa flamme,
Et lui fermer, à lui, le chemin de son ame.
Partons vîte, avec soin je la dois éviter :
Mais j'entends quelqu'un : ah ! c'est elle.

FINETTE.

Crispin la suit, ma frayeur est mortelle.

LAURE, *à part.*

Sort fatal ! malgré moi je me vois arrêter.

SCENE VII.

LAURE, DAMON, FINETTE, CRISPIN.

DAMON, *à Crispin au fond du Théatre.*

VIens, pour partir en diligence,
Viens m'aider à quitter, ventrebleu, ces habits,
Qui trop long-tems me tiennent en souffrance.

CRISPIN, *bas à Damon.*

Mettez dans vos discours un peu plus de décence,
Madame, voilà le Marquis.
(*à part.*)
Bon, je vois avec lui notre Hussard femelle.

DAMON, *à part.*
Je suis pris : & pour moi la journée est cruelle.
FINETTE, *à part.*
Sauvons-nous.
CRISPIN.
Il s'enfuit, mais ses efforts sont vains,
Je vais lui couper les chemins.
(*Il court après Finette.*)

SCENE VIII.

LAURE, DAMON.

DAMON.
MA présence, Monsieur, paroît vous interdire.
LAURE.
Madame, point du tout ; pouvez-vous me le dire ?
DAMON.
Oui, vraiment, Monsieur, je le dois.
Plus je vous parle, & plus je l'apperçois,
Vous êtes agité, votre ame en vain déguise.
LAURE.
Mais permettez que je vous dise
Que vous l'êtes aussi ; votre air.....
DAMON.
Si je la suis.
C'est par contagion. A votre égard, Marquis,
Vous l'êtes en un point qui cause ma surprise. ;
Vous n'êtes plus le même de tantôt,
Convenez-en, soyez sincere.
Pour me nier la chose, elle parle trop haut.
LAURE.
Madame, il est trop vrai, je voulois vous le taire.
Le cas où je me trouve est si particulier....
Que je ne sais comment.... il faut que je réponde,

Je ſuis.... d'honneur..... l'unique.... le premier,
A qui pareille choſe arrive dans le monde.

DAMON.

Que vous eſt-il ſurvenu de fâcheux ?
Vous m'alarmez, parlez.

LAURE.

Je n'oſe.

DAMON.

Je le veux,
Expliquez-vous, c'eſt trop me laiſſer incertaine.

LAURE, *à part.*

Puiſqu'elle m'y contraint, faiſons-lui mes adieux,
De façon qu'elle s'en ſouvienne,
Quittons en rivale ces lieux.
(*à Damon.*)
Que direz-vous de moi, Madame,
Quand l'Hymen avec vous eſt prêt à me lier,
Après les ſoins que je viens d'employer,
Pour m'établir par degrés dans votre ame,
Je vais mal reconnoître, & je vais mal payer
L'accueil que dans ce jour vous m'avez fait vous-même.

DAMON.

Où tend, Monſieur, ce début ſingulier ?

LAURE.

Tant de bontés, mon cœur ne peut les oublier;
Mais la néceſſité, mais un pouvoir ſuprême,
Qui n'a d'égard à rien, ſous qui tout doit plier,
Me force d'être ingrat, malgré ma réſiſtance.
Pour vous le déclarer, je n'ai que cet inſtant:
Je cede à ſa rigueur qui me fait violence,
Madame, adieu, je pars.

DAMON.

Vous partez !

LAURE.

Sur le champ,
Tout précipite mon voyage.

LAURE.

Je la suis à regret.
Ce nom vous éclaircit de tout ce que j'ai fait ;
Vous voyez l'obstacle invincible
Qui s'oppose à notre union.

DAMON.

C'est à présent qu'elle est possible.

LAURE.

Mais je suis fille.

DAMON.

Et moi, je suis garçon.

LAURE.

Garçon !

DAMON.

Oui, puisqu'il faut que je vous le confesse,
Je suis frere de la Comtesse,
Qui, pour vous éprouver, m'a fait prendre son nom.

LAURE, *à part.*

Douce surprise ! ah ! quel trait de lumiere !

DAMON.

Par un événement si doux,
Qui me ravit & qui m'éclaire,
Je vois justifier le penchant que pour vous
Vos qualités d'abord ont fait naître en mon ame :
Mon amitié se change en un parfait amour,
Je vous aimois Marquis, je vous adore femme.
C'est à moi d'embrasser vos genoux à mon tour,
Mon cœur, à ses transports, peut à peine suffire.
En ces instans si fortunés,
Fixez sur moi vos yeux : ah ! vous les détournez,
De ma félicité seriez-vous donc fâchée ?

LAURE.

Non, je ne suis que trop touchée,
Ma bouche vous l'avoue, & mon front en rougit.

DAMON.

Pouvez-vous l'être trop ? ce discours me ravit.
De plaisir mon ame en soupire,

Tantôt

Tantôt ici vous m'avez dit
Tout ce que je devois vous dire.
Nos yeux étoient déçus par l'erreur des habits,
Mais nos cœurs étoient mieux instruits,
Par le secret instinct qui les savoit conduire,
Sans nous tromper, nous nous sommes mépris,
C'est à vous maintenant de faire
Ce tendre aveu que vous me demandiez.
Il est mieux à sa place, & m'est trop nécessaire,
Pour mon bonheur je l'attends à vos pieds.

LAURE.

Quelle étoit mon erreur fatale?
De mon courroux, vous éteignez l'éclat,
J'ai cru punir en vous une rivale,
Et c'est vous dont l'amour me vange d'un ingrat.

DAMON.

Ma fortune m'enchante; il n'est rien qui l'égale.

SCENE IX.

LAURE, DAMON, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE.

LE COMMANDEUR.

CIel! que vois-je? une Dame au pied d'un Cavalier?
O siecle! ô tems! ô mœurs! renversement entier!

DAMON, *se relevant avec transport.*

Ah! mon oncle! ah! ma sœur! prenez part à ma joie.

LE COMMANDEUR.

Quoi! cette belle est mon neveu.

DAMON.

Oui, pour ma gloire.

LE COMMANDEUR.

Il n'est pas mal, parbleu.

DAMON.

Rien n'eſt égal au bien que le hazard m'envoie.
Mon oncle, embraſſez-moi.

LE COMMANDEUR.

Mais es-tu fou, Damon ?

LAURE.

Je le ſuis de plaiſir, je le ſuis de raiſon.
Vous vouliez aujourd'hui me donner une femme,
Mais j'ai bien mieux choiſi que vous.

A la Comteſſe.

Vous, ma ſœur, raſſurez votre ame.
Je vais pour vous épouſer le Marquis.

LE COMMANDEUR.

De tout ce que j'entends je demeure ſurpris.
Comment ! ce beau garçon feroit-il une Dame ?

DAMON.

Oui, la plus accomplie en tout.
Jugez, en la voyant, ſi je ſuis d'un bon goût.

LA COMTESSE, *à Damon.*

Pourquoi donc, du Marquis, faire le perſonnage ?

DAMON.

Pour punir cet amant volage,
Je ſuis l'heureux vengeur de l'infidélité.

LAURE, *à la Comteſſe.*

De le fixer, vous aurez l'avantage.

LA COMTESSE.

Je n'ai pas cette vanité ;
Je renonce à l'Hymen, & m'en tiens au veuvage.

LE COMMANDEUR.

Cette aventure eſt digne de mon tems ;
Et j'ai toujours aimé les incidens.

DAMON.

Approuvez donc mon choix ſans tarder davantage.

LE COMMANDEUR.

Oui, pour la rareté j'y donne mon ſuffrage ;
J'en ſuis pourtant fâché pour la Baronne à qui....

DAMON.

Avec son mérite à son âge,
Peut-elle manquer de parti ?

A Laure & à la Comtesse.

Mesdames, à présent baisez-vous l'une & l'autre.

LA COMTESSE.

Avec plaisir.

LAURE, *courant à l'embrassade.*

Mon cœur doit prévenir le vôtre.

LA COMTESSE.

Je vous aime bien mieux pour sœur que pour mari.

LAURE.

Et moi, sincérement, je l'aime mieux aussi.

DAMON.

Dansons tous.

LE COMMANDEUR.

Volontiers.

SCENE DERNIERE.

LAURE, DAMON, LE COMMANDEUR, LA COMTESSE, CRISPIN, FINETTE.

CRISPIN, *conduisant Finette par le bras.*

TRiomphe, honneur, victoire,
Et place au vainqueur des Hussards,
Il doit sur lui fixer tous les regards.

LAURE, *à Finette.*

Le sort de ta maîtresse est changé pour sa gloire,
Je n'ai plus de rivale, & je trouve un époux.
Finette, auprès de moi partage un bien si doux,
Et chasses l'effroi de ton ame.

FINETTE, *à Crispin.*

Suis-je justifiée en ce moment, frippon ?

CRISPIN.

Criſpin, à ta vertu, fait réparation,
Et je t'eſtime aſſez pour te prendre pour femme.

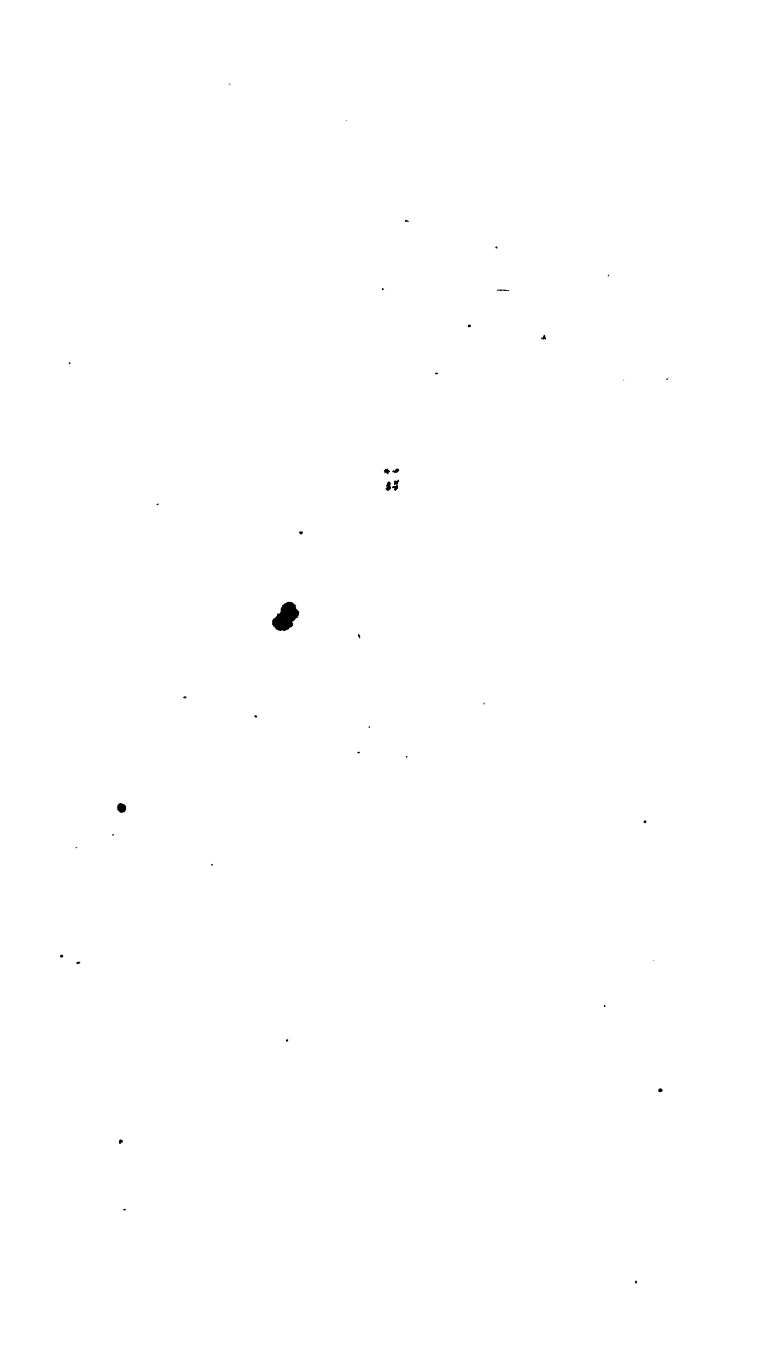
FINETTE.

Pour te punir, je couronne ta flamme.

CRISPIN.

Allons, ſuis-moi, marche mon priſonnier.
Je vais traiter ce ſoir les Huſſards ſans quartier.

Fin du Tome VII.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

